

LA
RUSSIE
DANS
L'EUROPE



Textes réunis par François Jacob

François JACOB Une visite peu
ordinaire : Pierre le Grand à Paris
(mai 1717)

Catriona SETH « Se sauver la vie si
aisément et si gaïement », Voltaire
et l'inoculation de Catherine II

Costas KEROFILAS Voltaire
philhellène

Flávio BORDA d'ÁGUA Ferney russe

Christophe PAILLARD Voltaire
et les bibliothèques : genèse
et métamorphoses de la
« Bibliothèque de Ferney »

Alexandre STROEV Un pèlerinage
imaginaire au Ferney russe

LA RUSSIE DANS L'EUROPE

© La Ligne d'ombre
ISBN : 978-2-9528603-6-9
ISSN : 2108-9329
Dépôt légal : avril 2010
Printed by Publidisa

LA RUSSIE DANS L'EUROPE

Textes réunis par François JACOB

INSTITUT ET MUSÉE VOLTAIRE DE GENÈVE
16 AVRIL – 9 OCTOBRE 2010

Mémoires et Documents sur Voltaire
n° 1

La Ligne d'ombre

Note de l'éditeur

Les références à la correspondance de Voltaire sont tirées de l'édition dite « définitive » publiée par Théodore Besterman (*Correspondence and related documents*, éd. Théodore Besterman, dans *Œuvres complètes* de Voltaire, t. 85-135, Institut et musée Voltaire, Genève, puis Voltaire Foundation, Oxford, 1968-1977). La lettre D, qui permet de distinguer cette édition « définitive » d'une précédente édition de la correspondance de Voltaire par Besterman, est immédiatement suivie du numéro de la lettre.

Les auteurs, s'agissant de la translittération en caractères latins des noms russes, et notamment de ceux des membres de la cour de Catherine II, ont été libres de leurs choix. Nous avons simplement veillé à ce que la lecture des différents articles ne fût pas gênée par des distorsions trop évidentes. La même démarche a prévalu pour les noms grecs.

Nous tenons à remercier chaleureusement pour leur participation à l'exposition ou à la préparation de ce volume M^{mes} Natalia Bogdanova, vice-consul de la Fédération de Russie à Genève, Nathalie Chavannes, conservatrice du musée des Suisses dans le monde, Catherine Walser, bibliothécaire de l'Institut Voltaire, Irina Zaytseva, conservatrice au château de Tsarskoe Selo à Saint-Pétersbourg, ainsi que MM. Hervé Baudry, directeur des éditions La Ligne d'ombre, Flávio Borda d'Água, historien, Eduardo de Barros et Martin Longet, conseillers techniques, et Angelo Riccio, graphiste.

Introduction

Le présent volume a pour vocation première – mais non ultime – d’accompagner l’exposition « La Russie dans l’Europe » présentée à l’Institut et musée Voltaire de Genève du 16 avril au 9 octobre 2010. Le titre dit assez l’objet d’une telle exposition : il s’agit de revoir, pour mieux les comprendre, certaines des images que les Français et, plus généralement, les résidents de l’espace européen francophone se sont, trois cents ans durant, forgées de la Russie. Vaste sujet, pensera-t-on, que n’ont pas épuisé les sommes pourtant considérables que sont toute l’œuvre de Georges Nivat, et en particulier les huit cents pages rassemblées par Vladimir Dimitrijevic dans un volume opportunément intitulé *Russie-Europe, la fin du schisme : études littéraires et politiques*¹, ou les cinq cents pages consacrées par Martin Malia aux rapports de l’Occident et de la Russie². Aussi a-t-il fallu, dès le départ, opérer certaines focalisations salutaires : le premier objectif a tout naturellement été fixé sur les rapports de Voltaire et de Catherine II. N’était-ce pas justice ? Et l’exposition « La Russie dans l’Europe » n’était-elle pas précisément hébergée dans la maison même de Voltaire, aux Délices ?

Les relations de Voltaire et de Catherine II sont, de surcroît, à l’image des relations entretenues par l’Europe occidentale et la Russie tout au long du XVIII^e siècle. Relations d’étonnement, bien sûr, relations d’admiration également, mais relations qui se soldent au bout du compte par un évident quiproquo.

Les Russes font peur à l’Europe. Leur empire est trop vaste, leurs steppes arides et désolées. Et quand, par miracle, ils ouvrent le XVIII^e siècle en édifiant l’une des villes les plus prestigieuses du monde, ils creusent un peu plus, et toujours plus profond, le fossé de leur différence. Paradoxe étonnant, certes, mais dont l’actualité n’a jamais été démentie.



Catherine II de Russie, gravure du XVIII^e siècle, Institut et musée Voltaire, Genève.

La question que se posaient jadis Voltaire et Catherine II est en effet toujours d'actualité : qu'est-ce qu'un Russe ? Quelle représentation les Européens s'en font-ils, au XVIII^e siècle comme aujourd'hui ? Pourquoi, sur un plan politique, la Russie ne peut-elle intégrer l'Europe ? Pourquoi cette réticence à la faire participer au « concert des nations » qui se dessine, à partir de l'époque des Lumières, dans toute cette partie du monde ? Et comment n'est-on arrivé à se faire de ce vaste empire, en plus de trois cents ans d'histoire commune, qu'une image vaguement nébuleuse ?

L'exposition s'ouvre sur la visite du tsar Pierre le Grand au jeune Louis XV, qui fait également l'objet du tout premier article de ce recueil. Le texte de base, sur lequel tous les commentateurs se sont appuyés, est le récit de la visite impériale par le duc de Saint-Simon, dans ses *Mémoires*. C'est tout d'abord une sorte de récit fantastique, où Pierre apparaît comme un nouveau Pantagruel : « Ce qu'il mangeait et buvait en deux repas réglés est inconcevable, sans compter ce qu'il avalait de bière, de limonade, et d'autres sortes de boissons entre les repas ; toute sa suite encore davantage »³. C'est ensuite le récit proprement dit de la rencontre du tsar et du petit roi (Louis XV a sept ans) qui témoigne à la fois d'une incompréhension mutuelle et d'une affection réciproque – deux paramètres qui se trouveront confirmés tout au long du XVIII^e siècle, et même bien après, s'agissant des rapports de la France et de la Russie : « On fut étonné de voir le czar prendre le Roi sous les deux bras, le hausser à son niveau, l'embrasser ainsi en l'air, et le Roi à son âge, et qui n'y pouvait pas être préparé, n'en avoir aucune frayeur »⁴. Cette vision quelque peu fantastique d'une Russie encore très éloignée dans les représentations sera corrigée par les écrits historiques de Voltaire (au centre desquels *l'Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*), par l'intervention de la Russie sur l'échiquier politique européen, notamment au moment des affaires de Pologne, et enfin par la constitution d'un vaste réseau d'échanges qui trouvera son point d'aboutissement à l'avènement de Catherine II.

Les spécialistes ont pourtant remarqué que la relation de Voltaire et Catherine II, aussi importante soit-elle dans la correspondance du patriarche, n'atteint jamais en intensité celle que Voltaire peut avoir avec d'autres souverains, à commencer par Frédéric II. Peu ont toutefois tenté d'interroger, au-delà des personnes mêmes de l'écrivain et de la souveraine, la nature de leur échange.

Or il semble que l'on assiste, dans le cas de Voltaire et de Catherine II, à une non-rencontre. Plusieurs facteurs viennent en effet perturber la relation et empêcher que s'instaure un véritable dialogue de fond. Ces facteurs sont, au moins, au nombre de quatre.

Le premier tient à la nature purement épistolaire de leur échange et à ce qu'on nomme, s'agissant d'épistoliers aussi habiles, *l'art de la lettre*. Voltaire et Catherine II s'écrivent-ils vraiment ? Bien des lettres de l'Impératrice sont en fait des lettres ostensibles, c'est-à-dire des lettres destinées à être lues par d'autres yeux que ceux du seul destinataire. C'est ainsi que Catherine souhaite, à plusieurs reprises, voir sa correspondance interrompue par le « cabinet noir » afin de diffuser de fausses informations sur le déplacement de ses troupes dans le conflit qui l'oppose aux forces ottomanes. Quant à Voltaire, point n'est besoin de rappeler qu'il est passé maître dans l'art épistolaire.

Deuxième obstacle à une communication plus libre : la question ottomane. Les trois quarts de la correspondance de Voltaire et de Catherine II font référence au conflit qui oppose la souveraine au sultan Moustapha : autre manière, bien sûr, de parler de la France (Voltaire offrant discrètement, voire indirectement ses services pour améliorer les relations de la Cour de Versailles à celle de Saint-Pétersbourg), mais écran à un échange plus approfondi, plus « personnel » de la Dame du Nord et du vieillard de Ferney.

Viennent ensuite, pour mieux brouiller les repères, tous les visiteurs russes qui font, entre 1762 et 1778, le pèlerinage de Ferney, et auxquels s'intéresse Flávio Borda d'Água. Envoyés par Catherine ou poussés par la simple curiosité, ils font à la souveraine une série de comptes rendus qui modi-

fient en profondeur l'image que l'impératrice se fait du patriarche. Parmi ces visiteurs, signalons en particulier la princesse Dachkova, arrivée à Ferney en mai 1771.

Dernier obstacle, enfin, et non des moindres : la bibliothèque, sujet de recherche, depuis plusieurs années déjà, de Christophe Paillard. Dernier avatar des échanges de Voltaire et de Catherine II, la bibliothèque perpétue la correspondance interrompue par la mort soudaine du patriarche, en mai 1778. Transférée à Saint-Petersbourg, devenue le symbole parfait d'un homme dont on cultive le souvenir de manière quasi fétichiste, elle marque à la fois la pleine réussite et néanmoins l'échec d'une relation aux contours toujours indécis.

La suite de l'histoire semble confirmer cette hésitation, voire ce quiproquo entre une Russie déchirée par un nationalisme évidemment opposé aux influences occidentales mais dans le même temps attiré par une modernité qui passe obligatoirement par l'ouest, et une France quant à elle en proie à des bouleversements politiques et à une profonde mue idéologique. Catherine, effrayée des excès de la Révolution française, rejette d'ailleurs le modèle européen hérité des Lumières⁵. De 1789 à 1917, les événements ne cessent alors de se répéter : hormis le consensus rendu nécessaire entre 1805 et 1815 par le danger napoléonien, la Russie reste durant tout le dix-neuvième siècle un pays « à part ». Elle ne participe que de loin à la révolution technologique impulsée par l'Angleterre ; elle se tient à l'écart de l'évolution démocratique des monarchies occidentales ; elle perpétue enfin le dilemme qui la ronge entre la tentation d'un détour par l'Occident et celle d'un retour aux valeurs qui ont fondé la vieille et sainte Russie.

Se développe parallèlement, dans divers pays d'Europe, une certaine fascination pour cet empire lointain qui a su conserver, au gré des remous de l'histoire, un système autoritaire. Au moment de la révolution bolchevique, en 1917, se cristallise même une forme de « nostalgie des tsars » évidemment alimentée par la destinée tragique des Romanov. La Russie devient, pour bien des Européens, non plus un mystère, mais un mythe. Il n'est, pour s'en convaincre, que



Tsarévitch Alexis Nicolaïevitch, vers 1913, coll. privée.

d'examiner un instant la manière dont l'image du tsarévitch Alexis hante les esprits et imprime sa marque dans l'imaginaire collectif. Julien Green, dans son *Autobiographie* puis dans le fameux *Journal*, atteste assez de cette présence. Un souvenir d'enfance lui revient ainsi, le 25 juillet 1971 : « En 1912, à Saint-Valéry-sur-Somme, où nous passions des vacances, il n'y avait rien à faire et l'on s'ennuyait ferme. J'allais me cacher derrière des buissons le long d'une route déserte et je pensais à qui ? Au tsarévitch dont j'avais vu une photographie dans une revue. Je disais son nom à voix basse »⁶. L'épisode se trouve reproduit, de manière plus précise cette fois, dans la première partie de l'*Autobiographie* de Green intitulée *Partir avant le jour* : « Je demeurais immobile pendant de longues minutes, rêvant à l'enfant dont je croyais voir le visage. Par une espèce d'hallucination, je me figurais que j'étais loin de Saint-Valéry [...], et que prenant la main du petit garçon vêtu en soldat, je lui parlais. Alors un indicible bonheur s'emparait de moi, mais c'était un bonheur auquel venait se mêler une grande tristesse »⁷. Nombreux sont les romans qui, dès le début du vingtième siècle, vont combiner un regard sur l'enfance malheureuse issu pour l'essentiel de l'Angleterre victorienne à l'image du jeune tsarévitch. Surgissent alors d'autres images d'enfants martyrs – à commencer par le fils d'Ivan, assassiné par Boris Godounov, comme Alexis le fut par les bolcheviks. L'histoire et le mythe tendent à se confondre : on ne sait du reste lequel des deux a prévalu, voici quelques années, lors de la découverte des ossements impériaux, du côté d'Eka-terinbourg.

L'exposition « La Russie dans l'Europe » s'accompagne d'un programme de médiation dont le présent volume, centré sur le seul XVIII^e siècle, ne rend que partiellement compte. C'est ainsi que plusieurs des conférences du cycle intitulé les *Nuits des Délices* ont été consacrées à l'exploration de la Russie du vingtième siècle et de son image en Europe occidentale. À la pointe chronologique de ce vaste ensemble, Georges Nivat s'est proposé d'entrer dans l'œuvre d'Alexandre Sokurov, dont le film *l'Arche*

russe constitue le « fil rouge » de l'exposition ; Marc Élie, spécialiste de l'ère poststalinienne, s'est focalisé sur la libération de détention et le retour à la vie civile de cinq millions de prisonniers du Goulag soviétique après la mort de Staline en 1953 ; Daniel Girardin nous retrace enfin la destinée hors du commun de Pierre Gilliard, ce pédagogue vaudois précepteur des Romanov.

Le présent volume, outre les trois articles cités, accueille les contributions de Catriona Seth sur l'inoculation de la petite vérole en Russie (Catherine II ayant eu, sur ce point, le courage de suivre les préceptes voltairiens) et d'Alexandre Stroeïev sur Robert-Martin Lesuire, personnage tout à fait hors du commun mais certainement pas hors de propos. Il reproduit également un article de l'historien grec Costas Kerofilas primitivement paru au *Messenger d'Athènes*, en 1929, article dont la composition s'étend sur quatorze années, de 1915 à sa publication : il y est question, on s'en doute, des rapports de la Russie aux premiers mouvements insurrectionnels grecs, au XVIII^e siècle, et notamment de la politique « hellénique » de Catherine II. Seules les références bibliographiques de cet article ont été mises à jour. Est-il besoin de prévenir que le texte de Costas Kerofilas se doit d'être lu avec en mémoire le contexte, éminemment douloureux pour l'ensemble de la Grèce, de sa conception ? Nous sommes infiniment reconnaissants aux ayants droit de M. Kerofilas et à M. Ioannis Mazarakis d'avoir permis cette relecture des rapports de la Grèce et de la Russie à un moment où se repose, fût-ce en d'autres termes, la question jamais aboutie de la construction européenne.

Un dernier mot : ce volume est le premier d'une (souhaitons-le) longue série intitulée *Mémoires et Documents sur Voltaire*. Fruit d'une collaboration active entre le service culturel de la mairie de Ferney-Voltaire et l'Institut Voltaire de Genève, les MDV (où se lit un discret hommage au dynamisme éditorial de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève) sont destinés, à raison d'une publication tous les huit mois environ, à fédérer la recherche touchant Voltaire, le contexte dans lequel il a vécu et son héritage

dans la région lémanique et le pays de Gex. Ils se veulent le complément logique et le débouché naturel des programmes de recherche et de médiation culturelle impulsés tant à Genève qu'à Ferney-Voltaire. C'est dire si Voltaire agit, encore aujourd'hui, des deux côtés de la frontière : qui s'en plaindra ?

Genève, décembre 2009.

1. Georges Nivat, *Russie-Europe, la fin du schisme : études littéraires et politiques*, éditions L'Âge d'Homme : Lausanne, 1993.

2. Martin Malia, *L'Occident et l'énigme russe : du Cavalier de bronze au mausolée de Lénine*, collection « L'univers historique », éditions du Seuil, 2003.

3. Saint-Simon, *Mémoires*, édition établie par Yves Coirault, Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1986, tome VII, p. 354.

4. *Ibid.*, p. 355.

5. C'est tout l'objet de la pièce de Gérard Chambourg, *le Philosophe et l'Impératrice*, créée au MKhaT à Moscou, en 1993.

6. Julien Green, *Journal*, ix. *Ce qui reste de jour*, dans *Œuvres complètes*, textes établis, présentés et annotés par Jacques Petit, Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1977, tome V, p. 610.

7. Julien Green, *Autobiographie. Partir avant le jour*, dans *Œuvres complètes, op.cit.*, tome V, p. 746.

Une visite peu ordinaire : Pierre le Grand à Paris (mai 1717)

François JACOB

S'il est une visite qui, en France, a fait couler beaucoup d'encre, c'est bien celle de « Sa Majesté czarienne » au printemps de l'année 1717. Débarrassé de « l'obstacle » du « feu Roi », Pierre le Grand veut en effet « contenter sa curiosité » et fait donc « dire au Régent par le prince Kourakine, son ambassadeur ici, qu'il allait partir des Pays-Bas où il était, pour venir voir le Roi »¹. L'annonce de la visite impériale ne provoque, c'est le moins qu'on puisse dire, qu'un enthousiasme modéré : « Il n'y eut pas moyen de n'en pas paraître fort aise, quoique le Régent s'en fût bien volontiers passé »². Suivent alors, chez Saint-Simon, le récit de l'arrivée de Pierre en France, son voyage à Paris, son portrait – conforme aux canons de l'époque- et jusqu'à une analyse des implications politiques et des retombées possibles, notamment en termes d'alliances, du déplacement du souverain russe.

C'est principalement autour de ce récit que se sont, de nos jours, greffées les principales études critiques, qu'elles soient d'essence historique ou littéraire, relatives à la deuxième visite de Pierre le Grand en Europe. Boris Los-sky, dans un important article du *Monde slave*³, ouvre le feu : il s'agit, nous dit-il, de ne pas oublier les échos que la visite de Pierre eut dans le monde russe et d'examiner les récits, pour la plupart manuscrits, qui ont rendu compte, à Moscou et à Saint-Pétersbourg, de son passage en France. Édouard Welf se livre, quelque cinquante ans plus tard, à un nouvel examen des sources, et l'agrément d'un rappel contextuel susceptible de mettre en lumière les implications diplomatiques de la visite tsarienne⁴. Jean Garapon ferme enfin le ban en évoquant pour son ami Jean Balcou, dans

le recueil *Bretagne et Lumières*, « l'écho chez une sensibilité d'exception de l'événement inaugural que fut la visite de Pierre le Grand à Paris, en mai 1717 »⁵.

Si le récit de Saint-Simon est, s'agissant de cet épisode précis, particulièrement intéressant, c'est qu'il offre une synthèse assez juste de toutes les réactions de l'époque et qu'il en tire, sans doute le premier, les enseignements nécessaires. Le mode même de composition des *Mémoires* aide à cette maturation. Jean Garapon rappelle que la vocation de mémorialiste de Saint-Simon naît de la découverte, faite en 1729, du journal manuscrit du marquis de Dangeau : les premières lignes de Saint-Simon sur Pierre le Grand sont d'ailleurs « trois Additions au *Journal* de Dangeau qui sont comme la nébuleuse initiale du texte des *Mémoires*, sa matrice originelle, une cascade d'instantanés déjà souplement organisés entre eux et que la narration finale, qui date de 1747, trente ans après l'événement, transfigurera en une suite dramatisée et profondément suggestive »⁶.

C'est donc dans ce prisme d'une vision démultipliée de la visite de Pierre le Grand qu'il convient de relire, aujourd'hui, le récit de Saint-Simon, soit qu'en se livrant à une critique génétique, on en vienne à retrouver, au-delà du seul *Journal* de Dangeau, d'autres traces tout aussi significatives (on songe évidemment au *Journal de la Régence* de Jean Buvat, aux *Mémoires du règne de Pierre le Grand* de Jean Rousset de Missy publiés à La Haye en 1726, ou encore aux comptes rendus du *Mercur* de 1717), soit que l'on mette en rapport les conclusions politiques auxquelles aboutit Saint-Simon et les ouvertures esquissées, au même moment, par certains chroniqueurs russes, au premier rang desquels Matveev, secrétaire du cabinet, et auteur du fameux *Journal de Pierre le Grand de 1698 jusqu'au traité de Nystadt*⁷.

Il serait même possible, à partir des deux mois « parisiens » de Pierre, d'interroger plus avant la nature exacte du discours saint-simonien : s'agit-il encore, pour cet extrait précis, de *Mémoires* ? La place particulière qui est assignée au récit du voyage du souverain moscovite, les précautions oratoires qui préparent à la fois son développement

et l'analyse qui en est faite, et jusqu'à la redistribution des postes d'observation qui est à l'œuvre dans le texte et dont le lecteur, voyeur malgré lui, devient le principal témoin : tout, chez Saint-Simon, prédispose à un questionnement d'envergure sur la forme que doit prendre ce type particulier de discours historique. Rappelons qu'au même moment Voltaire, qui a déjà publié son *Histoire de Charles XII*, ouvre une vaste réflexion sur ce que peut ou doit être l'écriture de l'Histoire, et qu'il se lancera à son tour – non sans esprit courtisan il est vrai – dans la rédaction de son *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*.

Saint-Simon précise, d'entrée de jeu, l'importance de la visite du tsar, prince « si grand » et « si illustre » qu'il soutient la comparaison avec « les plus grands hommes de l'Antiquité » et fera sans doute « l'admiration » des siècles à venir. Rappeler l'importance du « czar de Moscovie », c'est évidemment appeler l'attention sur un récit devenu essentiel non plus seulement pour les *Mémoires* en cours de rédaction, mais bien pour l'histoire même de l'Europe. On comprend qu'une telle relation se voie réserver un sort – et une place – particuliers : « La singularité du voyage en France d'un prince si extraordinaire m'a paru mériter de n'en rien oublier, et la narration de n'en être point interrompue. » À cette *captatio benevolentiae* placée sous le signe de l'exhaustivité répond, ou correspond, un régime textuel apparemment anachronique : « C'est par cette raison que je la place ici un peu plus tard qu'elle ne devrait l'être dans l'ordre du temps, mais dont les dates rectifieront le défaut »⁸.

Or est-ce un hasard ? Le récit du voyage de Pierre le Grand se situe, dans cette *recomposition*, juste après l'épisode bien connu du diamant des mines du Grand Moghol. Un employé de ces mines étant parvenu à dérober une pierre « d'une grosseur prodigieuse », à « gagner le bord de la mer »⁹ et à parvenir « en Europe avec son diamant », il se rend en Angleterre, « où le Roi l'admira sans pouvoir se résoudre à l'acheter. » La suite est connue : Law le propose au Régent, qui s'effraie du prix, mais est finalement convaincu par

Saint-Simon lui-même : « Je trouvai [...] qu'il ne convenait pas à la grandeur du roi de France de se laisser rebuter par le prix d'une pièce unique dans le monde, et inestimable, et que plus de potentats n'avaient osé y penser, plus on devait se garder de le laisser échapper »¹⁰. Le mémorialiste ne peut même s'empêcher, à la fin de son récit, de dresser un constat d'autosatisfaction : « Je m'applaudis beaucoup d'avoir résolu le Régent à une emplette si illustre »¹¹.

Il serait tentant, à ce stade de notre étude, d'esquisser une lecture parallèle des deux épisodes. Non que Pierre le Grand pût en rien être comparé à un simple employé des mines du Moghol, quelque grand que soit ce dernier : mais de troublantes similitudes apparaissent çà et là, qui méritent qu'on s'y arrête un moment. L'analyse politique est ainsi réduite chez Saint-Simon aux réactions des couronnes anglaise et française : si cela peut se comprendre pour l'employé des mines (c'est en effet par l'entremise de Law que le diamant est proposé au Régent), le lien devient plus pertinent encore dans le cas de Pierre le Grand : la visite du tsar en France risque en effet d'indisposer le roi d'Angleterre, avec lequel le souverain russe est au plus mal, mais dont l'alliance est activement recherchée par l'abbé Dubois. Est-il alors interdit de penser que l'affaire du diamant, placée juste avant le récit de la visite czarienne, n'en est, sous certains aspects, qu'une anticipation symbolique ? L'erreur du roi d'Angleterre, qui refuse d'acheter le diamant, offre un contraste heureux avec la décision du Régent, immédiatement applaudi par ses contemporains : « M. le duc d'Orléans fut agréablement trompé par les applaudissements que le public donna à une acquisition si belle et si unique »¹². Le côté « brut » du diamant, sa taille, sa force, suggèrent un possible lien métaphorique avec cet autre élément étranger que sera, quelques lignes plus loin, le tsar de Moscovie. Il n'est jusqu'à plusieurs expressions singulières qui ne se retrouvent dans l'un et l'autre récit : c'est ainsi que si d'un côté l'employé des mines trouve le moyen de se « fourrer » le diamant « dans le fondement », l'abbé Dubois, dans son aveuglement pour l'Angleterre, parvient quant à lui à se « fourre[r] dans le Conseil des affaires

étrangères »¹³. Pleine réussite d'un côté, échec patent de l'autre : « On a eu lieu depuis d'un long repentir des funestes charmes de l'Angleterre, et du fol mépris que nous avons fait de la Russie »¹⁴. L'avertissement est clair : il eût fallu avoir avec Pierre, ce joyau un peu brut venu de Russie, la même audace que celle qui permit d'acheter le Régent – nom donné au diamant, une fois celui-ci acquis par la couronne. Le discours n'est plus (mais l'a-t-il jamais été?) celui d'un simple observateur : il se présente comme une véritable leçon de politique étrangère.

On le voit : Mentor n'est pas loin. Et Mentor se cache. On se souvient qu'à peine débarquée sur l'île de Calypso, Minerve évitait, dans le roman de Fénelon, de se faire reconnaître : Calypso, en effet, « quoique les dieux surpassent de loin en connaissance tous les hommes, [...] ne put découvrir qui était cet homme vénérable dont Télémaque était accompagné : c'est que les dieux supérieurs cachent aux inférieurs tout ce qu'il leur plaît; et Minerve, qui accompagnait Télémaque sous la figure de Mentor, ne voulait pas être connue de Calypso »¹⁵. Même jeu dans les pages relatives à la visite de Pierre le Grand, où le mémorialiste s'esquive afin de conserver la position surplombante qui fait de lui le véritable maître du récit. Il résiste ainsi d'abord aux instances du maréchal de Tessé : « Le maréchal de Tessé, qui me vit de loin, vint à moi, comptant me présenter au Czar. Je le priai de s'en bien garder, et de ne point s'apercevoir de moi en sa présence, parce que je voulais le regarder tout à mon aise, le devancer et l'attendre tant que je voudrais pour le bien contempler, ce que je ne pourrais plus faire si j'en étais connu. Je le priai d'en avertir d'Antin, et avec cette précaution je satisfis ma curiosité tout à mon aise »¹⁶. La composition du *tableau* nécessite l'éloignement de l'artiste : à l'impossibilité d'une distance temporelle qui fût garante de la pleine maîtrise du récit, Saint-Simon substitue le recul qui lui permet de garder le tsar à l'œil, sans interférences ou compromissions d'aucune sorte. Il est vrai que cette belle structure vacille au moment où le czar, après avoir superbement ignoré la duchesse d'Antin et toutes les dames qui, ayant « grande envie de le voir »¹⁷,



Falconet, *le Cavalier de bronze*, Saint-Pétersbourg, 1782, cliché IMV.



Inauguration du monument à Pierre le Grand, Saint-Pétersbourg, 1914, Agence Rol, Bibliothèque nationale de France.

s'étaient postées en « voyeuses » sur son passage, remarque enfin le jeu du mémorialiste : « Je fus là près d'une heure à ne le point quitter et à le regarder sans cesse. Sur la fin je vis qu'il le remarquait : cela me rendit plus retenu dans la crainte qu'il ne demandât qui j'étais. » Et Saint-Simon de pousser l'héroïsme jusqu'à passer, pour éviter la rencontre fatale, « dans la salle où le couvert était mis »¹⁸.

On ne saurait pousser plus avant l'expression d'un certain dépit : encore peut-on se demander ce qui s'exprime ici. Saint-Simon regrette-t-il si amèrement de n'avoir été présenté au czar qu'il ait besoin de délayer, au cœur même de sa narration, une forme d'autojustification ? S'agit-il de dire le regret d'avoir été prématurément éloigné de la scène politique ? À moins que cet épisode n'ait pour seule fonction que de rendre visible, dans la propre histoire du mémorialiste et à travers sa personne, le rendez-vous manqué de la France et de la Russie ? C'est là sans doute une piste de travail intéressante : à une idée ou à une théorie politiques correspondrait, dans le cours même de la narration, et sous forme d'anecdote, sa variante métonymique. Emblème d'une alliance manquée entre deux pays pourtant faits pour s'entendre, le regard à peine échangé des deux hommes, l'empereur et l'écrivain, conduit à s'interroger, pour un lecteur de 1740, sur le sens même de l'Histoire. Édouard Welf rappelle fort justement que Saint-Simon déplore le manque d'à-propos, voire l'esprit corrompu des ministères qui se sont succédé en France, ainsi que « l'infatuation [...] imbécile »¹⁹ du cardinal Fleury précisément au moment de la rupture des relations diplomatiques entre la France et la Russie (1746), et ce « en dépit du courant francophile des commencements du règne d'Elisabeth Petrovna (1741-1762) »²⁰.

Un procédé d'écriture tout à fait semblable sera du reste exploité, cent ans plus tard, par Chateaubriand, à cette différence près que le futur empereur et l'écrivain ne manqueront pas, cette fois-ci, leur *scène de reconnaissance*. Le passage mérite, ne fût-ce que pour l'anecdote, d'être cité : « Bonaparte m'aperçut et me reconnut, j'ignore à quoi. Quand il se dirigea vers ma personne, on ne savait

qui il cherchait; les rangs s'ouvraient successivement; chacun espérait que le consul s'arrêterait à lui; il avait l'air d'éprouver une certaine impatience de ces méprises. Je m'enfonçais derrière mes voisins. Bonaparte éleva tout à coup la voix et me dit : « Monsieur de Chateaubriand ! » Je restai seul alors en avant, car la foule se retira et bientôt se reforma en cercle autour des interlocuteurs »²¹.

Une fois éclairci le but vers lequel est censé tendre le récit de la visite de Pierre le Grand (montrer qu'il s'agit là d'une occasion manquée, ce dont le mémorialiste seul semble avoir conscience, et suggérer que la politique étrangère de la France, au moment même où s'élabore la narration, est encore tributaire de cette erreur), le portrait du czar se déploie selon deux constantes rhétoriques qui sont la *démésure* du sujet peint et le *décalage* ostensible que Sa Majesté czarienne fait subir aux codes en vigueur. Pierre, de fait, n'entre pas dans le cadre du portrait classique : il outrepassa les dimensions de la toile et son étonnante mobilité empêche qu'on le saisisse *sur le vif*. Ses traits mêmes, comme on le verra, échappent à toute description réaliste.

Le domaine où la *démésure* du personnage s'exprime de la manière la plus visible et la plus conforme à ce qu'on attend d'un être soumis à des mœurs encore « barbares » est, bien entendu, la nourriture. Le passage, très célèbre, est cité dans bon nombre d'études relatives à Saint-Simon. Il est vrai, pour utiliser un terme de circonstance, qu'il est des plus *savoureux* : « Ce qu'il buvait et mangeait en deux repas réglés est inconcevable, sans compter ce qu'il avalait de bière, de limonade, et d'autres sortes de boissons entre les repas; toute sa suite encore davantage. Une bouteille ou deux de bière, autant et quelquefois davantage de vin, des vins de liqueurs après, à la fin du repas des eaux-de-vie préparées, chopine et quelquefois pinte : c'était là l'ordinaire de chaque repas. » Soit pur mimétisme, soit expression d'une nature moscovite décidément étrangère au savoir-vivre français, les gens de la suite du monarque sont des hôtes tout aussi surprenants : « Sa suite à sa table

en avalait encore davantage, et mangeaient tous à l'avenant à onze heures du matin et à huit du soir. Quand la mesure n'était pas plus forte, il n'y paraissait pas »²². Yves Coirault reproduit, dans la Bibliothèque de la Pléiade, une note des « Affaires étrangères, fonds de Moscovie » exploitée par le comte de Rambuteau dans la notice de sa propre édition des *Lettres du maréchal de Tessé* (Calmann-Lévy, 1888) et qui offre, de par sa nécessaire objectivité, un intéressant contrepoint au récit saint-simonien : « Le czar a un chef de cuisine qui lui prépare tous les jours deux ou trois assiettes ; et il emploie pour cet effet en vin et en viande de quoi servir une table de huit couverts. On le sert en gras et en maigre les vendredis et les samedis. Il aime les sauces piquantes, le pain bis et dur, et les petits pois. Il mange beaucoup d'oranges douces, de poires et de pommes. Il boit ordinairement de la bière légère et du vin de Nuits couvert, sans liqueur. Il boit le matin de l'eau d'anis, des liqueurs avant le repas, de la bière et du vin l'après-midi »²³. Le caractère proprement rabelaisien de la description des repas du tsar a fait les joies de ses principaux biographes, à commencer par un des premiers d'entre eux, K. Waliszewski qui, dans son *Pierre le Grand*, n'hésite pas à parler d'un « maussade Gargantua »²⁴. Or cette veine rabelaisienne nous offre, pour Jean Garapon, une clé de lecture intéressante : c'est en effet « l'image mythique d'un prince de la Renaissance qui traverse alors notre esprit, à la manière d'un Gargantua, chez qui les soifs terrestres, si pittoresques soient-elles, ne sont que le signe d'un immense appétit de savoir orienté vers le bien commun »²⁵. Quelques touches discrètes du portrait du czar viennent, au cœur même du récit, confirmer une telle intuition. Si la gloutonnerie de Pierre peut en effet se justifier par son origine géographique (aucun des membres de sa suite n'est épargné, dès lors qu'il est russe : toutes et tous boivent à l'envi, mangent et se comportent comme des sauvages, à l'instar de ce qui s'était déjà passé lors du séjour de Pierre en Angleterre, en 1698²⁶), il n'appartient qu'au czar de surmonter sa nature pour imposer, d'un seul trait, son autorité. Si Saint-Simon reconnaît ainsi que l'illustre visiteur

« ne laissait pas de sentir encore le Russe »²⁷, il n'en rapporte pas moins deux ou trois anecdotes dont le contraste opère, très naturellement, en faveur du souverain. Le récit confirme alors les enseignements du portrait purement physique du czar, être véritablement *hors du commun*.

L'épisode des Invalides, rapporté par nombre de chroniqueurs, est sans doute le plus éloquent. Le 16 mai, le czar « alla aux Invalides, où il voulut tout voir et tout examiner partout. » À cet appétit de savoir, dûment martelé dans le texte, succède une bonhomie qui correspond certes à la nature du personnage, mais génère surtout un intéressant contraste avec ses habitudes de table : « Au réfectoire, il goûta de la soupe des soldats et de leur vin, but à leur santé et les appela camarades »²⁸. L'invitation adressée à la marquise de Béthune (pourtant une « voyageuse ») priée de se mettre à table en sa compagnie (« ce fut la seule dame qui y mangea, avec beaucoup de seigneurs »²⁹), produit le même effet. Il n'est enfin jusqu'à un détail du portrait physique de Pierre qui ne vienne confirmer ce croisement de deux personnalités. Si l'aspect général de sa personne correspond à ce que tout lecteur du début du XVIII^e siècle, habitué à la technique des portraits, est en droit d'attendre de celui d'un souverain aussi « exotique » (« C'était un fort grand homme, très bien fait, assez maigre, le visage assez de forme ronde, un grand front, de beaux sourcils, le nez assez court sans rien de trop, gros par le bout, les lèvres assez grosses, le teint rougeâtre et brun, de beaux yeux noirs, grands, vifs, perçants, bien fendus... »³⁰), il est néanmoins perturbé par un détail qui, on s'en doute, n'échappe pas au mémorialiste : le czar n'a en effet « le regard majestueux et gracieux » que « quand il y pren[d] garde. » Dans les autres moments, il devient « sévère et farouche avec un tic qui ne revenait pas souvent, mais qui lui démontait les yeux et toute la physionomie, et qui donnait de la frayeur. Cela durait un moment, avec un regard égaré et terrible, et se remettait aussitôt »³¹. Cette particularité n'avait déjà pas échappé à Buvat, qui écrivait : « le prince était de haute taille, assez menu, plus maigre que gras, ayant le teint un peu pâle, sans aucun



François-Marie Arouet de Voltaire, gravure de Saint-Aubin, milieu du XVIII^e siècle, Institut et musée Voltaire, Genève.

vermillon; la vue un peu effarée, et clignant fort souvent des yeux, ce qu'on attribuait alors à l'effet du poison que des malheureux avaient trouvé moyen de lui faire prendre »³². Trois enseignements au moins sont à tirer de cette légère *perversion* du portrait. On peut imaginer tout d'abord qu'à la double nature physique de Pierre correspondent des traits moraux si divergents qu'ils puissent affecter l'ensemble de sa personnalité : la technique employée par Saint-Simon pour décrire la visite du souverain russe, précisément basée sur des contrastes à valeur significative, devient alors pleinement opérante. Le tic du czar permet ensuite, au sein du récit, l'intrusion d'éléments fantastiques d'autant mieux venus qu'est réaffirmée, à plusieurs endroits, la spécificité du christianisme orthodoxe, volontiers mystique. Mais c'est surtout sur le plan politique que la remarque apparemment anodine de Saint-Simon fait sens : le duc, loin de seulement déceler ce qui dérange l'ordonnancement du portrait physique de son modèle, suggère que ce dernier, passé maître dans l'art de la dissimulation, peut tout à fait jouer, sur le plan politique, à *double face*.

Le voyage du tsar en Hollande puis en France avait un double but : tenter, selon la très heureuse expression d'Édouard Welf, d'« *amarrrer* la Russie à l'Europe »³³ et continuer à s'informer, comme il le faisait depuis quelques années, sur la nature du catholicisme et son éventuelle compatibilité avec l'État russe. Ces deux points avaient déjà été abordés par Éléazar de Mauvillon, ancien secrétaire intime de Frédéric-Auguste, dans un écrit opportunément intitulé *Histoire de Pierre I surnommé le Grand, empereur de toutes les Russies...*, et publié en 1742³⁴. Éléazar de Mauvillon, après avoir rappelé que l'objet du czar était de conclure avec le Régent puis avec l'Espagne un traité d'alliance offensive et défensive, signale que « ce plan ne fut point goûté, parce que le Régent prenait alors des engagements contre [la couronne d'Espagne] avec le Roi d'Angleterre et la Hollande. » Le souverain russe parvient tout de même à obtenir « un traité d'alliance défensive où le Roi de Prusse serait invité »³⁵. Saint-Simon se montre, sur le même sujet, autrement prolixe. Il se livre, plusieurs paragraphes

durant, à une analyse impitoyable de la diplomatie française de l'époque, aveuglée par sa préférence pour l'Angleterre, et insensible au charme d'un monarque qui avait pourtant « une passion extrême de s'unir avec la France. » Ce sont nos intérêts économiques qui sont ainsi touchés : « Rien ne convenait mieux à notre commerce, à notre considération dans le Nord, en Allemagne et par toute l'Europe. » Suivent des considérations d'ordre stratégique : « Ce prince tenait l'Angleterre en brassière par le commerce, et le roi George en crainte pour ses états d'Allemagne. Il tenait la Hollande en grand respect et l'Empereur en grande mesure. » Le nom de l'ennemie est répété, délayé, discuté dans la péroraison : « il désirait de nous déprendre peu à peu de notre abandon à l'Angleterre, et ce fut l'Angleterre qui nous rendit sourds à ses invitations jusqu'à la messéance, lesquelles durèrent encore longtemps après son départ »³⁶. Par un curieux retournement de situation, les éléments fantastiques qui, dès lors qu'il s'agissait de faire son portrait physique, aidaient à décrire le tic de Pierre ou rendaient compte de son effrayante boulimie, sont maintenant employés pour décrire l'état d'esprit du Régent, réellement *ensorcelé* par l'abbé Dubois : « En vain je pressai souvent le Régent sur cet article, et lui disais des *raisons* dont il sentait toute la force, et auxquelles il ne pouvait répondre ; mais son ensorcellement pour l'abbé Dubois, aidé encore d'Effiat, de Canillac, du duc de Noailles, était encore plus fort. Dubois songeait au cardinalat, et n'osait encore le dire à son maître... »³⁷ Le passage entier se construit autour de cette savante opposition des raisons prônées par le mémorialiste et de l'*ensorcellement* dont est victime le Régent – opposition renforcée par le second objet de la visite de Pierre le Grand en Europe, à savoir l'examen plus approfondi de la religion catholique, qu'il songe un moment « importer » en Russie. Relisons, sur ce sujet, Éléazar de Mauvillon : « Je ne dois pas oublier de dire que ce Monarque ayant été voir la Maison de Sorbonne, la Faculté de Théologie lui présenta un projet pour réunir l'Église Grecque avec la Romaine. Le Czar prit le projet, et promit de travailler à cette réunion. » La suite est connue : « On fit entendre au Czar que [le souverain pontife]

prétendait avoir reçu immédiatement de Dieu le pouvoir de déposer les Souverains, qu'ainsi il ne serait pas sûr de sa couronne. Il n'en fallut pas tant pour lui faire abandonner ce projet de réunion »³⁸. La dissociation nécessaire du spirituel et du temporel n'est-elle pas le fait d'un souverain éclairé ? Saint-Simon est de cet avis, qui consacre à la politique religieuse du czar un long développement et rappelle que Pierre, ayant envoyé à Rome le prince Kourakine, se convainc, mais avec regret, de l'impossibilité de se rapprocher de Rome : « ce prince poussa un long soupir en disant qu'il voulait être maître chez lui, et n'y en pas mettre un plus grand que soi et oncques depuis ne songea à se faire catholique »³⁹. Voilà encore, on l'aura compris, une occasion manquée.

Le récit de Saint Simon témoigne donc d'une impossible rencontre. Il diffuse, plusieurs pages durant, l'idée d'un quiproquo permanent, d'un décalage dans les coutumes, les usages et les intentions. Or il est une scène qui, parce qu'elle à la fois la plus attendue et l'objet déclaré de la visite du czar (« il fit dire au Régent par le prince Kourakine, son ambassadeur ici, qu'il allait partir des Pays-Bas où il était, pour venir voir le Roi »⁴⁰) monopolise l'attention de tous les chroniqueurs, et connaît chez Saint-Simon un développement particulier : c'est, bien entendu, la rencontre du géant russe et de Louis XV. Rencontre qui se passe en deux temps : le lundi 10 mai, le roi fait sa visite au czar, qui lui rend la politesse dès le lendemain. Le récit saint simonien de la visite du 10 mai a visiblement fait l'objet d'un agencement, voire d'un soin particuliers. Il est d'abord encadré, à l'arrivée comme au départ du roi, d'une description sommaire des règles protocolaires en usage dans ce genre de circonstances. Le cœur du tableau, plus intéressant, présente ensuite les deux moments clé de la visite, à savoir l'étonnement des assistants, martelé par la reprise anaphorique d'une formule indéfinie à valeur passive (« On fut étonné... », « On fut frappé... ») et l'échange proprement dit des deux souverains.

Étonnés, les assistants le furent, eux qui virent « le Czar prendre le Roi sous les deux bras, le hausser à son niveau, l'embrasser ainsi en l'air, et le Roi à son âge, qui n'y pouvait

pas être préparé, n'en avoir aucune frayeur »⁴¹. La version d'Éléazar de Mauvillon est un peu différente : « Le Czar le reçut à la descente du carrosse, et le prit entre ses bras avec un transport qui parut un peu étonner le jeune Monarque. » Il est vrai que l'auteur de *Pierre I dit le Grand* compense ce manque de faste dans l'élévation du roi en répétant la scène, quelques lignes plus loin : « Étant au bas de l'escalier, le Czar prit une seconde fois le jeune Monarque entre ses bras, et l'élevant en l'air, il lui dit qu'il souhaitait qu'il surpassât son Aieul Louis XIV en grandeur et en puissance »⁴². La sortie de Louis XV se fait beaucoup plus discrète chez Saint-Simon, pour qui « le Czar accompagna le Roi comme il l'avait reçu, et le vit monter en carrosse »⁴³. Pourtant, c'est bien au bas de l'escalier, si l'on en croit encore Buvat, que s'exprime une certaine tendresse du souverain moscovite pour son jeune interlocuteur : « Le Czar baisa les mains du Roi, l'embrassa tendrement, mania sa chevelure blonde, et parut charmé de voir un si beau prince »⁴⁴.

Il est clair que Saint Simon construit son récit de manière à concentrer ses effets au cœur de la visite, c'est-à-dire au centre du tableau. Tous les éléments dispersés chez les autres chroniqueurs s'y trouvent réunis : l'élévation bien sûr, mais aussi certains mouvements d'affection (« On fut frappé de toutes les grâces qu'il montra devant le Roi, de l'air de tendresse qu'il prit pour lui, de cette politesse qui coulait de source, et toutefois mêlée de grandeur, d'égalité de rang, et légèrement de supériorité d'âge ; car tout cela se fit très distinctement sentir » sans compter que le souverain moscovite « embrassa » le roi « à plusieurs reprises ») et, pour finir, le discours apologétique, évidemment attendu de l'ensemble de la cour, et auquel le czar ne déroge pas : « Il loua fort le Roi, il en parut charmé, et il en persuada tout le monde. » La visite de Pierre au roi, le 11 mai, est quant à elle promptement expédiée : « Le Czar montra les mêmes grâces et la même affection pour le Roi, et sa visite ne fut pas plus longue que celle qu'il en avait reçue... »⁴⁵

Les points de vue qui nous sont offerts par les autres témoins de cette scène ne contredisent en rien Saint-Simon,

bien au contraire. Golikov, auteur des *Actes de Pierre le Grand*, publiés à l'extrême fin du XVIII^e siècle, place toutefois l'élévation du roi (appelons-la décidément ainsi) lors de la visite du 11 mai. Le czar en effet, « à la stupéfaction de tout le monde, enleva avec un air agréable le Roi dans ses bras, l'embrassa et dit à haute voix : "Je désire de tout mon cœur que Votre Majesté croisse en tout bien, et règne un jour avec gloire. Peut-être viendra-t-il le temps où nous pourrions avoir besoin l'un de l'autre et nous rendre mutuellement service" »⁴⁶. D'après Golikov, le souverain moscovite monte les escaliers et traverse la salle d'apparat en gardant le roi dans les bras. Il s'autorise même une petite formule solennelle (« C'est la France entière que je porte dans mes bras ») avant de prendre congé au bout d'une demi-heure, soit le double du temps de la visite saint-simonienne. Il est clair que le récit de Golikov ne nous permet en rien de savoir, avec plus de certitude, ce qui s'est réellement passé les 10 et 11 mai 1717 : il s'agit en effet d'une narration recomposée, comme l'était celle de Saint-Simon, mais recomposée à partir de témoignages antérieurs, et donc soumise à d'autres objectifs et à des intentions forcément éloignées d'une possible exactitude historique. Ce qui est intéressant, en revanche, c'est d'observer la fortune de cet épisode de la rencontre du czar et du roi dans les chroniques tardives, les compilations historiques voire les évocations artistiques.

Nous en citerons deux exemples. Le premier est l'œuvre de Louise Marie Jeanne Hersent⁴⁷ intitulée *Louis XV rend visite à Pierre le Grand à l'hôtel de Lesdiguières, 10 mai 1717*, actuellement conservée à Versailles, au musée national du château et des Trianons. Fruit d'une commande faite par Louis-Philippe en 1838 pour le musée historique de Versailles, la toile est achevée deux ans plus tard : on y voit le czar tenant dans ses bras l'enfant Louis XV avec, en toile de fond, quelques spectateurs choisis : le prince Kourakine bien sûr, mais également le duc du Maine, le comte de Toulouse et, ce qui est peut-être plus surprenant, le cardinal Fleury. Celui-ci, dont la présence à la rencontre de Pierre I^{er} et du roi n'est attestée par aucun chroniqueur, gouvernera la France de 1726



Le tsar Nicolas II, empereur de Russie, vers 1905, Institut et musée Voltaire, Genève.

à sa mort, en janvier 1743. L'œuvre de M^{me} Hersent se présente donc comme une fresque historique embrassant sinon des époques diverses du moins un panorama beaucoup plus large que celui suggéré, à première vue, par l'apparente intimité de la scène. Faut-il voir dans cette représentation particulière de l'*élévation* royale une quelconque allusion au destin possible de la Monarchie de Juillet ? Il est en tout cas amusant de constater que M^{me} Hersent, il est vrai spécialiste des portraits d'enfants, avait déjà produit un *Louis XIV bénissant son arrière petit-fils*, commande opérée par Louis XVIII en 1822.

Second exemple de déclinaison de cette scène déjà centrale chez Saint-Simon : le rapprochement opéré, en octobre 1896, lors de la visite du tsar Nicolas II en France. C'est Anatole Leroy-Beaulieu⁴⁸ qui, dans la livraison du 1^{er} octobre 1896 de la *Revue des deux mondes*, fournit les premiers éléments d'analyse. Pour lui, « tout est significatif » dans le voyage princier. Mais « le fait que nous sommes en république, qu'il n'y a plus, chez nous, ni trône ni tête couronnée, qu'ainsi que son ancienne demeure, la monarchie a été rasée jusqu'en ses fondements, que les souverains n'ont plus en France de frère ou d'égal qui puisse leur rendre politesse pour politesse, rend la démarche de Sa Majesté l'Empereur plus flatteuse encore et plus significative »⁴⁹. La discrète allusion aux liens de cousinage qui unissent l'empereur Guillaume et le tsar met en relief ce qu'a d'essentielle, sur un plan strictement politique, la visite du souverain russe. Mais c'est bien sur le plan symbolique que se dessinent les contours d'un tableau qui nous ramène, d'abord implicitement, puis de manière moins feutrée, à la rencontre (cette fois-ci *inversée*) de Pierre et de l'enfant Louis. La visite de Nicolas permet ainsi de conjurer les menaces qui planaient sur le « berceau » de la République ; l'alliance elle-même, « vieille à peine de cinq ans », est destinée à entrer « dans les traditions de la chancellerie impériale »⁵⁰. L'auteur distille, dans le corps de l'article, une image doublement paternaliste : si le vieux président Félix Faure s'apprête à accueillir, du haut de ses cinquante-cinq ans, un tsar qui n'en a que vingt-huit, la vieille autocratie russe se prépare de son côté à adouber la

jeune République française, pleinement réintégrée dans le concert des nations.

Ceux qui auraient encore douté, à l'époque, de la pertinence d'un tel rapprochement découvrent dans la livraison suivante de la *Revue des deux mondes* un important article intitulé « La visite du tsar Pierre le Grand en 1717 d'après des documents nouveaux. » Une note précise d'emblée que « l'article que nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs a été composé par M. le comte d'Haussonville, à la demande et sur la désignation de l'Académie française pour être offert en hommage, dans la séance du mercredi 7 octobre 1896, à LL. MM. L'Empereur et l'Impératrice de Russie »⁵¹. Quant aux « documents nouveaux » promis à l'attention des lecteurs, ils se résument aux instructions données par le Régent au sieur de Liboy, chargé de régler les questions protocolaires de la visite impériale, et aux lettres rédigées par celui-ci afin de retracer, jour après jour, l'équipée du monarque russe.

L'article, sous couvert de rendre hommage au génie de Pierre le Grand, se présente comme une discrète leçon de politique étrangère adressée, au moins en partie, à l'illustre visiteur. L'auteur ne manque pas, le cas échéant, de se retrancher derrière l'autorité d'un historien plus ancien. C'est notamment le cas lors de l'évocation des alliances impulsées par Pierre et où le lecteur le moins perspicace ne peut manquer, en 1896, de trouver un reflet de l'actualité : « Toutefois, comme l'a très bien dit un des hommes qui ont étudié de plus près, dans le passé, les rapports de la France et de la Russie, M. Albert Vandal, le Tsar ne pouvait espérer prendre place dans [le] concert [européen] qu'à la condition d'être présenté par un ami considérable qui lui servirait de répondant... Il fallait à la Russie l'appui d'une de ces vieilles monarchies qui, grâce à l'ancienneté autant qu'à l'éclat de leur puissance, marchaient à la tête des nations »⁵². Quant au passage tant attendu, à savoir la relation de la rencontre de Pierre et de Louis XV, elle se passe en deux temps.

La première des deux visites (datée par erreur du 11 mai, et non du 10) est conforme aux récits de l'époque, et ne doit

rien à l'hagiographie : « Le Roi [...] débita un fort joli compliment qu'on lui avait fait apprendre par cœur. Au lieu de lui répondre, le Tsar le prit brusquement dans ses bras et, l'élevant à la hauteur de son visage, l'embrassa à plusieurs reprises, ce qui n'était nullement prévu par le cérémonial »⁵³. La seconde, en revanche, ajoute aux récits du temps un empressement réellement disproportionné : « Aussitôt que le Tsar aperçut [le roi] sous le vestibule des Tuileries marchant devant lui, il sauta de son carrosse, courut au-devant du Roi, le prit dans ses bras et monta ainsi l'escalier »⁵⁴. Autant de « brusqueries » qui, en convient l'auteur, étaient peut-être « voulues. » Et la leçon de politique étrangère de reprendre son cours : elle s'achève, très curieusement, par une mise en cause des *Mémoires* de Saint-Simon. Ce dernier en effet, « égaré par sa haine contre le cardinal Dubois, attribue aux *funestes charmes* de l'Angleterre et au *fol mépris* que la France aurait fait de la Russie » l'échec des négociations menées à l'époque par le Régent.

Retour à l'envoyeur, pourrait-on penser, que cette diatribe du comte d'Haussonville à son lointain devancier : sans être particulièrement anglophile, le comte juge tout à fait possibles, en cette fin de dix-neuvième siècle, de regarder à la fois vers la Russie et vers la perfide Albion. On connaît la suite des événements, lesquels achèveront de mettre à bas toute comparaison, voire toute allusion à l'Histoire. Ce sont alors deux sentiments qui émergent de l'évocation ou du souvenir de la visite de Pierre à Paris : celui, d'abord, d'une occasion manquée sur le plan politique, ce que ne cessera, jusqu'à sa mort, de répéter Voltaire (Vergennes reproduisant, fût-ce en faveur d'autres nations mais toujours contre l'Empire de Russie, les erreurs du passé); celui, ensuite, d'une différence si manifeste dans les vues, l'aspect ou les coutumes des deux nations qu'elle ne peut paradoxalement s'exprimer qu'à travers une affection réciproque dont la raison ou les raisons strictement politiques ne peuvent plus rendre compte, mais qui parvient à se déployer par le truchement d'images symboliques fortes (Pierre prenant Louis XV dans les bras) ou grâce à un échange intellectuel

et artistique toujours soutenu. C'est dire si la visite de Pierre fut finalement plus importante qu'importune : elle a dessiné, pour des générations d'historiens et de conteurs, les premiers traits d'un récit fabuleux qui s'écrit encore aujourd'hui.

1. Il s'agit, bien sûr, du jeune Louis XV, alors âgé de sept ans.

2. Saint-Simon, *Mémoires*, édition citée, tome VI, p. 347.

3. Boris Lossky, « Le séjour de Pierre le Grand en France », *le Monde slave*, août 1932, p. 278-303.

4. Édouard Welf, « Pierre le Grand à Paris en 1717 ou les échos saint-simoniens d'une visite importune : état succinct des rapports franco-russes dans le premier quart du dix-huitième siècle », *Cahiers Saint-Simon*, n° 16, année 1988, p. 38-48.

5. Jean Garapon, « Ce czar si intimement et véritablement grand... Pierre le Grand dans les *Mémoires* de Saint-Simon », *Bretagne et Lumières, Mélanges offerts à Monsieur le Professeur Jean Balcou, Université de Bretagne occidentale*, Centre d'étude des correspondances et journaux intimes des XIX^e et XX^e siècles, 2001, p. 233-243. La citation est extraite de la p. 233.

6. *Ibid.*, p. 234.

7. Boris Lossky n'hésite pas à affirmer que ce *Journal* « fut plus d'une fois corrigé et complété de la main de l'empereur, de telle sorte que les historiens russes considèrent Pierre lui-même comme l'auteur de son histoire journalière » (Boris Lossky, *op. cit.*, p. 278). On ne saurait mieux aller à la source.

8. Saint-Simon, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 347.

9. *Ibid.*, p. 345.

10. *Ibid.*, p. 346.

11. *Ibid.*, p. 347.

12. *Ibid.*

13. *Ibid.*, p. 364.

14. *Ibid.*

15. Fénelon, *les Aventures de Télémaque*, dans Fénelon, *Œuvres*, édition présentée, établie et annotée par Jacques Le Brun, Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1997, t. II, p. 3.

16. Saint-Simon, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 360.

17. *Ibid.*

18. *Ibid.*, p. 361.

19. *Ibid.*, p. 364.

20. Édouard Welf, *op. cit.*, p. 46.

21. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre XIV, chapitre 4, nouvelle édition établie, présentée et annotée par Jean-Claude Berchet, Garnier, Le Livre de poche, 1992, tome II, p. 109.

22. Saint-Simon, *Mémoires, op. cit.*, p. 354.

23. *Ibid.*, p. 1206, n. 7.

24. K. Waliszewski, *Pierre le Grand*, Paris, 1897, p. 390. Cité par Boris Lossky, *op. cit.*, p. 302.

25. Jean Garapon, *op. cit.*, p. 239.

26. La maison de l'intendant d'Evelyn, à Depford, avait été proprement saccagée, les tableaux ayant même servi de cibles pour des exercices de tir. Cf. Édouard Welf, *op. cit.*, p. 45.

27. Saint-Simon, *Mémoires, op. cit.*, p. 348.

28. *Ibid.*, p. 356.

29. *Ibid.*, p. 361.

30. *Ibid.*, p. 353.

31. *Ibid.*, p. 354. Saint-Simon évoque ce trait de physionomie avec le maréchal de Tessé : « Je demandai à Tessé si cela lui arrivait souvent ; il me dit : Plusieurs fois par jour, surtout quand il ne prend pas garde à s'en contraindre. » *Ibid.*, p. 360.

32. J. Buvat, *Journal de la Régence*, publié par Émile Campardon, Paris : Plon, 1865, t. 1, p. 270. Cité par Yves Coirault, p. 1205.

33. Édouard Welf, *op. cit.*, p. 43 : « Pierre le Grand, entre autres, désirait « amarrer » la Russie à l'Europe, faire reconnaître diplomatiquement ses gains territoriaux dans le Nord de la Baltique et, par le jeu d'alliances matrimoniales, étendre son influence dans l'Empire, au grand dam de Vienne et surtout de George I^{er} d'Angleterre, préoccupé par un voisinage infiniment dangereux pour la sécurité de son cher Électorat de Hanovre. »

34. Il est vrai que cette attribution est parfois contestée : elle se trouve dans *la France littéraire* de 1769. Rappelons qu'on doit à Éléazar de Mauvillon (1712-1779), professeur de français au Carolinum de Brunswick, plusieurs ouvrages historiques : *Lettres françaises et germaniques, ou Réflexions militaires, littéraires et critiques sur les Français et les Allemands*, Londres, 1740 ; *Histoire du prince Eugène de Savoie*, 1740-1755, 5 vol. ; *Histoire de Frédéric-Guillaume I^{er}, roi de Prusse*, 1741 ; ou encore *Histoire de Gustave Adolphe, roi de Suède*, 1764.

35. Éléazar de Mauvillon, *Histoire de Pierre I, surnommé le Grand, empereur de toutes les Russies, roi de Sibérie, de Casan, d'Astracan, Grand Duc de Moscovie, &c. &c. &c.*, à Amsterdam et Leipzig, 1742, p. 267.

36. Saint-Simon, *Mémoires, op. cit.*, p. 363.

37. *Ibid.*

38. Éléazar de Mauvillon, *op. cit.*, p. 267.

39. Saint-Simon, *Mémoires, op. cit.*, p. 350.

40. *Ibid.*, p. 347.

41. *Ibid.*, p. 355.

42. Éléazar de Mauvillon, *op. cit.*, p. 265.

43. Saint-Simon, *Mémoires, op. cit.*, p. 355.

44. J. Buvat, *op. cit.*, p. 265.

45. Saint-Simon, *Mémoires, op. cit.*, p. 355.

46. *Dejinaja Petra Velikago* [Actes de Pierre le Grand], Moscou, 1788-1798. Cité par Boris Lossky, *op. cit.*, p. 279.

47. Louise Marie Jeanne Hersent (1784-1862), de son vrai nom Mauduit, est l'épouse du peintre Louis Hersent.

48. Georges Nivat voit en Anatole Leroy-Beaulieu l'un des auteurs les plus pertinents sur la Russie : « Les excellents [historiens] sont ceux qui, armés d'une vaste connaissance, sont capables d'un jugement de quelque longue durée et de quelque ampleur comparative. La France de la fin du siècle dernier nous a donné un auteur de cette étoffe, c'est Anatole Leroy-Beaulieu, dont le livre magistral sur *l'Empire des tsars et les Russes* [Paris, Hachette, 1881-1889, N.D.É.] reste un modèle inégalé, et un livre toujours parfaitement consultable par l'honnête homme » (Georges Nivat, *Regards sur la Russie de l'an VI, Considérations sur la difficulté de se libérer du despotisme*, éditions de Fallois, 1998, p. 12-13). Georges Nivat a lui-même préfacé une réédition de l'ouvrage de Leroy-Beaulieu, aux éditions L'Âge d'Homme.

49. Anatole Leroy-Beaulieu, « Le Voyage du tsar », dans *Revue des deux mondes*, tome CXXXVII, troisième livraison, 1^{er} octobre 1896, p. 542.

50. *Ibid.*, p. 544.

51. Comte d'Haussonville, « La visite du tsar Pierre le Grand en 1717 d'après des documents nouveaux », dans *Revue des deux mondes*, tome CXXXVII, troisième livraison, 15 octobre 1896, p. 796.

52. *Ibid.*, p. 800.

53. *Ibid.*, p. 801.

54. *Ibid.*, p. 802.

« Se sauver la vie si aisément et si gaiement » : Voltaire et l'inoculation de Catherine II

Catriona SETH

« C'était bien la peine de faire tant de bruit pour
une pareille bagatelle, et d'empêcher les gens
de se sauver la vie si aisément et si gaiement. »
[Catherine II sur son inoculation]

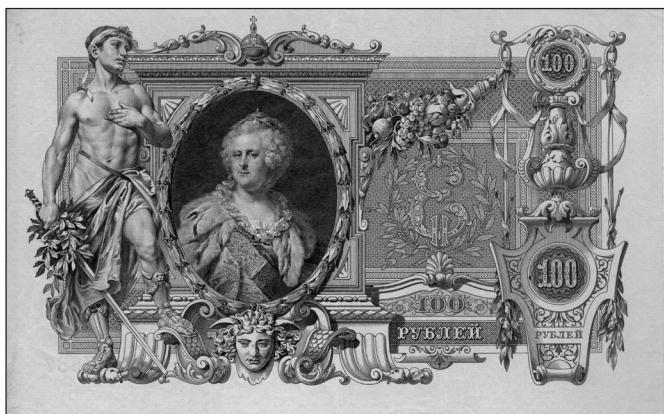
VOLTAIRE, *De la mort de Louis XV et de la fatalité*.

La variole, ou petite vérole, est le pire fléau du XVIII^e siècle. Elle emporte des princes comme l'infant Philippe de Parme ou Louis XV, roi de France, tout comme un tsar de toutes les Russies. Sans ce mal, selon Voltaire, dans ses *Lettres philosophiques* : « [...] le duc de Villequier père du duc d'Aumont d'aujourd'hui, l'homme de France le mieux constitué et le plus sain ne serait pas mort à la fleur de son âge. Le prince de Soubise qui avait la santé la plus brillante, n'aurait pas été emporté à l'âge de vingt-cinq ans, Monseigneur Grand-père de Louis XV, n'aurait pas été enterré dans sa cinquantième année, vingt mille personnes mortes à Paris de la petite vérole en 1723, vivraient encore »¹. La maladie moissonne les enfants et décime parfois des villages entiers. Un remède pragmatique préventif, qui reste dangereux, est rapporté de Constantinople, au début du siècle, par une ambassadrice anglaise entreprenante, Lady Mary Wortley Montagu : on communique à un patient sain, par une plaie cutanée, de la matière variolique prélevée sur un malade. La technique ne va pas sans susciter la controverse, à Londres, comme à Paris ou à Vienne² ; elle entraîne parfois la mort de l'inoculé de sa petite vérole transmise artificiellement. Dans toute l'Europe, les inoculations de souverains ou de leurs familles constituent des temps forts dans l'acceptation de la méthode.

Voltaire a été l'un des premiers défenseurs de la vario-
lisation préventive. Ses *Lettres philosophiques* comprennent
une lettre consacrée entièrement à « l'insertion de la petite
vérole », la onzième, qui ouvre sur ces mots : « On dit douce-
ment dans l'Europe chrétienne que les Anglais sont des fous
et des enragés, des fous parce qu'ils donnent la petite vérole
à leurs enfants pour les empêcher de l'avoir, des enragés,
parce qu'ils communiquent de gaieté de cœur à ces enfants
une maladie certaine et affreuse dans la vue de prévenir un
mal incertain »³. Lancé sur la scène française, le débat devait
durer tout le siècle. Sa vie durant, le philosophe tira gloire
de sa position de promoteur d'une prophylaxie souvent
contestée. L'inoculation de Catherine II en 1768 constitue
un triomphe pour lui, comme pour elle.

Les *Lettres philosophiques*, rappelant l'importance des fem-
mes dans la diffusion de la pratique, saluaient le rôle de Lady
Mary Wortley Montagu, mais mettaient également en avant
une souveraine : « il faut avouer que Titres et Couronnes à part,
cette Princesse est née pour encourager tous les arts et pour
faire du bien aux hommes ; c'est un Philosophe aimable sur le
Trône, elle n'a jamais perdu ni une occasion de s'instruire, ni
une occasion d'exercer sa générosité »⁴. L'éloge s'adressait à
Caroline, princesse de Galles, puis reine. N'y trouve-t-on pas
une préfiguration de compliments que le vieillard de Ferney
ne manquerait, quelques décennies plus tard, d'adresser à
Catherine II ? La présence, au sein de la lettre « Sur l'insertion
de la petite vérole », de ce modèle de femme éclairée, n'a pas
pu être sans influencer l'impératrice.

En effet, comme le montre leur correspondance, la tsa-
rine a admirablement compris la position de Voltaire. Elle
fait de l'inoculation un symbole de la lutte philosophique
contre l'obscurantisme. Ce don physique de matière orga-
nique – on contamine une personne saine avec du pus ou
des croûtes d'un individu infecté – rappelle les pactes dans
lesquels l'on entremêle les sangs. Catherine II, en y ayant
recours pour elle-même, puis pour son fils, signe son allé-
geance à la philosophie et à la modernité : « j'ai cruë que le
meilleur serait de doner par moi-même un exemple qui pu



Billet de cent roubles à l'effigie de Catherine II, 1910, coll. privée.

devenir utile aux hommes. Je me suis souvenu^e que par bonheur je n'avais pas eue la petite Vérole »⁵.

Les circonstances de l'opération sont connues : pour l'effectuer, en 1768, Catherine II fait appel à un praticien reconnu, l'Anglais Dimsdale, dont le célèbre compatriote Sutton n'avait pas souhaité se déplacer dans ses terres lointaines sauf à obtenir un paiement démesuré. Choisir un Britannique, c'est retourner vers les racines de la méthode en Europe et rappeler implicitement qu'une princesse anglaise – d'origine allemande – a eu la première le courage de faire inoculer ses enfants. Il y a ainsi une garantie médicale, mais aussi intellectuelle. Pragmatique, la souveraine russe offre au médecin toutes les garanties nécessaires en cas d'échec, lui préparant une voiture, lui réservant des chevaux dans tous les relais de poste : le cas échéant, il devait pouvoir s'échapper sans obstacle. L'État britannique s'intéresse à l'événement ainsi qu'en témoignent des correspondances publiques et privées⁶.

L'impératrice résiste bien à l'opération, pratiquée le 12 octobre (1^{er} octobre, selon le calendrier russe) à Tsarskoïe Selo, grâce à des incisions faites à ses bras. Nous connaissons certains détails de son cas. Thomas Dimsdale rapporte qu'il fait de 5 à 6 degrés Réaumur à l'extérieur et de 12 à 14 (15 à 17,5° centigrades) dans les appartements royaux. La patiente se promène tous les jours. La vie paraît se dérouler au ralenti, mais sans heurt à compter de la date de l'inoculation et il en va de même pour les proches variolisés, comme si le courage impérial garantissait la santé de tous : « Le grand-maître de son artillerie, qui subit la même épreuve, quoiqu'il eût la petite vérole volante⁷ dans son enfance, alla le troisième jour à la chasse »⁸.

Le succès ayant couronné l'opération, le docteur obtint les titres de baron et de conseiller d'État, et fut autorisé à rajouter sur ses armoiries l'aile de l'aigle impérial. Il fut fait premier médecin de l'impératrice et rémunéré d'une pension annuelle de cinq cents livres sterling, payable en Angleterre. Il reçut aussi dix mille livres sterling comptant, et les portraits de l'impératrice et de son fils dans des médaillons

entourés de brillants⁹. De retour en Angleterre, il devait se prévaloir, dans ses écrits, de ces titres russes¹⁰.

La particularité de Catherine II est de s'être fait inoculer elle-même et d'avoir ensuite fourni de la matière contaminée à l'héritier du trône¹¹. Elle est courageuse, puisqu'elle affronte la mort pour son pays et pour son fils. Elle est symboliquement le corps de l'État. Par elle, la nation entière entre dans l'ère nouvelle. Elle se fait victime sacrificielle alors que d'autres ont choisi d'abord d'éprouver la méthode sur des patients sans importance, notamment des condamnés ou des enfants trouvés¹². L'historien Castéra, dont l'ouvrage sur Catherine II sera publié en l'an VIII, reconnaît cette dimension inhabituelle du geste : « cette salubre méthode effrayait, et aucun souverain n'avait encore osé en faire usage sur sa propre personne »¹³. En effet, les autres monarques s'étaient contentés de faire protéger leurs familles, en particulier leurs enfants. Il faudra attendre 1774, et l'inoculation de Louis XVI, fraîchement monté sur le trône, pour trouver un second cas similaire, encore sa valeur ne sera-t-elle pas identique.

L'acte de l'impératrice peut se lire de plusieurs manières : elle protège par l'intérieur contre une déformation extérieure ou, pire, la mort. Elle donne à son fils le virus variolique ayant servi elle-même de cobaye, en première instance, montrant que la vie de l'héritier du trône est plus importante que la sienne, geste qui ne pouvait qu'être apprécié par les Russes, elle était après tout une princesse allemande, née Sophia Augusta Frederika von Anhalt Zerbst. Le tsarévitch, futur Paul I^{er} (1754-1801), « seul espoir de ses vastes États »¹⁴, était, lui, un véritable fils de la sainte Russie. Sa mère réactive le don de vie en le protégeant contre la mort par sa propre matière organique. Le geste est double. En premier lieu, il renforce le lien intime entre mère et fils, redisant l'amour maternel que d'aucuns peinaient à discerner chez la souveraine : « L'impératrice n'ignorait pas que ses sujets croyaient qu'elle n'aimait point son fils ; et que c'était une des causes de l'éloignement qu'ils avaient pour elle. Elle trouva un moyen de les faire changer d'opinion, moyen qui devait servir en même temps à prouver son courage, et à

conserver sa beauté »¹⁵. Montrer son affection pour son fils serait ainsi une manière pour Catherine d'en susciter chez ses sujets. En voulant préserver son apparence, elle réduisait au passage les ressemblances possibles du tsarévitch avec son défunt père, un homme falot, très laid, marqué par la petite vérole, et que la jeune femme avait découvert avec horreur, malgré une lumière artistement tamisée lors de leur première rencontre; cette déformation physique paraît avoir été porteuse de toute la laideur intérieure qu'elle lui trouva. Elle épargnait ainsi de fait à toute future belle-fille une mauvaise surprise comparable à la sienne. Par ailleurs, se mettant en danger pour protéger l'héritier du trône, elle illustre de manière éclatante le don d'elle-même qu'elle consent à la nation. De plus, de cet échange intime de matière contaminée, Catherine II fait une action politique d'éclat, tournée vers le monde occidental. Les dynasties britannique et autrichienne se sont soumises à l'inoculation. Les maisons royales de France ou d'Espagne y sont réticentes. L'impératrice choisit le camp de la modernité, tout comme en matière d'art ou d'architecture.

La structure pyramidale de la société idéale gouvernée par un prince éclairé est admirablement mise en évidence par la résolution de l'impératrice. Elle décide de son inoculation et de celle de son fils. L'opération ayant été couronnée de succès, elle entend la diffuser à toutes les couches de la société, traçant ainsi un lien organique entre elle et la nation, comme entre elle et son enfant. Rappelons que traditionnellement les tsars sont les « petits pères » du peuple. Dès les semaines qui suivent sa variolisation, l'impératrice crée des maisons d'inoculation dans les grandes villes du pays et fait distribuer des primes à ceux qui acceptent de se faire pratiquer l'opération. Elle confie la mission d'inoculer dans les campagnes à du personnel formé à cet effet. La technique se propage ainsi sans heurt et avec un succès notable. Voltaire évoque cette propagation de la méthode : « L'impératrice de la vaste Russie, en essayant sur elle-même l'inoculation qu'elle préparait à son fils unique, en lui donnant la petite vérole de son propre ferment, en faisant

parcourir tous ses états par des chirurgiens inoculateurs, a sauvé la vie au quart de ses peuples qui mouraient auparavant de cette peste continuelle répandue sur toute la terre, et plus funeste en Russie qu'ailleurs »¹⁶.

Catherine II a protégé son fils. Elle protège aussi son pays. La récompense se trouverait dans cet accroissement de la population par des moyens pacifiques à une époque où l'on craint de voir la terre se dépeupler et où l'on considère les hommes comme la richesse première de la nation. Voltaire ajoute : « La providence avait prévu et ordonné que tous les princes sauveraient la vie à presque autant d'hommes qu'ils en ont fait tuer dans les batailles »¹⁷. La victoire militaire devrait être une conclusion à cette lutte pacifique contre un fléau. Dès 1769, Voltaire le disait en saluant l'inoculation de l'impératrice dans une lettre à l'un de ses sujets, le comte Aleksandr Romanovich Vonrontsov (26 février 1769, D15489) : « Elle cultive les beaux-arts dont les Ottomans n'ont pas seulement entendu parler. Et elle fait marcher ses armées avec le même sang froid qu'elle s'est faite inoculer. Si elle n'est pas pleinement victorieuse la providence a grand tort. » Le vieillard de Ferney a été un intermédiaire dans la vulgarisation de la technique, dès les *Lettres philosophiques*. Il devient un relais dans la diffusion de la nouvelle de l'inoculation de Catherine II. Le chemin de l'information et de la propagation de la pratique prophylactique sont ainsi parallèles.

Un poète français, quelques années plus tard, dédie une œuvre à l'impératrice. Il s'agit de Jean-Joseph-Thérèse Roman, un abbé auteur de diverses œuvres dont celle-ci, *l'Inoculation*, est la plus longue en vers. Publié en 1773, le poème, en quatre chants accompagnés de notes érudites, compte 243 pages. Catherine II y est louée comme protectrice des arts, comme guerrière, mais aussi et surtout comme donatrice. Si le poème lui est offert, c'est en reconnaissance du don consenti à son « peuple effrayé » : « L'heureuse insertion, art simple et salutaire, / Qui de [s]es jours sacrés, fut l'ange tutélaire »¹⁸. Roman fait écho aux remarques de Voltaire dans ses vers adressés à l'impératrice :

Par ce don précieux, tu rends à ta Couronne
 Cette foule d'humains que la guerre moissonne,
 Et tes heureux sujets te devront à la fois
 Le jour, la liberté, tous les arts, et des lois.¹⁹

L'opération semble prométhéenne : elle donne la vie alors que d'aucuns disaient qu'elle l'ôterait par l'insertion d'une maladie dangereuse dans un corps sain. Dès 1734, Voltaire, pragmatique, traçait un lien entre vie économique et prophylaxie : « Une nation commerçante est toujours fort alerte sur ses intérêts, et ne néglige rien des connaissances qui peuvent être utiles à son négoce »²⁰. Il disait alors les origines circassiennes de l'inoculation et le trafic des femmes.



Vaccination dans les écoles russes,
 Agence Rol, 1910, Bibliothèque nationale
 de France.

L'impératrice va convertir l'acte médical en action de relations publiques. Elle décrète des actions de grâce qui devront être renouvelées. Par ces messes et célébrations annuelles, la souveraine dit sa reconnaissance au Seigneur de sa protection, mais rappelle aussi aux yeux de toute la Russie ainsi que du corps diplomatique²¹, son propre héroïsme.

L'inoculation provoquait des craintes importantes, entre autres dans la mesure où de la matière contaminée, du pus, du sang, des croûtes, tout ce qui répugne, était inséré dans un sujet sain. Dans une préfiguration des tristes affaires de sang contaminé, les médecins, se faisant l'écho des hantises

populaires, se sont demandés si l'on ne risquait pas de transmettre d'autres pathologies avec le virus variolique, comme la syphilis, par exemple. Une autre crainte surgit des croisements sociaux : lorsque les petites princesses Caroline et Amélie furent inoculées à Londres en 1722, on utilisa pour cela une matière contaminée prélevée sur l'honorable William Spencer, descendant d'une grande maison, histoire de ne pas mêler leur sang avec celui d'un enfant du peuple. N'y a-t-il pas des tares caractéristiques des couches inférieures auxquelles l'aristocratie échappe ? Faisant fi de telles inquiétudes, Catherine II est inoculée grâce à du pus provenant d'un enfant roturier, Alexandre Markov, soigné au préalable par le docteur Dimsdale. Comme pour conjurer toute critique sur le mélange des sangs, mais aussi pour renforcer l'héroïsme des pionniers de l'inoculation – dont elle-même – l'impératrice fit anoblir le petit Markov. Pour marquer l'origine de son élévation, elle lui attribua un titre et des armes parlantes. Il fut créé baron Ospenni, un nom calqué sur le substantif russe *Ospa*, qui désigne la petite vérole. Il devenait ainsi le « baron variolisé ». Le 21 novembre 1769, son brevet d'anoblissement était concédé avec des armoiries représentant un bras d'enfant, la manche retroussée, marqué d'une goutte de sang et tenant une tulipe. La goutte de sang bien rouge est celle de la santé dans la prévention. La tulipe rappelle les origines orientales de la méthode. L'*Armorial général* de Rietsap décrit ainsi le blason : « D'or à un bras de carnation, mouvant du flanc senestre, paré d'argent, la manche retroussée au-dessus du coude, le bras chargé d'une goutte de sang près de la manche ; tenant une tulipe de gueules, tigée et feuillée de deux pièces de sinople. Cimier : la tulipe. Lambrequin : à dextre d'or et de gueules ; à senestre d'or et de sinople »²². La tulipe représente les origines turques de l'inoculation et marque ainsi une conquête pacifique face à l'Empire ottoman qui défie le pouvoir impérial. Dans la description du blason, la gauche devient senestre, le rouge gueules ou le vert sinople. Ces transformations langagières caractéristiques de l'héraldique sont à l'image de l'anoblissement de l'individu : Alexandre Markov est désormais le même, mais aussi un autre. Le sang

rouge représenté sur ses armoiries est discrètement devenu bleu par la seule volonté de l'impératrice qui partage désormais avec lui un peu de matière organique. Comment mieux marquer l'idée que l'inoculation est une nouvelle vie ? La tradition perdurera en Russie avec l'avènement de la vaccination : le premier vacciné du pays, un enfant trouvé du nom de Petroff, dûment doté par l'impératrice douairière, se verra attribuer le nom de Vaccinoff²³. L'anoblissement, par Catherine II, de Markov, comme de l'inoculateur Dimsdale, montre que la noblesse de l'ère nouvelle est celle des conquérants pacifiques, pas simplement des guerriers. L'ennemi, dans ce cas-là, est la maladie ou, plus largement, l'ignorance.

L'introduction de la méthode en Russie doit ainsi tout, d'un côté, au sens politique de l'impératrice, et de l'autre aux écrits de celui qui se targue d'avoir été le premier en France à en parler. Le lien entre inoculation et philosophie, souvent suggéré, est clair ici. Catherine II n'a peut-être pas tort de proposer, dans sa lettre à Voltaire, annonçant sa variolisation (D15396), « trois ou quatre excellent spécifique » qu'elle recommande à tout inoculé : la lecture de *l'Écossaise*, *Candide*, *l'Ingénu*, *l'Homme aux quarante écus* et *la Princesse de Babylone*. Ainsi qu'elle l'assure : « Il n'i a pas moyen, après cela, de sentir le moindre mal. »

1. Voltaire, *Lettres philosophiques*, Amsterdam : E. Lucas, 1734, p. 48.

2. Sur les enjeux de la méthode, voir Catriona Seth, *les Rois aussi en mouraient. Les Lumières en lutte contre la petite vérole*, Paris : Desjonquères, 2008.

3. Voltaire, *Lettres philosophiques*, op. cit., p. 44.

4. *Ibid.*, p. 47.

5. D15396. Les soulignements de l'impératrice sont, dans la lettre, au-dessus de la consonne redoublée.

6. Voir la lettre de Lord Weymouth à Cathcart (18 octobre 1768), State Papers 91, volume 91, Public Records Office (cité par Philip H. Clendenning, « Dr Thomas Dimsdale and Smallpox Inoculation in Russia », *Journal for the History of Medicine*, April 1973, p. 109-25).

7. On a du mal à distinguer les pathologies. La petite vérole volante désigne souvent la varicelle.

8. Voltaire, *De la mort de Louis XV et de la fatalité*, 1774, p. 12-13.

9. Voir Castéra, J., *Histoire de Catherine II, impératrice de Russie*, Paris : F. Buisson, an VIII, t. II, p. 156, n. 1.

10. Il signe ainsi ses *Remarks on a Letter to Sir Robert Barker, Knight F. R. S. and George Stacpoole, Esquire upon general inoculation by John Coakley Lettsom M. D. F. R. S.* (London, Edward and Charles Dilly, 1778), T. Dimsdale, *baron, first physician and actual counsellor of State to her imperial Majesty the Empress of all the Russias and F. R. S.* [Fellow of the Royal Society].

11. Traditionnellement, on prélevait du pus sur un enfant du peuple atteint de la variole naturelle, comme cela s'est fait pour l'impératrice.

12. Voir Catriona Seth, « Le corps invisible des enfants trouvés », *les Discours du corps au XVIII^e siècle : Littérature – Philosophie – Histoire – Science*, sous la direction d'H. Cussac, A. Deneys-Tunney et C. Seth, Québec : Presses de l'Université Laval, 2009, p. 217-233. Dans le cas de Catherine II, un premier essai sur un soldat de la garde n'aurait pas été concluant.

13. Castéra, *op. cit.*, p. 155.

14. Roman, Jean-Joseph-Thérèse, *l'Inoculation. Poème en quatre chants*, Amsterdam et Paris : Lacombe, 1773, p. viij.

15. Castéra, *op. cit.*, p. 155.

16. Voltaire, *De la mort de Louis XV et de la fatalité*, 1774, p. 10.

17. *Ibid.*, p. 11.

18. Roman, *l'Inoculation*, p. vij.

19. *Ibid.*, p. viij.

20. Voltaire, *Lettres philosophiques*, *op. cit.*, p. 45.

21. Voir Bourrée Corberon, Marie-Daniel, *Un Diplomate français à la Cour de Catherine II, 1775-1780*, Paris : Plon-Nourrit, 1901, t. I, p. 113.

22. Rietsap, J. B., *Armorial général*, Lyon : Société de sauvegarde historique, s.d. [ca 1954]. Illustrations de Victor et Henri Rolland, p. 361.

23. Voir le *Journal des Landes*, 26 germinal an X – 18 avril 1802, p. 2.

Voltaire philhellène

Costas KÉROFILAS

Le projet grec de Catherine II

Aux ^x^e, ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles, l'Europe, poussée par le grand souffle qui animait alors la chrétienté, avait entrepris les Croisades, dans le but de chasser les Turcs hors du sol chrétien. Au ^{xv}^e siècle, absorbée par des luttes intestines et des guerres continentales, elle ne s'émut nullement de voir Constantinople tomber aux mains des Turcs. Et pendant quatre siècles, non seulement elle ne tenta pas de repousser les conquérants barbares, mais encore elle mit tout en œuvre pour gagner leur amitié. Les souverains d'Europe recherchaient leur alliance. La Grèce était oubliée.

Seule la Russie cherchait à détruire la puissance musulmane; non point pour la défense d'un idéal supérieur, mais pour celle de ses intérêts et de ses plans, qui étaient de s'installer sur les côtes du Bosphore.

Un siècle environ avant Pierre le Grand, l'empereur Dimitri avait eu l'idée de combattre les Turcs et les Tartares qui occupaient la Crimée, mais son plan resta à l'état de projet. Pierre le Grand, plus heureux, put réaliser en partie le rêve russe, et conçut le projet de s'emparer de Constantinople. Ce projet forma désormais la base de la politique de la Russie.

Depuis ce moment, les tsars comprirent que la collaboration des Grecs faciliterait la réalisation de leur plan. À plusieurs reprises, ils envoyèrent des émissaires en Grèce dans le but de la soulever contre son oppresseur. Pierre le Grand se servit notamment de plusieurs Grecs, officiers, savants ou médecins, installés en Russie.

Les Grecs d'autre part, ne pouvant rien attendre des puissances catholiques d'Europe, tournèrent les yeux vers la

Russie orthodoxe de laquelle deux liens les rapprochaient : la conformité de religion et la communauté de haine contre le Turc. Déjà de nombreux Grecs avaient participé à la campagne d'Azov (1695-1696) en formant dans l'armée russe des bataillons particuliers de hussards.

Après la bataille de Poltava, Pierre le Grand adressa aux Grecs un manifeste les poussant à se révolter contre le Turc et déclarant que la Russie ne pouvait pas rester insensible aux cris de douleur qui venaient d'au-delà des Balkans. Mais la défaite des troupes russes sur le Pruth¹ calma les Grecs, que le manifeste de Pierre le Grand avait d'abord excités.

Les successeurs du grand tsar n'oublièrent jamais de cultiver le sentiment révolutionnaire chez les Grecs et de gagner leur amitié, en envoyant en Grèce des missionnaires qui, le plus souvent, étaient des Grecs fixés en Russie.

On avait vu, sous le règne de l'impératrice Anne, le fameux maréchal Munich, qui portait la guerre en Moldavie, envoyer des émissaires et répandre des proclamations et de l'or en Épire et dans les montagnes de Thessalie (1736). La prompte issue de la guerre borna ses tentatives ; mais elles avaient ranimé au cœur des Grecs cette confiance et cette espèce de foi religieuse qui les faisaient espérer en la Russie. Le clergé grec était particulièrement favorable au plan russe.

Mais c'est surtout Catherine II – la fameuse impératrice dont le rêve était de surpasser Pierre le Grand et de faire de la Russie le premier empire du monde – qui prit la décision de s'attirer la sympathie des Grecs, pour s'assurer ensuite leur collaboration. Elle voyait dans la Turquie la proie facile qui permettrait à l'empire russe de s'étendre vers le sud.

Catherine II, comme Pierre le Grand, envisageait la coopération des Grecs avec les Russes dans le cas d'une guerre contre la Porte, et le feld-maréchal Munich lui écrivait en 1762 pour l'encourager dans cette entreprise que Pierre le Grand, depuis le premier siège d'Azov jusqu'à sa mort, en 1725, avait toujours souhaité rétablir la monarchie grecque...

À la vérité, ce n'est pas Catherine qui conçut le « projet grec » et qui élaborait le plan de l'expédition russe en Méditerranée et du soulèvement des Grecs. C'est Alexis Orlov, favori de l'impératrice.

Les trois frères Orlov avaient été les chefs de la conspiration qui coûta la vie à l'empereur Pierre II, et qui porta au trône Catherine. Ce lien les unissait à Catherine II qui leur était reconnaissante de l'avoir débarrassée d'un mari qu'elle trouvait ennuyeux. Des trois frères, le plus hardi, Alexis, s'imagina qu'il pouvait devenir le mari de l'impératrice. Il lui fallait accomplir quelque action d'éclat qui lui permettrait d'aspirer à la réalisation d'un tel espoir ; avec avidité il cherchait les possibilités de conquêtes et d'entreprises nouvelles.

Il semble qu'à ce moment Alexis Orlov se trouvait sous l'influence de Grecs, qui s'étaient concentrés autour de lui et travaillaient à l'affranchissement de leur patrie. Il y avait des généraux, comme Mélissinos, deux ingénieurs et enfin Georges Papazoli, un curieux type de condottiere, qui joua un rôle considérable dans la campagne du Péloponnèse.

En 1769, au cours d'une séance du grand conseil, Georges Orlov, alors favori de Catherine, lui exposa tout un plan de campagne dans l'Archipel, avec la coopération des populations grecques soulevées. Catherine se montra d'abord hésitante. Elle trouvait l'entreprise très risquée. Mais l'influence extraordinaire qu'exerçaient sur elle les Orlov vainquit ses hésitations. Et sans perdre un moment, Orlov envoya en Grèce des émissaires pour préparer le mouvement. Le plus capable d'entre eux était Georges Papazoli, qui se rendit dans le Magne pour soulever les héroïques habitants de la Laconie.

Les promesses des émissaires russes réveillèrent chez les Maïnotes l'espoir de la libération. Mais en même temps, se souvenant de leurs anciennes déceptions, ils hésitaient à se soulever, craignant d'être abandonnés. L'arrivée de Théodore Orlov, avec une petite flotte russe à l'entrée du golfe de Messénie, encouragea les Maïnotes, qui le reçurent avec des chants et en tirant des coups de feu en signe d'allégresse.

Tout de suite des corps de volontaires grecs se formèrent. Les premières hostilités ne furent pas de nature à encourager

les Grecs. L'armée gréco-russe était trop peu nombreuse pour résister aux Turcs. Mais Orlov s'efforçait de soutenir l'élan des insurgés en leur faisant de vagues promesses.

La chute des forteresses turques de Navarin et de Mistra accrut l'enthousiasme des Grecs. La révolution gagna presque toute la Grèce.

Catherine s'empessa d'annoncer à Voltaire les premières victoires remportées dans le Péloponnèse, victoires d'ailleurs gonflées par Orlov dans les communiqués qu'il envoyait à l'impératrice. Voltaire, enthousiasmé, ne néglige aucun moyen d'encourager Catherine, de lui donner même des conseils et de lui faire connaître les nouvelles arrivées à Paris sur les événements de Turquie (5 septembre 1770, D16632) :

« Madame, j'étais si plein des victoires de Votre Majesté Impériale, et si bouffi d'enthousiasme et de gloire, que j'oubliai de vous envoyer les vers que le roi de Prusse m'écrivit sur votre respectable personne et sur le peu respectable Moustapha. Voici ces vers :

Si monsieur le mamamouchi
Ne s'était point mêlé des troubles de Pologne
Il n'aurait point avec vergogne
Vu ses spahis en hachi ;
Et de certaine impératrice
(Qui vaut seule deux empereurs)
Reçu pour prix de son caprice,
Des leçons qui devraient rabaisser ses hauteurs.
Vous voyez comme elle s'acquitte
De tant de devoirs importants.
J'admire avec le vieil ermite
Ses immenses projets, ses exploits éclatants :
Quand on possède son mérite
On peut se passer d'assistants.

« Je n'ai pas l'honneur de penser comme la tête couronnée, je crois fermement que 100 000 hommes de troupes auxiliaires en Grèce et sur le Danube n'auraient fait nul mal. Il valait mieux dans votre situation être secourue qu'être louée. Votre gloire en a augmenté, mais les conquêtes en ont été retardées.



Timbre de 14 kopecks à l'effigie de Catherine II, xx^e siècle, coll. privée.

« Les dernières lettres de Venise disent que, dans une émeute populaire, les fidèles musulmans se sont déchaînés contre tous les Francs, qu'ils ont tué l'ambassadeur de France et presque tous ses domestiques; que l'ambassadeur d'Angleterre n'a pu échapper à la fureur du peuple qu'en se déguisant en matelot, que le bailli de Venise s'est défendu dans sa maison et qu'à la fin le Grand Seigneur lui a envoyé une garde de mille hommes.

« Si ces nouvelles étaient vraies (ce que je ne veux pas croire), quels princes de l'Europe n'armeraient pas sur le champ pour venger le droit des gens? Vous seule le soutenez, Madame : aussi vous seule jouissez d'une gloire immortelle.

« Que Votre Majesté Impériale me permette de me mettre à ses pieds. »

Aux nouvelles annonces de victoires, Voltaire se hâte d'écrire à Catherine. Il cherche à stimuler l'amour-propre de l'Impératrice et lui dépeint la gloire que lui réserve la libération de la Grèce (14 septembre 1770, D16644) :

« Madame, nous savions par Venise et par Marseille les nouvelles de vos deux victoires navales remportées à Napoli di Romania et à Scio. Je reçois dans l'instant aux acclamations de cent mille bouches le détail que Votre Majesté daigne me faire de la victoire de M. le Maréchal de Roumiantsov sur le vizir Halil-bey et sur tant de bachas suivis de 150 000 hommes. Si je meurs des maladies qui m'accablent je mourrai à demi-content, puisque Moustapha est à demi-détrôné. Je lui sais bon gré de consulter à la fois des prophètes et des fous. Ces gens-là ont été de tous temps de la même espèce; la seule différence est que les prophètes ont été des fous plus dangereux. Les rigides musulmans en admettent 440 000, en comptant tous les héros de l'Ancien Testament; cela ferait une armée beaucoup plus forte que celle d'Halil-bey ou Ali-bey.

« Je vois plus que jamais que les chars de Cyrus sont fort inutiles à vos troupes victorieuses. Si elles rencontrent Halil-bey une seconde fois, elles le battront infailliblement, mais il faut traverser le Danube en présence d'une armée qui est très nombreuse.

« Il n'y a rien que je ne croie M. le Comte Roumiantsov capable de faire, mais oserait-on tenter le passage, après lequel il faudrait absolument prendre Constantinople ou n'avoir point de retraite. Je lève les mains au ciel, je fais des vœux et je me tais.

« Ceux qui souhaitent des revers à Votre Majesté seront bien confondus. Eh! pourquoi lui souhaiter des disgrâces dans le temps qu'elle venge l'Europe? Ce sont apparemment des gens qui ne veulent qu'on parle grec; car si vous étiez souveraine de Constantinople, Votre Majesté établirait vite une belle académie grecque. On vous ferait une *Catheriniade* : les Zeuxis et les Phidias couvriraient la terre de vos images, la chute de l'empire ottoman serait célébrée en grec; Athènes serait une de vos capitales; la langue grecque deviendrait la langue universelle; tous les négociants de la mer Égée demanderaient des passeports à Votre Majesté.

« Je n'aime point les Vénitiens qui attendent si tard à se faire Grecs. Je suis un peu fâché contre cet Aly d'Égypte qui ne remue pas plus qu'une momie, mais enfin je n'ai point à me plaindre; deux victoires sur mer et deux victoires sur terre sont des faveurs bien honnêtes dont je remercie Votre Majesté Impériale du fond de mon cœur et un *de Profundis* pour Moustapha. »

Les journaux d'Europe qui, à cette époque, ne disposaient pas de la rapidité ni de la sûreté d'information dont sont assurés les journaux d'aujourd'hui², publiaient des nouvelles fantaisistes, telles que la prise de Négrepont. Voltaire, à l'annonce de cette victoire, écrit à Catherine (2 Novembre 1771, D17429) : « On me flatte que M. le comte Alexis Orlov est maître de Négrepont; cela me donne des espérances pour Athènes, à laquelle je suis toujours attaché en faveur de Sophocle, d'Euripide, de Ménandre et du vieil Anacréon mon confrère, quoique les Athéniens soient devenus les plus pauvres poltrons du continent... » Il avait déjà composé une satire (26 février 1769, D15487) :

... Cette belle et noire pelisse
Est celle que perdit le pauvre Mustapha

Quand votre brave impératrice
De ses musulmans triompha;
Et ce beau portrait que voilà
C'est celui de la bienfaitrice
Du genre humain, qu'elle éclaira.

Le philhellénisme de Voltaire

À ce point de notre étude, il est nécessaire de dire deux mots touchant les relations de Voltaire et de Catherine II et le caractère des lettres du philosophe français à l'impératrice de Russie.

Le style de cette correspondance montre la grande intimité qui régnait entre eux; mais on comprendra cette intimité en pensant que quand cet échange de lettres commença, Voltaire avait soixante-sept ans et l'impératrice seulement trente-quatre. C'était donc une correspondance paternelle, pour ainsi dire, d'une part, et filiale de l'autre, qui dura depuis 1763 jusqu'à ce que la mort vînt les séparer.

Mille thèmes passent dans les nombreuses lettres échangées entre eux.

La « Sémiramis du Nord », comme Voltaire appelait Catherine, aimait la société des savants, dont plusieurs avaient même été invités par elle à venir à Saint-Pétersbourg. Voltaire est, peut-être, le seul qui ne la connut pas personnellement. Il voulait la voir, mais son grand âge ne lui permettait pas un si long voyage à travers des pays de neige et de froid, comme il le répète plusieurs fois dans ses lettres.

Voltaire se servait même de cela comme argument, pour la presser d'occuper Constantinople, afin qu'il puisse lui faire visite, là-bas, sous le beau soleil d'Orient (15 novembre 1768, D15316) : « S'ils vous font la guerre, il pourra bien leur arriver ce que Pierre le Grand avait eu autrefois en vue, c'est de faire Constantinople la capitale de l'empire russe... On dit que Moustapha n'a point d'esprit, qu'il n'aime point les vers, qu'il n'a jamais été à la comédie et qu'il n'entend point le français; il sera battu, sur ma parole. Je demande à Votre

Majesté Impériale la permission de venir me mettre à ses pieds, et de passer quelques jours à sa cour dès qu'elle sera établie à Constantinople; car je pense très sérieusement que si jamais les Turcs doivent être chassés de l'Europe, ce sera par les Russes... »

Voltaire revient, dans d'autres lettres, sur son argument favori, car, dans sa vieillesse, il est devenu le premier philhellène de l'Europe. Il voulait la délivrance de la Grèce. Ce vieux sceptique, ce froid raisonneur, retrouve pour la cause des Grecs une foi de jeune homme. Et sous la légèreté habituelle et la frivolité affectée de sa correspondance, on sent passer un frémissement d'enthousiasme pour la liberté de l'Hellade et la renaissance Hellénique.

Les premiers bruits d'un choc armé entre Turcs et Russes ne tardèrent pas à arriver aux oreilles de l'ermite de Ferney. Catherine lui a fait part de son projet de la grande croisade qui devait rejeter les Turcs hors d'Europe. Et Voltaire lui écrit le 1^{er} avril 1769 (D15562) : « Si Votre Majesté va s'établir à Constantinople, comme je l'espère, elle apprendra bien vite le grec : car il faut absolument chasser d'Europe la langue turque, ainsi que tous ceux qui la parlent. »

À quoi Catherine lui répond (3 février 1771, D16999) : « Le roi de Prusse a beau dire, Ali bey est maître souverain de l'Égypte. Si je vais à Stamboul, je le ferai venir, afin que vous puissiez le voir de vos yeux. Et comme je ne doute point que vous ne me fassiez le plaisir d'accepter la place de patriarche, vous aurez la consolation d'administrer à Ali bey le baptême par immersion, et par conséquent vous voudrez bien jusque-là ne point mourir de douleur de ce que je ne suis pas encore à Constantinople. Quelle est la pièce qui finit avant le troisième acte ? et quel est le roman qui abandonne ses héros à moitié chemin, au bord d'une rivière ? » Et d'ajouter : « Je pense effectivement avec vous que bientôt il sera temps que j'aie étudié le grec dans quelque université; en attendant, on traduit Homère en russe; c'est toujours quelque chose pour commencer. Nous verrons d'après les circonstances, s'il sera nécessaire d'aller plus loin. L'esprit du peuple turc se range de votre côté; ils



Voltaire, gravure du XVIII^e siècle, Institut et musée Voltaire, Genève.

disent que le sultan est insensé d'exposer son empire à tant de revers, que les conseils de ses amis deviendront funestes aux musulmans. »

Voltaire ne parle pas encore des Grecs et de la reconstitution de l'Hellade, car ignorait le plan d'Orlov. Mais dès qu'il a connaissance de l'expédition russe au Péloponnèse, il se redresse, et malgré sa vieillesse, entreprend sa généreuse campagne en faveur des Grecs.

Peut-être sera-t-on surpris que Voltaire, qui, dans toutes ses œuvres, se fait l'apôtre de la justice et de la paix, devienne, à l'âge de soixante-seize ans, si agressif, excite Catherine à anéantir Moustapha et tous les Turcs, et se réjouisse toutes les fois qu'il apprend une défaite turque. Mais il ne faut pas perdre de vue que Voltaire était un humanitaire. Pour lui la diplomatie n'existe pas. Pour lui les Turcs ne représentent qu'une chose : la honte de l'Europe qui permet aux barbares d'opprimer de glorieux pays, qui permet aux Turcs de salir la patrie de Démosthène. Contre cette « honte de l'Europe » il se révolte, il s'enflamme par la résolution de Catherine, il voit en rêve, déjà, la libération de la Grèce, l'éloignement du barbare Asiate de ce sol sacré pour l'histoire et la science [...].

Le panégyriste du pacifisme devient le plus belliqueux des hommes. Dès qu'il s'agit d'affranchir la Grèce, il est pris de la fièvre des combats. Arracher aux Turcs ce sol sacré, ces ruines augustes, ces lieux où pour la première fois l'homme a pensé librement ! Cette idée le transporte, l'exalte, fait de lui un nouveau Pierre l'Ermite. Et, vieux déjà, ne pouvant porter les armes, il met sa plume au service de la Grèce. Il implore Catherine. Il forme le vœu qu'Athènes ressuscite. Quel plaisir il aurait si la belle Grèce était enfin délivrée. Il irait mourir à Corinthe, quoiqu'il ne soit pas permis à tout le monde d'y aller³...

Il est temps maintenant de présenter à nos lecteurs « ce gros cochon de Moustapha », qu'a tant ridiculisé Voltaire dans ses lettres.

Au moment où Catherine nourrissait le projet d'éloigner les Turcs d'Europe, le trône de Constantinople était occupé

par Moustapha III (1756-1773). Il n'était point le personnage grotesque que Voltaire a voulu faire de lui dans sa correspondance. Sans vouloir exagérer sa valeur, et sans prendre trop à la lettre ce que dit de lui Lamartine qui, dans son *Histoire de la Turquie*, le peint comme un personnage exceptionnel, il faut lui reconnaître les qualités d'un chef d'État intelligent et actif, qui devait payer les fautes de ses prédécesseurs. Le Sultan Moustapha était un grand admirateur de Frédéric II. Après la guerre de Sept Ans il lui envoya une ambassade avec de nombreux cadeaux. Dès cette époque, Frédéric entretint un représentant permanent à Constantinople.

Voltaire voyait Moustapha avec ses yeux d'ennemi de la Turquie et d'adorateur de la Grèce qui soupirait sous le joug ottoman. De là sa haine contre lui, haine qu'il manifeste dans chacune de ses lettres, soit en prose, soit en vers. Il écrit par exemple à Catherine (18 mai 1770, D16348) : « Si Votre Majesté veut me rendre la santé et prolonger ma vie, je la conjure de vouloir bien me faire parvenir quelque bonne nouvelle qui ne plaise pas à frère Ganganelli⁴ mais qui réjouisse beaucoup le capucin de Ferney, tout prêt à étrangler les Turcs avec son cordon. »

Sa haine n'a pas pour seul objet Moustapha. Elle s'étend à tous les Turcs, elle éclate contre toute la Turquie. Il écrit à Catherine (12 février 1772, D17594) : « Je voudrais qu'ils fussent [les Turcs] tous au fond de la mer Égée » et conseille à Frédéric II (27 avril 1770, D16317) : « Vous devriez bien vous arranger pour attraper quelques dépouilles de ce gros cochon [de Moustapha]. Ce serait rendre service au genre humain ». Il compose plus tard⁵ cette « Épître » à l'Impératrice de Russie :

On m'a trop accusé d'aimer peu Moustapha,
 Ses vizirs, ses divans, son muphti, ses fetfa...
 Oui, je les hais, Madame, il faut que je l'avoue,
 Je ne veux point qu'un Turc à son plaisir se joue
 Des droits de la nature et des jours des humains...
 Tu venges l'Univers en vengeance la Russie...
 Achève, Catherine, et rends tes ennemis,
 Le Grand Turc, et les sots, éclairés et soumis.

Et dans une autre lettre, Voltaire répète à Frédéric (27 juillet 1770, D16549) : « J'avoue que je ne conçois pas comment l'empereur [d'Autriche] ne saisit pas l'occasion pour s'emparer de la Bosnie et de la Serbie : ce qui ne coûterait que la peine du voyage. On perd le moment de chasser le Turc de l'Europe : il ne reviendra peut-être plus... » On aurait donc pu dire de la Grande Guerre : « C'est la faute à Voltaire ! » car, en 1914, François-Joseph n'a rien fait d'autre que suivre le conseil du philosophe, en cherchant à s'emparer de la Serbie.

Voltaire veut l'anéantissement de la Turquie, d'abord parce qu'elle ne sert pas la civilisation, mais que, bien au contraire, elle opprime le pays d'où sortirent les premières idées de liberté qui éclairèrent le monde, et en second lieu, parce qu'elle est installée en Europe sans y avoir aucun droit.

Voilà pourquoi Voltaire, avancé en âge, renonce à ses théories sur la paix universelle, foudroie Moustapha et devient le propagandiste d'une guerre tendant à la destruction de la Turquie. Il écrit à Catherine (6 novembre 1770, D16747) : « On dit que la peste est à Constantinople. Il faut que Moustapha ait fait le dénombrement de son peuple, car Dieu, d'ordinaire, envoie la peste aux rois qui ont voulu savoir leur compte. J'espère que Votre Majesté chassera bientôt de Stamboul la peste et les Turcs ». Mais dans toute cette campagne Voltaire reste un poète, un idéaliste, comme il en fait l'aveu dans une lettre à Frédéric II (31 octobre 1769, D15985) : « La politique n'est pas mon affaire : je me suis toujours borné à faire mes petits efforts pour rendre les hommes moins sots et plus honnêtes. C'est dans cette idée que, sans consulter les intérêts de quelques souverains (intérêts à moi très inconnus), je me borne à souhaiter très passionnément que les barbares Turcs soient chassés incessamment du pays de Xénophon, de Socrate, de Platon, de Sophocle et d'Euripide. Si l'on voulait, cela serait bientôt fait ; mais on a entrepris autrefois sept croisades de la superstition, et on n'entreprend jamais une croisade d'honneur : on en laissera tout le fardeau à Catherine... » À cette lettre Frédéric répond que « les exemples des croisades

[...] et les sottises de tant de rois [...] qui ont guerroyé dans ces terres lointaines, m'empêchent de les imiter [...]. Enfin je voudrais que l'Europe fût en paix, et que tout le monde fût content... »

Mais quel était le plan de Voltaire quant à la délivrance de la Grèce? Comment imaginait-il la nouvelle Hellade? Libre? Indépendante? Ou province russe?

Entre Voltaire et Catherine il y avait une divergence de conception à cet égard. Nul doute que Catherine ait conçu le plan de soulever la Grèce et de l'arracher au Sultan, non pour la constituer ensuite en État indépendant, mais pour étendre le territoire de l'empire russe. Elle lança décidément la Russie sur le « chemin de Byzance » et la portait avec une force irrésistible vers la Méditerranée. C'est pourquoi, aux hymnes de Voltaire, elle répond avec le sang-froid d'un vivisecteur (13 août 1770, D16582) : « Il ne dépend que des Grecs de faire revivre la Grèce. J'ai fait mon possible pour orner les cartes géographiques de la communication de Corinthe à Moscou. Je ne sais ce qu'il en sera. Il faut que je vous conte que Moustapha a eu recours aux prophètes, aux sorciers, aux fous qui passent pour saints chez les Musulmans. Ils lui ont prédit que le 21 serait un jour extrêmement fortuné pour l'empire ottoman. Nous verrons un peu si les revers, les tromperies et les mensonges pourront ramener ce prince à la raison. Vos chers Grecs ont donné en plusieurs occasions des preuves de leur ancien courage et l'esprit ne leur manque pas. »

Voltaire prévient plusieurs fois la déception qui l'attendait. Néanmoins, il ne se lasse pas, il continue toujours infatigable sa campagne contre la Turquie.

Il ne se contente pas d'écrire des éloges et des exhortations à l'impératrice. Il devient ingénieur : il invente des chars de guerre! En février 1769 il envoie à Catherine le mémoire d'un officier français qui proposait de renouveler dans la guerre contre les Turcs, l'usage des chars de guerre, absolument abandonné depuis l'époque de la guerre médique et qui devait revivre de nos jours par l'emploi des tanks. Il revient

INSTRUCTIONS

ADRESSÉES PAR SA MAJESTÉ

L'IMPÉRATRICE

DE TOUTES LES RUSSIES

*A la Commission établie pour tra-
vailler à l'exécution du projet
d'un NOUVEAU CODE DE
LOIS.*

TTADUIT DE L'ALLEMAND.

*Seigneur Dieu ! donne-moi les lumieres & l'in-
telligence nécessaires pour juger ton Peuple
suivant ta sainte Loi & suivant la vérité !*



A PÉTERSBOURG.

M. DCC. LXIX.

Le "Nakaz" de Catherine II, 1769, Institut et musée
Voltaire, Genève.

sur ce sujet dans une autre lettre (27 mai 1769, D15664) : « J'ai revu l'ancien officier qui proposa des chariots de guerre dans la guerre de 1756. Le comte d'Argenson, ministre de la guerre, en fit faire un essai. Mais comme cette invention ne pouvait réussir que dans de vastes plaines, on ne s'en servit pas. Il prétend toujours qu'une demi-douzaine seulement de ces chars, précédant un corps de cavalerie ou d'infanterie, pourrait déconcerter les janissaires de Moustapha, à moins qu'ils n'eussent des chevaux de frise devant eux. C'est ce que j'ignore. Je ne suis point du métier des meurtriers ; je ne suis pas homme à projets ; je prie seulement Votre Majesté de me pardonner mon zèle. D'ailleurs il est dit, dans un livre qui ne ment jamais (La Bible : Rois IV, 26) que Salomon avait douze mille chars de guerre dans un pays où il n'y eut avant lui que des ânes... »

Et dans une autre lettre, il ajoute (4 juillet 1770, D16490) : « Je vous admire en tout ; mon admiration est stérile, mais elle voudrait vous servir ; encore une fois, je ne suis pas de métier, mais je parierais ma vie que, dans une plaine, ces chars armés, soutenus par vos troupes, détruiraient tout bataillon ou tout escadron ennemi qui marcherait régulièrement ; vos officiers en conviennent, le cas peut arriver. Il est difficile que dans une bataille tous les corps turcs attaquent en désordre, dispersés en voltigeant vers les flancs de votre armée, mais s'ils combattent d'une manière si irrégulière, en sauvages, sans discipline, vous n'avez pas besoin de chars de Thomiris ; il suffira de leur ignorance et de leur emportement pour les faire battre comme vous les avez toujours battus. [...] Je ne conçois pas comment Votre Majesté n'est pas encore maîtresse de Brahilou et de Bender, au moment que je vous écris, mais peut-être ces deux places sont-elles prises, et nous n'en avons pas encore la nouvelle. »

L'impératrice était plus pratique que le philosophe. Elle a dû rire de ce plan d'une naïveté vraiment biblique, si l'on en juge par l'avis qu'elle avait déjà émis sur ce sujet (25 juillet 1769, D15775) : « Mes militaires prétendent que, depuis l'invention des canons, les douze mille chars de

Salomon n'auraient pas résisté à une bonne batterie, et ils ajoutent qu'il faudrait compter pour perdus chars, chevaux et conducteurs, qu'on voudrait employer en ce temps-ci à conduire ces chars ».

Un moment, voyant que l'affaire n'allait pas bien, que l'expédition en Morée avait échoué et que la Grèce risquait, avec une paix boîteuse de rester toujours turque, Voltaire, saisi d'inquiétude et voulant inciter Catherine à continuer son œuvre en faveur de la Grèce, lui écrit une lettre dans laquelle il lui dit « qu'Athènes serait une de ses capitales » (14 septembre 1770, D16644). Mais c'était une défaillance momentanée. Il se reprend, et comprenant l'erreur commise, veut la réparer par une profession de foi qui, tout en caressant les rêves de Catherine, ne laissait aucun doute sur la véritable pensée du philosophe. Et d'adresser à Catherine ces lignes empreintes de la plus noble franchise (21 septembre 1770, D16660) : « Quand je parlais de paix en la redoutant, quand je disais que vous en dicteriez les conditions, j'étais bien loin de m'imaginer que Votre Majesté abandonnerait ces braves Spartiates. Dieu me préserve de l'en soupçonner ! Mais après tant de victoires, il ne s'agit pas d'obtenir leur grâce auprès de leur vilain maître ; il est temps qu'ils n'aient d'autres maîtres que ma protectrice ou plutôt qu'ils soient libres sous ses drapeaux. »

Voltaire savait l'influence que pourrait avoir sur les décisions de Catherine, son grand ami Frédéric. Celui-ci, n'étant qu'héritier du trône, avait appelé Voltaire auprès de lui en secret et l'avait chargé de publier un ouvrage qu'il avait rédigé en français. Devenu roi, il écrit à Voltaire qu'il l'attend, et celui-ci, après quelques années d'hésitation, se décide à l'aller rejoindre à Berlin. Il avait pour fonction principale de corriger les poésies assez médiocres de Frédéric : il en résulta des tiraillements qui aboutirent à une rupture. Sous prétexte qu'il avait besoin de prendre les eaux, Voltaire quitta Berlin pour rentrer en France. Une correspondance amicale se rétablit plus tard entre le roi et le philosophe, et ce fut Frédéric qui fit les premières avances.

Or Voltaire tenta par tous les moyens de faire comprendre à son ami tout l'intérêt politique et moral que présentait pour la Prusse la fin de la Turquie.

Voltaire lui répétait presque tout ce qu'il écrivait à Catherine, mais sous une forme différente. Il poussait à une croisade de la Prusse, de l'Autriche et de la Russie contre la barbarie turque (2 novembre 1772, D17993) : « Ce serait, écrivait-il, un spectacle charmant que de voir deux impératrices tirer les deux oreilles à Moustapha et le renvoyer en Asie. »

Mais Frédéric ne se laissa pas entraîner. La Prusse, épuisée par la guerre de Sept Ans (1756-1763) avait besoin d'une longue paix. C'est pourquoi il accepta une alliance avec la Russie. Frédéric, qui employait son ambition et son génie à agrandir la Prusse et qui aimait répéter qu'il voulait bien être l'allié des Russes, mais non leur esclave, était bien loin de partager les anxiétés et les illusions du vieil ermite de Ferney. Et tandis que Voltaire lui écrivait (1^{er} mars 1771, D17052) : « Je haïrai toujours les Turcs oppresseurs de la Grèce... Quels plats barbares ! Il y a soixante ans qu'on leur envoie des montres de Genève, et ils n'ont pas su encore qu'en faire ; ils ne savent pas même les régler. [...] Je suis toujours très-fâché que V.M. et l'Empereur et les Vénitiens ne se soient pas entendus avec mon Impératrice pour chasser d'Europe ces vilains Turcs ; c'eût été la besogne d'une seule campagne ; vous auriez partagé chacun également », l'astucieux roi de Prusse se contente de répondre (19 mars 1771, D17099) : « J'en viens à ce Mustapha que je n'aime pas plus que de raison ; je ne m'oppose point à toutes les prétentions que vous pouvez former à son sérail ; je crois même que, Constantinople prise, votre impératrice pourra vous faire la galanterie de transporter le harem de Stamboul à Ferney, pour votre usage. Il paraît cependant qu'il serait plus digne de ma chère alliée de donner la paix à l'Europe que d'allumer un embrasement général. Sans doute que cette paix se fera, que Mustapha en payera la façon ; et la Grèce deviendra ce qu'elle pourra. On se dit à l'oreille que la France a suscité ces troubles. On impute cette imprudente levée de boucliers des Ottomans aux intrigues d'un ministre disgrâcié, homme de

génie, mais d'un esprit inquiet, qui croyait qu'en divisant et troublant l'Europe, il maintiendrait plus longtemps la France tranquille ».

Le ministre disgrâcié dont parle Frédéric est Choiseul, ministre des affaires étrangères sous Louis XV ; il joua un grand rôle dans la question d'Orient, question qui a dans toutes les époques intéressé la diplomatie européenne. Choiseul était l'adversaire juré de Catherine, mais ce n'était pas un homme pratique et, malgré son désir, il n'a pas pu servir beaucoup la Turquie et son ami Mustapha « dont il était le souffleur » selon l'expression de Catherine.

Comme on sait, c'est la France qui donna de l'argent à la Turquie et la persuada de déclarer la guerre à la Russie le 8 octobre 1768. Fidèle à sa politique, qui avait arrêté la Russie en 1711 et en 1739, la France espérait maintenir l'ancien équilibre de l'Orient contre la puissance qui le bouleversait depuis un demi-siècle. L'appui des Turcs lui paraissait la ressource suprême ; mais c'était un appui bien fragile. Car la Turquie, lorsqu'elle déclara la guerre à Catherine II, n'avait ni armée, ni officiers, ni enfin aucune ressource d'argent et de matériel. Ce fut là une faute de la politique orientale de Choiseul. Et Frédéric II avait raison de la lui reprocher, et de chercher par tous les moyens à déjouer les efforts de l'ambassadeur français à Constantinople, Vergennes. Déjà le 9 Novembre 1768 il avait ordonné à Zegelin, son ambassadeur à Constantinople, d'intercéder auprès de la Porte et de faire tout son possible pour que cette guerre fût évitée. Mais Vergennes l'emporta sur le représentant du roi de Prusse, et ce fut la guerre.

Dès qu'elle est déclarée, quel enthousiasme chez l'ermite de Ferney, quelles lettres enflammées à la « Sémiramis du Nord » et quelles perspectives ouvrent devant lui les premières victoires de Catherine ! Il écrit au comte Schouvalof (3 décembre 1768, D15349) : « Je souhaite passionnément que votre illustre souveraine triomphe de l'Alcoran comme elle a su diriger l'Évangile. Je suis persuadé que ses troupes battront les Ottomans amollis. Il me semble que toutes les grandes destinées se tournent vers

vos climats. Il sera beau qu'une femme détrône des barbares qui enferment les femmes, et que la protectrice des sciences batte complètement les ennemis des beaux-arts. Puissé-je vivre assez longtemps pour apprendre que les eunuques du sérail de Constantinople sont allés filer en Sibérie!... Le beau moment, monsieur, que celui où la Grèce verrait ses fers brisés! Je voudrais recevoir une lettre de vous datée de Corinthe ou d'Athènes. Tout cela est possible. Si Mahomet II a vaincu un sot empereur chrétien, Catherine II peut bien chasser un sot empereur turc [...] Vous avez déjà pris la Crimée. Pourquoi ne prendriez-vous pas la Thrace?

La campagne du Péloponnèse

La campagne des Russes dans le Péloponnèse était fatalement condamnée à échouer pour plusieurs raisons, dont la plus importante était qu'ils n'avaient pas préparé sérieusement cette entreprise et avaient cru que le soulèvement des Grecs et l'apparition de la flotte russe suffiraient pour que les Turcs se rendent. Mais les faits prouvèrent leur erreur. D'ailleurs il n'y avait pas de plan d'action ni d'accord entre les différents chefs. Théodore Orlof agissait de sa propre initiative, l'amiral Spiridof obéissait difficilement à Alexis Orlof, et tous les deux suspectaient l'Écossais Elphiston, un excellent marin, qui commandait la seconde escadre russe envoyée au Péloponnèse.

Deux flottes russes avaient quitté les ports de la Baltique. À bord des navires avaient été embarqués les marins hellènes qui devaient piloter la flotte dans les eaux grecques.

Cette campagne par mer était un acte vraiment admirable pour l'époque, au point de vue de l'initiative militaire. En effet un voyage de la Baltique à la Méditerranée était alors considéré, à juste titre, comme une espèce de prodige. D'autre part la campagne fut favorisée par les circonstances. Car la Turquie, faible sur mer, ne put pas la faire échouer, et les puissances de l'Europe, par intérêt ou par peur, se turent et restèrent indifférentes.

D'ailleurs les Turcs croyaient impossible une pareille entreprise. L'historien turc Vassif avoue l'ignorance du

Divan et de ses ministres, qui ne voulaient pas croire que la Baltique communiquait avec la Méditerranée! Mais en présence des événements et à l'approche de la flotte russe, les Turcs durent se réveiller et la Porte envoya dans l'Archipel sa vieille flotte délaissée.

Alexis Orlof, arrivé d'Italie à Navarin deux mois après la venue de son frère, ne se contenta pas du récit des événements. Théodore, voulant justifier ses revers devant la forteresse de Coron, accusa les Grecs de désobéissance et de manquement à leurs promesses. Pourtant Alexis ne se découragea pas. Il espérait, qu'assumant lui-même la direction des opérations, il les dirigerait au succès. Mais ses espérances étaient chimériques. Car les Grecs s'étaient aperçus de la fausseté des promesses russes et ils avaient perdu la foi dans le triomphe de la campagne et la confiance dans les prétendus libérateurs.

Entretemps, Alexis Orlof avait mis le siège devant Modon, dans le but de relever son prestige diminué à la suite de l'échec du siège de Coron. Mais il subit un nouvel échec, en même temps que les troupes gréco-russes étaient défaites près de Tripolitza. À la suite de ces revers, Alexis, voyant que la victoire le fuyait sur terre, décida d'abandonner la campagne du Péloponnèse et d'aller chercher une revanche sur mer.

Le 1^{er} juin 1770, les Russes avaient rembarqué sur leurs navires tout ce qu'il leur restait de troupes et de munitions, abandonnant à la vengeance des Turcs cruels les populations que leurs promesses avaient incitées à se soulever. Catherine, à qui Alexis Orlof annonça son nouveau plan, se hâta de louer sa décision en lui écrivant : « Puisque les Grecs ont imité si mal l'exemple de votre courage, de votre générosité et de votre fermeté, et n'ont pas voulu se délivrer du joug de l'esclavage et de l'esprit inné en eux de la méfiance et de la fourberie, vous avez agi avec sagesse et avec prévoyance en les laissant dans leur sort, et vous avez bien fait de tourner vos forces navales à la poursuite de l'ennemi. »

Catherine, ajoutant foi aux calomnies d'Alexis Orlof, qui voulait ainsi excuser l'insuccès de l'expédition du Pélo-



Othon I^{er}, roi de Grèce (1815-1867), gravure du XIX^e siècle, Institut et musée Voltaire, Genève.

ponnèse, se forme sur les Grecs une opinion qui n'était pas juste. Et tandis que Voltaire écrit à Catherine (4 juillet 1770, D16490) : « Votre entreprise sur la Grèce est sans contredit la plus belle manœuvre qu'on ait faite depuis deux mille ans ; mais il faut qu'elle réussisse pleinement ; ce n'est pas qu'elle vous fasse un honneur infini : *« Où est le profit, là est la gloire »*, disait notre roi Louis XI, qui ne vous égalait en rien. [...] Je donnerais tout ce que j'ai au monde pour voir votre Majesté Impériale sur le sofa de Moustapha. Son palais est assez vilain, ses jardins aussi ; vous auriez bientôt fait de cette prison le lieu le plus délicieux de la terre. Daignez, je vous en conjure, me dire si vous espérez y parvenir », l'impératrice lui répond (20 octobre 1770, D16714) : « Les Grecs, les Spartiates, ont bien dégénéré ; ils aiment la rapine mieux que la liberté. Ils sont à jamais perdus s'ils ne profitent point des dispositions et des conseils du héros que je leur ai envoyé. »

Voltaire, un moment, se laissant entraîner par ces calomnies, écrit à Catherine (29 septembre 1772, D17942) : « Si les Grecs avaient été dignes de ce que vous avez fait pour eux, la langue grecque serait aujourd'hui la langue universelle. La langue russe pourrait bien prendre sa place. Mais je suis né trop tard pour apprendre la langue de votre empire. » Ce n'était toutefois qu'une défaillance momentanée. Dans ses lettres ultérieures, Voltaire revient à son philhellénisme. Il écrit (12 octobre 1770, D16698) : « Je remets toujours, Madame, au premier congrès les intérêts des jeux olympiques et du théâtre d'Athènes entre vos mains ; mais j'aime mieux m'en rapporter à une bataille qu'à une assemblée de plénipotentiaires. Vous êtes si bien servie par MM. les Comtes Orlof et par M. le Maréchal de Roumiantsof, que, malgré mon humeur pacifique, je préfère sans contredit des victoires nouvelles à un accommodement. [...] Je suis un peu pressé, je l'avoue, parce que, étant fort vieux et malade, je veux jouir au plus tôt. Pour peu que vous tardiez à vous asseoir sur le trône de Stamboul, il n'y aura pas moyen que je sois témoin de ce petit triomphe. »

Voltaire frémit à l'idée d'une paix russo-turque prématurée et boîteuse, imposée à Catherine par la diplomatie (30 juillet 1771, D17315) : « Mais si... vous accordez la paix à Moustapha, que deviendra ma pauvre Grèce ? que deviendra ce beau pays de Démosthène et de Sophocle ? J'abandonne volontiers Jérusalem aux Musulmans ; ces barbares sont faits pour le pays d'Ezéchiel [...] Mais je serai toujours douloureusement affligé de voir le théâtre d'Athènes changé en potagers et le Lycée en écuries. » Voici la réponse de l'Impératrice (25 août 1771, D17341) : « Si votre chère Grèce, qui ne sait que faire des vœux, agissait avec autant de vigueur que ce seigneur-là (le sultan Aly-Bey d'Égypte) bientôt le théâtre d'Athènes ne serait plus potager, ni le Lycée écuries. » On voit qu'à toutes les époques et dans tous les pays, la diplomatie ne pêche pas par un excès de cœur.

La peur de la paix

Voltaire n'abandonne pourtant pas sa croisade philhellène. Les déceptions, au lieu de diminuer son enthousiasme, lui inspirent au contraire de nouvelles forces pour sa propagande. Il revient dans la lettre suivante à Catherine (20 juillet 1770, D16528) :

« Madame, votre lettre du 6 juin, que je soupçonne être du nouveau style, me fait voir que Votre Majesté Impériale prend quelque pitié de ma passion pour elle. Vous me donnez des consolations, mais aussi vous me donnez quelques craintes, afin de tenir votre adorateur en haleine. Mes consolations sont vos victoires, et ma crainte est que Votre Majesté ne fasse la paix, l'hiver prochain. Je crois que les nouvelles de la Grèce nous viennent quelquefois un peu plus tôt par la voie de Manille qu'elles n'arrivent à Votre Majesté par les courriers. Selon ces nouvelles, les Turcs ont été quatre fois battus, et tout le Péloponnèse est à vous.

« Si Ali-Bey s'est en effet emparé de l'Égypte, comme on le dit, voici deux grandes cornes arrachées au croissant des Turcs et l'étoile du Nord est certainement beaucoup plus

puissante que leur lune. Pourquoi donc faire la paix quand on peut pousser si loin ses conquêtes ?

« Votre Majesté me dira que je ne parle pas assez en philosophe et que la paix est le plus grand des biens. Personne n'est plus convaincu que moi de cette vérité ; mais permettez-moi de désirer très fortement que cette paix soit signée de votre main dans Constantinople... Moustapha doit vous demander pardon...

« Si vous faites la paix, je suis sûr qu'elle sera très glorieuse... mais que deviendront mes pauvres Grecs ? Que deviendront ces nouvelles légions de Sparte ? Vous renouvellerez sans doute les jeux isthmiques dans lesquels les Romains assurèrent aux Grecs leur liberté par un décret public ; et ce sera l'action la plus glorieuse de votre vie. Mais comment maintenir la force de ce décret s'il ne reste des troupes en Grèce ? ... »

Et sans se lasser il continue sur le même ton, quelques jours plus tard (28 août 1770, D16616) :

« Que Votre Majesté Impériale me permette de lui témoigner l'excès de ma joie. Je ne suis plus en peine de la Grèce sur laquelle on me donnait tant d'alarmes. Je vous crois toujours maîtresse de Navarin et de plusieurs autres places. Il n'est pas croyable que vos troupes aient évacué le pays comme on le dit, lorsque vous battez les Turcs sur mer comme sur terre, et quand même la division de vos forces vous obligerait de différer ou même d'abandonner la conquête de la Grèce, ce serait toujours une entreprise qui vous comblerait de gloire. Je maintiens qu'il ne s'est rien fait de si grand depuis Annibal ; et cet Annibal qui fut enfin contraint de retourner en Afrique n'en a pas moins de réputation. Quand vous n'auriez réussi qu'à porter la terreur aux portes de Constantinople, à mener vos troupes jusqu'aux portes de Corinthe, et à peupler vos états d'un grand avantage ; mais votre dernière victoire me fait tout espérer.

« Si vous voulez pousser vos conquêtes, vous les étendrez, je pense, où il vous plaira ; et si vous voulez la paix, vous la dicterez. Pour moi, je veux toujours que Votre Majesté aille se faire couronner à Constantinople. Pardonnez-moi

cette opiniâtreté, elle est presque aussi forte que celle avec laquelle je suis attaché à votre personne et à votre gloire, et puisque vous êtes devenue une passion dominante, je me flatte que votre Majesté Impériale daignera toujours recevoir avec bonté le profond respect et le dévouement inviolable du vieux ermite de Ferney. »

Ne se contentant pas de ses efforts auprès de Catherine, le vieux philosophe s'adresse à Frédéric, et parlant de Catherine il lui écrit (18 octobre 1771, D17409) : « Puisse-t-elle faire bientôt une paix glorieuse, et puissent ces vilains Turcs ne plus molester les chrétiens grecs et latins. »

Faire la paix ! Mais comment ? Et à quelles conditions ? Sacrifierait-elle ses chers Grecs pour l'amour de la paix ? Voltaire ne veut pas croire à cette énormité. Et il cherche par tous les moyens à en détourner l'impératrice (1^{er} novembre 1773, D18605) : « J'avoue, à ma honte, que j'ai échoué dans le projet de ma croisade. J'aurais voulu que Madame la Grande Duchesse eût été rebaptisée dans l'église de Sainte-Sophie, en présence du prophète Grimm. [...] Sérieusement, Madame, il me paraît absurde qu'on ait eu un si beau coup à faire et qu'on l'ait manqué ; je suis persuadé que la postérité s'en étonnera. N'ai-je pas entendu dire qu'avant la campagne du Pruth, un ambassadeur demandant à Pierre I^{er} où il prétendait établir le siège de son empire, il répondit : « À Constantinople ! » Sur ce pied-là, je disais : Catherine la Grande, ayant réparé si bien le malheur de Pierre le Grand, accomplira sans doute son dessein, et l'auguste Marie-Thérèse, dont la capitale a été assiégée deux fois par les Turcs, contribuera de tout son pouvoir à cette sainte entreprise. Je me suis trompé en tout... »

Et, à Frédéric, Voltaire exprime toute sa déception dans la lettre suivante, pleine d'inquiétude et d'émotion (20 août 1770, D16602) : « La Providence, pour rabattre mon orgueil, qui s'enflerait de tant de faveurs, veut que les Turcs aient repris la Grèce ; du moins elle permet que les gazettes le disent. C'est un coup très funeste pour moi. Ce n'est pas que j'aie un pouce de terre vers Athènes ou vers Corinthe : hélas !

je n'en ai que vers la Suisse ; mais vous savez quelle fête je me faisais de voir les petit-fils des Sophocles et des Démosthènes délivrés d'un ignorant bacha. On aurait traduit en grec votre excellente réfutation du *Système de la Nature* et on l'aurait imprimé avec une belle estampe dans l'endroit où était autrefois le Lycée. »

Chaque réponse de Frédéric est une raillerie ou une injure pour les Grecs. « Les Grecs, auxquels vous vous intéressez si vivement, lui écrivait Frédéric, sont, dit-on, si fort avilis qu'ils ne méritent pas d'être libres » (26 novembre 1773, D18651). À quoi Voltaire répond avec une dignité mêlée d'ironie (8 juin 1770, D16397) : « Tâchez, je vous prie, Sire, d'avoir pitié de mes vieux préjugés en faveur des Grecs contre les Turcs : j'aime mieux la famille de Socrate que les descendants d'Orcan, malgré mon profond respect pour les souverains. » Et, revenant sur le même sujet à l'occasion d'une victoire russe sur le Danube, Voltaire écrit à Catherine (12 octobre 1770, D16698) : « ...Je me borne donc à faire les plus tendres vœux pour que mon cher Moustapha soit chassé à jamais des bords du Nil et de ceux du Danube. Que Votre Majesté me permette seulement de plaindre ces pauvres Grecs, qui ont le malheur d'appartenir encore à des gens qui parlent turc. Ce sont de petites mortifications que j'éprouve au milieu des plaisirs que me donnent toutes vos victoires ». Mais c'était frapper à la porte d'un sourd. Et une complète déception allait bientôt anéantir les rêves du philosophe.

La déception de Voltaire

Le 11 juin 1770, Alexis Orlof prit le haut commandement des deux escadres russes. La flotte turque se réfugia dans le port de Tchesmé. Le 24 juin Alexis Orlof attaqua la flotte turque, qui, battue, se réfugia à Tchesmé. Des brûlots, guidés par des Grecs, mirent le feu à la flotte turque, qui fut détruite presque entièrement.

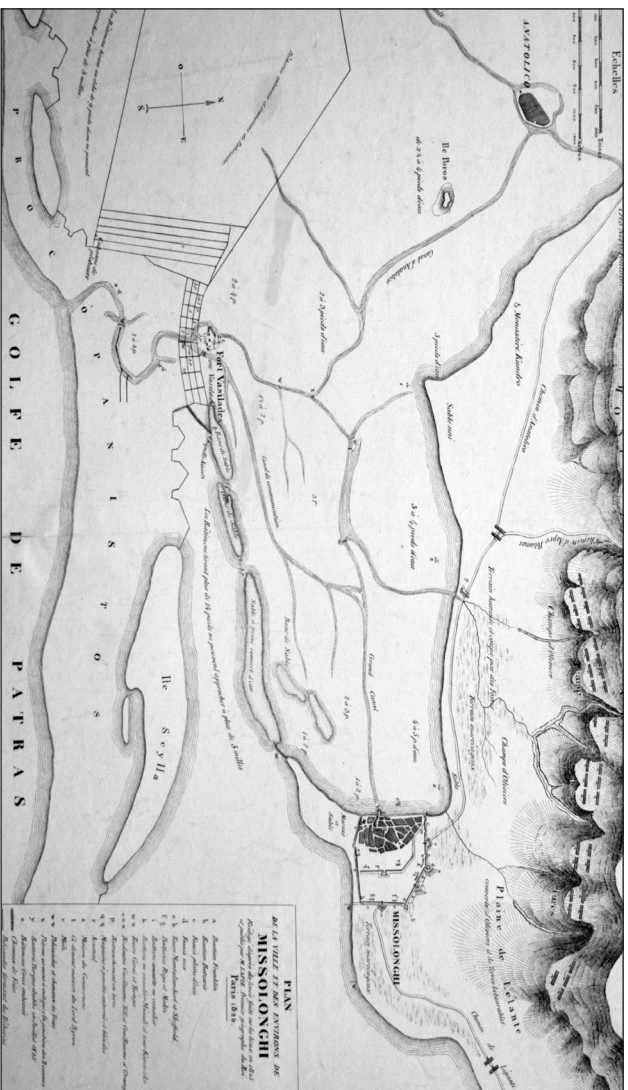
Catherine ne manqua pas d'annoncer à toute l'Europe cette victoire, agrandie et grossie. À cette annonce, Voltaire, plein d'espoir lui écrit (12 mars 1771, D17073) : « On m'assure

que [...] vos vaisseaux bloquent [les] Dardanelles et qu'enfin je pourrai me faire transporter en litière à Constantinople vers la fin d'octobre, si je suis en vie. » Et peu après, il ajoute (30 avril 1771, D17165) : « Je supplie Votre Majesté Impériale de daigner m'instruire si je dois commander ma litière cette année ou l'année prochaine, pour m'aller promener sur le Bosphore. » À quoi Catherine répond (31 mai 1771, D17211) : « Si la paix ne se fait point cet été, vous pourrez commander votre litière, Monsieur. N'oubliez point d'y faire placer une montre de votre fabrique, que nous placerons ensuite à Sainte-Sophie ». Cette montre, si Voltaire l'a faite, a dû attendre longtemps, car sur Sainte-Sophie s'élève encore aujourd'hui le croissant.

Les Russes ne surent pas profiter de la victoire de Tchesmé. Alexis Orlof, homme à qui manquait le génie des grandes entreprises, n'osa pas, malgré les exhortations de l'amiral Elphiston, avancer jusqu'aux Dardanelles, les forcer et se présenter devant Constantinople, mais, après un séjour stérile aux îles de l'Égée, il repartit vers la moitié de novembre 1771 pour l'Italie.

Tandis qu'en Grèce le plan d'Orlof échouait misérablement, les troupes russes remportaient de grands succès dans les Principautés du Danube et en Crimée, ce qui obligea la Turquie à demander la paix. Mais les négociations furent longues et laborieuses à cause des diverses influences dont la Porte était l'objet, et des intrigues qui en résultaient.

Ce fut la période la plus angoissante pour Voltaire. Cette paix, qu'il craignait tant, approchait. Elle ne devait pas être favorable aux Grecs, abandonnés déjà par Orlof et par Catherine. Il tente son dernier effort. Il brûle les dernières cartouches de son éloquence. Il écrit à Frédéric (13 novembre 1772, D18012) : « Tout ce qui me fâche, c'est qu'on dit que vous avez fait renouer ces conférences entre Moustapha et mon impératrice ; j'aimerais mieux que vous l'aidassiez à chasser du Bosphore ces vilains Turcs, ces ennemis des beaux-arts, ces éteignoirs *de la belle Grèce*. Vous pourriez encore vous accommoder, chemin faisant, de quelque pro-



Plan de la ville et des environs de Missologhi, 1826, Bibliothèque de Genève, Centre d'iconographie genevoise.

vince pour vous arrondir. Car enfin il faut bien s'amuser, on ne peut pas toujours lire, philosopher, faire des vers et de la musique. » En réponse, Frédéric assure que l'initiative des négociations est due à Orloff. Plus tard, Voltaire lui écrit (4 septembre 1773, D18538) : « ...Je voudrais toujours qu'on le débarrassât [Moustapha] de la fatigue de gouverner une partie de l'Europe. On a beau dire qu'il faut que la religion mahométane contrebalance la religion grecque, et que la religion grecque soit un contre-poids à la religion papiste. Je voudrais que vous servissiez vous-même de contre-poids. Je suis toujours affligé de voir un bacha fouler aux pieds la cendre de Thémistocle et d'Alcibiade. » Et deux semaines après, Voltaire écrit encore au roi de Prusse (22 septembre 1773, D18557) : « Je renonce à mes belles espérances de voir les mahométans chassés de l'Europe, et l'éloquence, la poésie, la musique, la peinture, la sculpture renaissant dans Athènes. Ni vous, ni l'empereur [d'Autriche] ne voulez courir au Bosphore. Vous laissez battre les Russes à Silistrie, et mon impératrice s'affermir pour quelque temps dans le pays de Thoas et d'Iphigénie. Enfin vous ne voulez point faire de croisade. Je vous crois très supérieur à Godefroi de Bouillon; vous auriez eu par-dessus lui le plaisir de vous moquer des Turcs en jolis vers, tout aussi bien que des confédérés polonais; mais je vois bien que vous ne vous souciez d'aucune Jérusalem, ni de la terrestre ni de la céleste : c'est bien dommage. »

Frédéric lui répond (9 octobre 1773, D18581) :

« Vous vous étonnez que l'Empereur et moi ne nous mêlions pas des troubles d'Orient : c'est au prince Kaunitz de vous répondre pour l'Empereur; il vous révélera les secrets de sa politique. Pour moi je concours depuis longtemps aux opérations des Russes par les subsides que je leur paye, et vous devez savoir qu'un allié ne fournit pas des troupes et de l'argent en même temps. Je ne suis qu'indirectement engagé dans ces troubles par mon union avec l'impératrice de Russie.

« Quant à mon personnel, je renonce à la guerre, de crainte d'encourir l'excommunication des philosophes... J'avoue que la domination des Turcs est dure et même

barbare ; je confesse que surtout la Grèce est de tous les pays de cette domination le plus à plaindre, mais souvenez-vous de l'injuste sentence de l'Aréopage contre Socrate, rappelez-vous la barbarie dont les Athéniens usèrent envers leurs amiraux, qui, ayant gagné une bataille navale, ne purent dans une tempête enterrer leurs morts. Vous dites vous-même que c'est peut-être en punition de ces crimes qu'ils sont assujettis et avilis par des barbares. Est-ce à moi de les en délivrer ? Sais-je si le terme posé à leur pénitence est fini, ou combien elle doit durer ? »

On ne pourra pas, ma foi, accuser Frédéric de philhellénisme ! Voltaire s'empresse de répondre avec une ironie analogue à la méchanceté du roi de Prusse (28 octobre 1773, D18601) :

« On aurait pu, avant qu'il fût dix ans, jouer un opéra grec à Constantinople. Dieu n'a pas béni mes intentions, toutes chrétiennes qu'elles étaient : du moins les philosophes vous béniront d'ériger un mausolée à Copernic, dans le temps que votre ami Mustapha fait enseigner la philosophie d'Aristote à Stamboul. Vous ne voulez point rebâtir Athènes, mais vous élevez un monument à la raison et au génie.

« Quand je vous suppliais d'être le restaurateur des beaux-arts de la Grèce, ma prière n'allait pas jusqu'à vous conjurer de rétablir la démocratie athénienne. Je n'aime point le gouvernement de la canaille. Vous auriez donné le gouvernement de la Grèce à M. De Lentulus, ou à quelque autre général qui aurait empêché les nouveaux Grecs de faire autant de sottises que leurs ancêtres.

« Mais enfin j'abandonne tous mes projets. Vous préférez le port de Dantzic à celui du Pirée : je crois qu'au fond Votre Majesté a raison, et que, dans l'état où est l'Europe, ce port de Dantzic est bien plus important que l'autre... »

Les négociations pour la paix durèrent longtemps. Sur ces entrefaites les armées russes continuèrent leur campagne vers le Danube. Elles obtinrent même quelque succès à Andrinople. Frédéric annonce cette victoire à Voltaire (10 décembre 1773, D18677) : « Vos vœux ont été exaucés : les Turcs ont été battus par les Russes, Silistrie prise... Si les

armes victorieuses des Russes pénètrent jusqu'à Stamboul, je prierai l'impératrice de vous envoyer la plus jolie Circassienne du Sérail, escortée par un eunuque noir, qui la conduira droit au Sérail de Ferney. Sur ce beau corps vous pourrez faire quelque expérience de physique, en animant par le feu du Prométhée quelque embryon qui héritera de votre beau génie. »

Les négociations de paix se rompirent le 22 mars 1773. La guerre recommença. La Tsarine s'y était préparée et ne doutait pas du succès. Elle écrivait à Voltaire, dès le 14 mars 1773 (D18249) : « Si les Turcs continuent à suivre les bons conseils de leurs soi-disant amis, vous pouvez être sûr que vos souhaits de nous voir sur le Bosphore seront bien près de leur accomplissement... » Moustapha mourut le 10 janvier 1774 sans conclure la paix, qui fut signée cinq mois après (le 10 juillet) à Koutchouk-Kaïnardji, une petite ville voisine de Silistrie. Ce traité fut « le chef-d'œuvre de l'habileté russe et de l'imbecillité turque » car de ce moment « l'Empire Ottoman devient une sorte de province russe » comme écrivait alors Turgut, l'astucieux diplomate autrichien. Mais la pauvre Grèce ne gagna rien par ce traité, qui la laissa à la merci de ses oppresseurs.

Voltaire mourut donc sans avoir vu la réalisation de son rêve. Au contraire il dut se résigner à laisser la Grèce sous le joug du successeur de Moustapha qu'il avait tant caricaturé et haï. Mais en revanche il fut un prophète et un précurseur. Il prédit, un siècle à l'avance, l'émancipation des nationalités balkaniques. « Si j'étais Vénitien, avait-il dit à Catherine (27 mai 1770, D15664), j'opinerais pour envoyer une armée en Candie pendant que Votre Majesté battrait les Turcs vers Yassi ou ailleurs. Si j'étais un jeune empereur des Romains, la Bosnie et la Serbie me verraient bientôt, et je viendrais ensuite vous demander à souper à Sophia ou à Philippopolis de Roumanie, après quoi nous partagerions à l'amiable. »

Et il fut le premier – et non le moins convaincu – de cette grande légion de Français qui, plus tard, au moment

où la Grèce se soulevait contre son tyran, groupés autour de savants écrivains, de grands politiques et de généreux soldats, provoquèrent en France ce sublime mouvement philhellène, qui a tant aidé à la reconstitution de cet État grec, rêve du philosophe de Ferney.

Qui donc mieux que Voltaire peut revendiquer le titre de « Premier philhellène » ?

Paris, août 1915 – Athènes, juillet 1929.

1. Traité signé entre la Russie et l'Empire ottoman le 27 juin 1711 (N.D.É.).

2. L'article a été rédigé entre 1915 et 1924 (N.D.É.).

3. Voltaire fut le « parrain spirituel », pour ainsi dire, du futur empereur Alexandre I. Car c'est sur le conseil du philosophe que Catherine donna à son petit-fils ce nom si cher aux Grecs. Sur le même conseil, l'impératrice donna à son second petit-fils le nom du fondateur de l'empire byzantin et de son dernier empereur. Et ne se contentant pas du nom seul de Constantin, Catherine appela une nourrice grecque de Naxos pour l'allaiter, des professeurs grecs pour l'instruire et elle l'habillait de la foustanelle, le vêtement national grec si caractéristique. C'est un futur empereur grec qu'elle préparait en lui.

4. Le pape Clément XIV (N.D.É.).

5. En 1771 (N.D.É.).

Ferney russe

Flávio BORDA D'ÁGUA

C'est essentiellement à la fin du XIX^e siècle que se développe la mode des visites de maisons d'écrivains. Le visiteur vient y chercher l'ambiance du vécu, il tâche de mieux connaître l'écrivain en s'entourant lui-même des objets qui lui ont appartenu. L'émotion prime avant tout. Il faut cependant remonter au XVIII^e siècle pour assister à un phénomène similaire mais pour un personnage vivant : François-Marie Arouet, dit Monsieur de Voltaire.

Voltaire incarne à lui seul tout le XVIII^e siècle. Il est la référence historique, philosophique et littéraire de l'Europe des Lumières. Tout le monde veut voir le vieux malade de Ferney. Le passage à Genève et à Ferney est une étape importante et quasi obligatoire pour les voyageurs du Grand Tour. L'approche du patriarche est alors considérée comme une *indispensable visite*¹. Plus qu'une rencontre c'est un véritable pèlerinage qui s'installe dès le rachat de la seigneurie de Ferney par l'hôte des Délices.

La « foule » qui se rend auprès de Voltaire provient de toute l'Europe. Aristocrates, savants, confrères et premiers *touristes*² se succèdent à Ferney pour apercevoir Voltaire ou s'entretenir avec lui, fût-ce pour un seul moment. D'autres viennent lui demander de l'aide ou un soutien pour telle affaire ou tel sujet. Les conseils sollicités sont le plus souvent d'ordre politique.

Faire l'inventaire tout à fait exhaustif des visiteurs reçus (ou non) par Voltaire durant les vingt ans de sa résidence à Ferney serait une entreprise tout à fait utile pour une histoire sociale, culturelle et intellectuelle de ce lieu de pèlerinage. Or nous nous concentrerons uniquement sur les visiteurs russes de Voltaire. Pourquoi les Russes ? Nous



Voltaire à Ferney, gravure du XVIII^e siècle, Institut et musée Voltaire, Genève.

savons que la correspondance entre Voltaire et Catherine II de Russie est intense de 1763 à 1778 : certains y voient même une des plus grandes correspondances diplomatiques de l'époque. Encore la Dame du Nord ne se contente-t-elle pas d'envoyer des lettres : ce sont également des émissaires qui se présentent chez Voltaire. Ce dernier les reçoit à plusieurs reprises et à des intervalles plutôt réguliers. Le château de Ferney est le lieu d'un considérable va-et-vient de personnalités issues de Moscou, de Saint-Petersbourg ou d'endroits encore plus « barbares ». Le laboratoire littéraire, historique et philosophique du Genevois³ est de surcroît, et grâce à la présence de Voltaire, un carrefour et un point central de la production intellectuelle de l'époque.

Il nous a semblé intéressant de nous inspirer de la correspondance de Voltaire et de Catherine II pour analyser les répercussions des visites russes à Ferney. Quel impact ont-elles eues auprès de Voltaire ? Pourquoi reçoit-il si bien tous ces lointains visiteurs et avec quel objectif ? A-t-il un protocole de réception identique pour chacun d'entre eux, ou cela diffère-t-il selon le personnage ?

Piotr Zaborov recense dans son article « Ferney vu par les Russes »⁴ une vingtaine de visiteurs. L'auteur se concentre davantage sur les visites russes postérieures à la mort de Voltaire que sur celles effectuées du vivant du philosophe. Nous comptons parmi ces visiteurs : le comte Andreï Chouvalov, le comte Kirill Razoumovski, le prince Fedor Kozlovski, le comte Vladimir Orlov, le prince Dmitri Golitsyn, la princesse Ekaterina Dachkova, le prince Alexandre Bélosselski-Bélozerski, les comtes Nikolaï et Sergueï Roumianstev, le prince Fedor Golitsyn, le prince Nikolaï Youssoupov, Vassili Polinaski, Ivan Chouvalov et Alexandre Pissarev. Or seuls six de ces personnages figurent dans la correspondance de Voltaire et Catherine II⁵.

Voltaire reçoit à Ferney Andreï Chouvalov, Vladimir Orlov, Dmitri Golitsyn, Ekaterina Dachkova, Nikolaï Yousoupov et Vassili Polianski. Tous sont mentionnés dans la correspondance, même si très peu de détails affleurent sur le déroulement de ces moments russo-ferneyiens. Il est

par ailleurs difficile de trouver une description détaillée, et écrite, de ces instants d'exception sauf à travers quelques mémoires comme ceux de la princesse Dachkova⁶.

La forme de la correspondance entre les « deux souverains » est également très atypique. Voltaire écrit longuement à Catherine II pour se renseigner sur la campagne russe en Turquie et vice-versa. Plus qu'un simple échange de lettres c'est un traité de diplomatie militaire qui s'élabore entre les lignes. Cette pratique de la lettre et du renseignement n'est pas anodine. Voltaire et Catherine II ne s'adressent pas vraiment l'un à l'autre. Le « malade des montagnes » a en effet envie de commercer avec la Russie et d'offrir ainsi un intéressant débouché à son industrie horlogère. Catherine II désire quant à elle diffuser de fausses informations sur sa mission turque afin de troubler la diplomatie française. Nous savons qu'à cette époque le cabinet noir est susceptible d'ouvrir le courrier, surtout quand il s'agit d'un échange assidu et détaillé comme celui de Ferney et de Saint-Pétersbourg. La violation du secret des correspondances est en effet une pratique usuelle en France « surtout pour les courriers à destination de l'étranger, en période de guerre ou de troubles étrangers »⁷.

Voltaire accueille les visiteurs russes de manière très amicale. Il se montre heureux de recevoir des gens de lettres venus du Nord. Ces visites conduisent la plupart du temps à une correspondance soutenue, après coup, entre les deux parties. C'est le cas pour Dmitri Golitsyn. Ce diplomate russe, neveu d'Ivan Chouvalov, séjourne à Ferney au cours d'une mission diplomatique – laquelle s'inscrit parfaitement dans la logique du Grand Tour – en Allemagne, à Paris, à Genève et à Rome. C'est d'ailleurs dans un échange avec Golitsyn que nous rencontrons une des premières mentions du terme « lumières » dans le sens que nous lui connaissons aujourd'hui : « Je vois avec plaisir qu'il se forme dans l'Europe une république immense d'esprits cultivés. La lumière se communique de tous les côtés. Il me vient souvent du nord des choses qui m'étonnent » (D14363).

Ce qui étonne Voltaire, c'est bien tout le développement des États du Nord et les réformes qui y sont entreprises, avec au premier rang la Russie de Catherine II. Comment peut-on s'étonner qu'il consacre quelques-uns de ses textes à ces territoires nordiques : *l'Histoire de Charles XII, roi de Suède* (1733) ou encore *l'Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand* (1764)?

Ivan Chouvalov, oncle de Dmitri Golitsyn et chambellan de Catherine II, rend visite lui aussi à Voltaire et cela à deux reprises : en 1765 et en 1777. Il n'est peut-être pas anodin que les deux visites se réalisent au début et à la fin de l'échange entre le philosophe et l'impératrice⁸. La correspondance du chambellan avec Voltaire est de plus assez dense. Une partie des lettres ou des demandes voltairiennes adressées à Catherine II sont en effet traitées par Ivan Chouvalov. Leur relation paraît très cordiale et mériterait néanmoins d'être approfondie. Nous savons qu'il revint plus enchanté que jamais de son dernier séjour ferneysien.

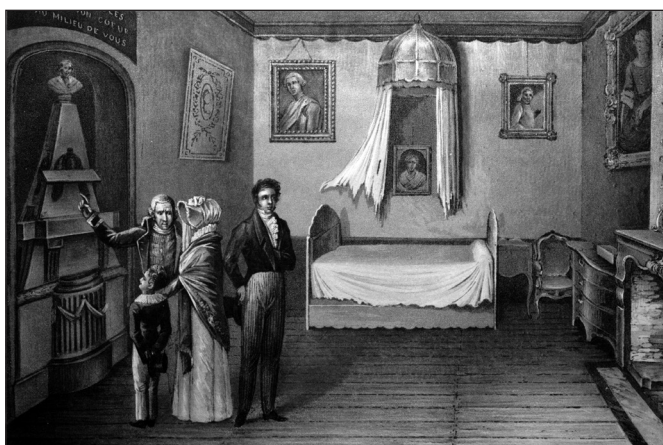
La princesse Dachkova est quant à elle la première femme russe à rendre visite à Voltaire. Son rang de princesse et de proche de Catherine II lui vaut une réception somptueuse à Ferney. Voltaire l'accueille dans un état de santé délicat dans la première moitié du mois de mai 1771. La princesse est particulièrement émue et touchée par cette rencontre et d'après Voltaire elle a les yeux remplis de larmes lorsqu'elle aperçoit le portrait tissé de Catherine II par Lasalle dans sa chambre : « Il faut qu'il y ait quelque vertu secrète dans votre image, car je vis les yeux de M^{me} la princesse Dachkov fort humides en regardant cette étoffe. Elle me parla quatre heures de suite de Votre Majesté Impériale, et je crus qu'elle ne m'avait parlé que quarante minutes. » (D17191)

La version voltairienne diverge cependant du récit de la princesse, dont on peut légitimement soupçonner qu'elle est directement envoyée par Catherine II : « L'Illustre Voltaire étant l'attrait qui nous a attirée en Suisse, pourrez vous nous refuser le plaisir de Vous voir ne fût ce que pour un instant ? La réputation dont vous jouissez en Russie comme dans le reste du monde, et la vénération particulière que je vous ai vouée me

donne un vif désir de vous voir. Je vous demande cette même faveur pour mes amis⁹ qui viendront avec moi, à l'heure et le jour que vous voudrez nommer, et qui sera sans doute le plus agréable et le plus intéressant pour celle qui se fait une gloire d'avoir pour vous les sentiments d'estime et de considération les plus étendus étant pour toujours. » (D17185)

Nous saurons par le biais des mémoires de la princesse Dachkova que Voltaire la reçoit bel et bien dans un état de santé délicat – il aurait en effet perdu plus d'une livre de sang la veille de leur rencontre. Là où les versions de leurs rencontres divergent, c'est au moment où Voltaire dit à Catherine II que c'est la princesse qui lui parle de la Russie alors que pour Ekaterina Dachkova c'est lui qui l'entretient de l'impératrice pendant quasiment deux heures : « En entrant dans sa chambre, nous le trouvâmes renversé dans un vaste fauteuil ; il paraissait fatigué, évidemment il souffrait. J'allai droit à lui et, moitié en plaisantant, j'insistai sur l'inopportunité de notre visite, et lui dis qu'il n'eût pu me donner une meilleure preuve de son estime qu'en jugeant capable d'apprécier assez le prix de sa santé pour me priver durant plusieurs jours du charme de sa société. » Voltaire la complimente de sa présence et laisse la princesse et sa cour gênés. « Comme je n'étais venue que pour l'admirer, une flatterie aussi extravagante était bien la dernière chose à laquelle je m'attendisse. [...] Il y eut entre nous un échange de quelques compliments, après quoi, nous nous mîmes à parler de l'Impératrice de Russie. » Le temps passe tellement rapidement que ni les convives ni Voltaire ne se sont rendu compte de la durée de leur causerie. « Notre visite s'était prolongée ; j'avais donné le signal du départ quand il nous pria vivement de passer chez sa nièce M^{me} Denis ; il espérait, nous dit-il, que nous lui ferions l'honneur d'y souper avec lui. Nous y consentîmes, et il y avait peu de temps que nous étions avec M^{me} Denis quand nous fûmes rejoints par son oncle »¹⁰.

Les dernières années septante sont des plus prolifiques pour la correspondance entre Voltaire et Catherine II : c'est également le moment où les russes viennent plus régulièrement à Ferney. Voltaire y reçoit Vladimir Orlov, Nikolai Ioussoupov et Vassili Polianski.



La chambre de Voltaire à Ferney, gravure de Paul Legrand, 1843, Institut et musée Voltaire, Genève.

Vladimir Orlov est, on s'en souvient, un des fameux cinq frères Orlov. Cette famille est importante pour la Russie et principalement pour Catherine II, dont on sait qu'elle n'eût probablement jamais accédé au pouvoir suprême sans son aide. Les deux « principaux » Orlov sont Grigori, son ombrageux amant, et Alexis, commandant des forces navales. Vladimir Orlov est quant à lui l'homme de lettres de la famille, il deviendra par ailleurs le président de l'Académie des sciences de Russie. Comparé aux autres membres de la fratrie, c'est un des plus discrets. Voltaire sait qu'il est à Genève et fait comprendre à Catherine II qu'il n'a pas encore pu le rencontrer. Il fait rapidement le rapprochement avec ses frères : « nous avons toujours dans notre voisinage un comte Orlov en Suisse avec sa famille, tandis que les autres vous servent sur terre et sur mer » (D17488).

Vladimir est pour Voltaire le véritable philosophe : « J'ai enfin eu l'honneur de voir un des cinq Orlov. Les héros qu'on appelle les fils Aymon ne sont qu'au nombre de quatre, ceux-ci sont cinq. J'ai vu celui qui ne se mêle de rien et qui est philosophe. Il m'a étonné, et mes regrets ont redoublé de n'avoir pu jouir de l'honneur de voir les quatre autres. Mais Votre Majesté sait que je mourrai avec un regret bien plus cuisant » (D17762). Catherine II mentionne un autre frère Orlov dans la correspondance : Théodore. Ce dernier aurait passé quelques heures à Genève et ne serait pas allé voir Voltaire : « J'ai grondé le comte Théodore Orlov, qui a été quatorze heures à Genève, de n'être point allé vous voir. S'il faut tout dire, c'est une mauvaise honte qui l'a retenu : il prétend qu'il ne s'explique pas avec autant de facilité qu'il voudrait en français » (D17593).

Cette présence à Genève est très probablement une halte dans le voyage de Théodore à destination des Balkans. Nous savons par l'intermédiaire du *Nouveau Journal Helvétique* qu'il mourra à Paros d'une fièvre maligne¹¹. La nouvelle arrive en octobre 1772 soit huit mois après son passage à Genève.

Voltaire reçoit une autre personnalité russe au milieu de l'année 1777 : Nikolaï Borissovitch Ioussoupov. Ce dernier occupe plusieurs postes clés en Russie. Il sera notamment

diplomate à Turin, sénateur, chambellan, directeur général des théâtres et dirigera même l'Ermitage¹². Voltaire prend apparemment un grand plaisir à être avec lui. Mais ce plaisir ne cache-t-il pas une demande du Patriarche à l'impératrice ? C'est tout l'esprit de la lettre du 25 juillet 1777 : « il faut que je lui dise que tout mourant que je suis, j'ai vu chez moi deux fois le prince Ioussoupov, Tartare, dont le grand-père était païen, et qui est un des plus aimables chrétiens de cet hémisphère, qui parle français comme Votre Majesté, qui sait presque autant de langues qu'elle, et qui est presque aussi instruit qu'elle. Ces prodiges ne m'étonnent plus, mais ils m'enchantent toujours. » L'apologie de la souveraine, passage obligé, est plutôt rapide : « Que de choses vous avez créées ! Ensuite, je dis que je ne veux pas mourir sans avoir vu le recueil de vos lois, et j'ose demander ce recueil. » C'est qu'il s'agit de développer l'essentiel, à savoir un prix de cinquante malheureux louis : « En voici la raison : un magistrat de Berne propose un prix de cinquante louis d'or pour celui qui fera le meilleur mémoire au jugement de la Société de Berne, sur la réforme qu'on doit faire dans le code des lois criminelles allemandes. Un dévot à sainte Catherine de Pétersbourg veut ajouter cinquante autres louis d'or à ce prix, afin que la récompense soit moins disproportionnée à l'importance du travail. Il propose lui même aux concurrents le plan d'une nouvelle loi contraire à tout ce qui se pratique autour de nos provinces, et conforme à tout ce qu'il sait des lois émanées de Votre Majesté Impériale » (D20741).

C'est à cette occasion que Voltaire rédige le *Prix de la justice et de l'humanité* où il met au centre du débat la question de la peine de mort et insiste sur la disproportion et l'inutilité des peines. Cette nouvelle remise en question du système pénal d'Ancien Régime s'inscrit bien entendu dans la ligne de *l'Esprit des lois* de Montesquieu et du traité *Des délits et des peines* de Beccaria.

Achevons ce petit *tour* avec la visite de Vassili Polianski. C'est selon Piotr Zaborov¹³, parmi les visiteurs russes de Voltaire, le moins étudié. Pourtant ses relations avec le Patriarche de Ferney sont des plus intenses. Voltaire attribue



Le Déjeuner de Ferney, eau-forte de Masquellier d'après Vivant Denon, Institut et musée Voltaire, Genève.

une certaine protection à ce jeune qui voyage en Europe. Il passe notamment quelque temps chez les Cramer et se rend à Rome où il séjourne auprès d'Ivan Chouvalov. C'est probablement à Genève que Polianski se cultive le plus et apprend le français. Voltaire intercède plusieurs fois à son sujet auprès de Catherine II : il s'agit d'obtenir des fonds pour qu'il puisse continuer sa formation et ses voyages. C'est une verve quasi paternelle qui s'exerce à son égard. Voltaire est par exemple extrêmement inquiet lorsqu'il n'a plus de nouvelles de Vassili. La rumeur circule même qu'il serait mort dans la Neva : « On me dit une triste nouvelle pour moi, que ce Polianski que Votre Majesté Impériale a fait voyager, et dont j'ai tant aimé et estimé le caractère, s'est noyé dans la Neva en revenant de Pétersbourg » (D18078). Voltaire informe plus tard Catherine II que Polianski est toujours vivant (nous sommes alors en janvier 1773) et qu'il a appris sa nomination au poste de secrétaire de l'Académie des beaux-arts. L'Impératrice atteste effectivement du « certificat de vie » de Polianski, lequel ne craignait rien en traversant la Neva, gelée en hiver. Vassili la traverse d'ailleurs fréquemment en carrosse.

Ferney devient une plateforme russe entre les années 1765 et 1778. Voltaire correspond avec, selon lui, la plus grande souveraine de tous les temps. Catherine II profite également de cette relation : elle se produit à côté des esprits les plus éclairés de l'Europe de la seconde moitié du XVIII^e siècle.

La relation du philosophe et de l'impératrice met sur pied un véritable réseau d'intellectuels. Catherine II envoie des grands de son vaste royaume à Ferney, mais aussi surtout en Europe, pour s'instruire et ramener à Pétersbourg de nouvelles idées susceptibles de moderniser son pays. Elle invite également une série de personnalités occidentales à s'établir au bord de la Neva. Les visiteurs russes de Voltaire sont pour la plupart des hommes et des femmes ayant la confiance et appartenant au cercle intime de la Dame du Nord. Elle n'envoie pas n'importe qui auprès du Patriarche. Seuls sont admis à faire le pèlerinage ferneysien les hauts dignitaires de

l'empire et ceux qui seront bientôt appelés aux plus hautes fonctions dans plusieurs institutions scientifiques de l'époque : Académie des sciences, Académie des beaux-arts, etc.

Voltaire les reçoit avec les plus hautes prévenances. Il dialogue à travers eux avec celle qui, si on l'en croit, demeure la source de toutes lumières – la lumière vient d'ailleurs du Nord, apprend-on – même si souvent il n'a qu'une chose en vue : pouvoir exploiter cette relation au profit, non exclusif certes mais néanmoins primordial, de son industrie horlogère.

La référence aux divers visiteurs de Ferney se fait toujours d'une manière très délicate : elle peut donner l'idée d'une certaine surprise de Voltaire face à ses interlocuteurs. La seule mention moins avenante à l'égard d'un voyageur russe est celle d'un certain Tchoglokov qui non seulement ne rend pas visite à Voltaire mais cause de surcroît des troubles à Genève : « Je prends donc la liberté d'envoyer cette note qui est très exacte. M. de Tchoglokov convient de cette dette. Et supposé qu'il ait du bien et qu'il paie ses créanciers, supposé encore qu'il y ait de l'argent de reste pour les genevois (vos sujets préalablement payés) alors votre majesté peut ordonner d'un mot que justice soit faite à tout le monde » (D16749). Il sera connu par la suite que ce sont les Genevois qui ont pressé Voltaire d'écrire à Catherine II pour les affaires de ce Russe tout à fait atypique.

Voltaire, on le sait, se dit souvent pris par le désir de rencontrer Catherine II. Il s'interroge sur l'éventualité d'un voyage en Russie, puis dans les Balkans. Or l'impératrice reste des plus dubitatives. Aurait-elle vraiment voulu rencontrer Voltaire ? Et celui-ci aurait-il eu le désir de voir Catherine II ? On peut légitimement en douter, et la démultiplication, à travers les visiteurs russes de Ferney, de cette rencontre toujours ajournée, leur convient à tous les deux. Ce qui compte, c'est la circulation massive des idées et des personnes entre la Russie et l'Europe. Et ce que l'histoire retient aujourd'hui de cette relation proprement *absente* est l'achat par une femme hors du commun des bibliothèques les plus prisées de l'époque : celles de Diderot et de Voltaire.

1. Nous avons repris ici le titre du numéro d'*Orages : Littérature et culture 1760-1830*, n° 8 dirigé par Olivier Guichard en mars 2009.

2. François Bessire, « Ferney : les lieux d'un pèlerinage », dans *Cahiers Voltaire*, n° 2, Ferney-Voltaire : Société Voltaire, 2003, p. 9.

3. Nous appelons genevois tout le bassin environnant le lac de Genève.

4. Piotr Zaborov, « Ferney vu par les Russes », dans *Cahiers Voltaire*, n° 2, Ferney-Voltaire : Société Voltaire, p. 37-39.

5. *Voltaire et Catherine II. Correspondance 1763-1778*, texte présenté et annoté par Alexandre Stroev, Paris : Non Lieu, collection Lettres ouvertes, 2006.

6. Ekaterina Romanovna Dachkova, *Mémoires de la princesse Daschkoff, dame d'honneur de Catherine II, impératrice de toutes les Russies*, Paris : Le Mercure de France, Collection Le temps retrouvé, 1966, rééd. 2001.

7. Cette pratique est si fréquente que D'Argenson en fait une partie intégrante de son système de renseignements. Arlette Lebigre nous indique par ailleurs, dans son article « La genèse de la police moderne », que parmi les plus illustres victimes se trouvent la reine Anne d'Autriche et la Princesse palatine. Voir Michel Auboin, Arnaud Teyssier, Jean Tulard (dir.), *Histoire et Dictionnaire de la police : du Moyen-Âge à nos jours*, Paris : Robert Laffont, Collection Bouquins, p. 208.

8. C'est, on s'en souvient, le titre de la pièce de Gérard Chambourg créée au MKhaT, à Moscou, en avril 1993, dans une mise en scène d'Ilya Ermolaev, avec la célèbre comédienne russe Alla Balter dans le rôle de Catherine II et Frantz Helmer dans celui de Diderot.

9. La princesse Dachkova rend visite à Voltaire en compagnie de mistress Hamilton, lady Ryder, M^{lle} Kamensky, son cousin Vorontzoff, M. Campbell et M. De Shoawfield.

10. Ekaterina Romanovna Dachkova, *op. cit.*, p. 114-115.

11. *Nouveau Journal Helvétique*, Neuchâtel : Imprimerie de la Société typographique, octobre 1772, p. 99. Ce journal est considéré comme le *Mercure suisse*. Il aura différentes appellations et sera publié entre 1732 et 1784. Voir Michel Schlup, « Mercure suisse », dans *Dictionnaire historique suisse* en ligne <www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F39081.php>

12. Alexandre Stroev dans *Voltaire et Catherine II, Correspondance 1763-1778*, Paris : Non Lieu, Collection Lettres ouvertes, 2006, note 1, p. 319.

13. Piotr Zaborov, « Vassili Ipatovitch Polianski : l'ami oublié de Voltaire », dans Michel Delon et Catriona Seth (dir.), *Voltaire en Europe. Hommage à Christiane Mervaud*, Oxford : Voltaire Foundation, 2000, p. 105-110.

Voltaire et les bibliothèques : genèse et métamorphoses de la « Bibliothèque de Ferney »

Christophe PAILLARD

« Le commerce des pensées est devenu prodigieux. Il n'y a point de bonne maison dans Paris et dans les pays étrangers, point de château qui n'ait sa bibliothèque »¹, constatait Voltaire en 1769. Si le château de Ferney ne fit point exception à cette règle, sa collection échappa à la banalisation des bibliothèques au XVIII^e siècle². Auréolée d'un prestige exceptionnel, elle suscita d'innombrables convoitises, à commencer par celles des visiteurs qui suppliaient le maître des lieux de leur faire don d'un exemplaire marginé de sa main, des hommes de lettres qui rêvaient d'y subtiliser le manuscrit d'un rogaton, de l'impératrice de Russie qui l'acquit en août 1778 pour l'installer à l'Ermitage en 1779, ou des autorités françaises qui souhaitaient saisir l'ensemble des manuscrits pour en interdire la publication³. La fascination qu'exerce la bibliothèque de Ferney nous conduit souvent à l'idéaliser et à accréditer l'illusion de sa permanence jusqu'à la considérer comme un archétype pérenne. Cette pérennité n'est-elle pas fictive ? À preuve de cette illusion, une « tradition » rapportée par Vladimir Lyublinsky et par le catalogue de la *Biblioteka Vol'tera* prétend que les livres de Voltaire furent installés à Pétersbourg en respectant scrupuleusement l'ordre de Ferney, à l'Ermitage en 1779 puis à la bibliothèque Saltykov-Chtchedrine en 1861⁴. Ce même catalogue affirme cependant qu'en installant la bibliothèque en Russie, le secrétaire de Voltaire, Jean-Louis Wagnière, suivit une autre classification que celle de Ferney et qu'au reste, de nombreux livres ne sont pas parvenus à Pétersbourg⁵. Comment concilier ces

affirmations contradictoires? Lyublinsky remarque que l'énoncé même de la « Bibliothèque de Ferney » est fallacieux. Au fil de ses pérégrinations, Voltaire n'a-t-il pas possédé *des* bibliothèques et celle de Ferney n'est-elle pas l'héritière des collections de Cirey, Paris, Lausanne et des Délices⁶? Évoquer la bibliothèque de Ferney, c'est occulter qu'elle a occupé au moins deux emplacements dans le château, que Voltaire l'a bouleversée à « trois ou quatre » reprises, que son classement correspondait très imparfaitement à sa classification, que maints ouvrages furent ajoutés entre 1760 et 1778 et que bien d'autres ont disparu. Affirmer l'identité de la bibliothèque de Ferney à celle de Pétersbourg, n'est-ce pas succomber à un autre mythe? Pièce d'apparat de la bibliothèque privée de Catherine II puis collection dont Nicolas I^{er} interdit l'accès, section de la Bibliothèque d'État Saltykov-Chtchedrine ouverte au public et actuel noyau du « Centre Voltaire »⁷ de la Bibliothèque nationale de Russie, la collection voltairienne de Pétersbourg n'a cessé de changer de nature et de fonction. À l'origine du mythe de sa permanence se tient le fait qu'elle n'a pas été dispersée, contrairement à celle de Diderot. Wagnière constitue une autre source du mythe. Chargé par Catherine II d'installer la collection en Russie, il se porta garant de l'intégrité des fonds. Or nul n'était mieux placé que lui pour savoir que maintes pièces avaient été distraites. Dans son intérêt comme dans celui de M^{me} Denis et des éditeurs qui l'employaient, il devait affirmer l'identité de la *Biblioteka Vol'tera* à la bibliothèque de Ferney. La bibliothèque de Voltaire ne doit-elle pas être considérée comme un ensemble complexe et en mouvement plutôt que comme une forme figée?

Force est dès lors de s'interroger sur les fonctions de cette bibliothèque, sur les modalités de sa constitution et sur ses métamorphoses. L'enquête se trouve facilitée par les récents acquis de la recherche. Des livres de Voltaire qu'on croyait perdus ont été retrouvés, trouvaille d'autant plus intéressante qu'ils sont souvent marginés⁸. La parution du *Corpus des notes marginales* a repris en 2007 après treize ans d'interruption. Elle sera bientôt conduite à terme : la

communauté scientifique s'approche d'une compréhension globale de ce genre littéraire. Organisé par la Société des études voltairiennes, le colloque de 2002 a remarquablement renouvelé la réflexion sur les *marginalia* et sur leur rôle dans l'atelier de Ferney⁹. La Société Voltaire a quant à elle organisé en 2005 le colloque « Voltaire et le livre » dont les actes viennent d'être publiés : ils nous permettent de mieux comprendre le rapport du patriarcat à l'imprimé dans ses différents états¹⁰. La publication d'inédits par Serguei Karp en 1999 a révélé plusieurs aspects méconnus de l'acquisition de la bibliothèque en 1778¹¹. L'édition de la correspondance de Wagnière par nos soins en 2005 et 2008 a précisé les raisons et modalités de cette acquisition¹² : nous disposons désormais du premier inventaire des *marginalia* et manuscrits de Voltaire à Pétersbourg¹³. Si de nombreuses zones d'ombre subsistent, nous comprenons mieux le devenir de la bibliothèque. Pour se prémunir de l'illusion de sa permanence, plusieurs précisions terminologiques s'imposent. Par « bibliothèque de Voltaire », nous entendons l'ensemble des livres qu'il a possédés, en précisant que cet ensemble n'a cessé de se modifier. On distinguera ainsi les bibliothèques de « Cirey », celles « de Paris », « des Délices », « de Lausanne » et « de Ferney ». La *Biblioteka Vol'tera* désigne quant à elle la collection de Pétersbourg : on prendra cependant soin de ne pas confondre la bibliothèque impériale « de l'Ermitage » avec la bibliothèque d'État « Saltykov-Chtchedrine ».

Voltaire et les bibliothèques : un amour de raison

Le problème doit s'appréhender sur une toile de fond plus générale, celle du rapport de Voltaire aux bibliothèques. Tous les témoignages s'accordent à reconnaître qu'il n'avait pas le goût du « beau livre » ni de penchant pour la bibliophilie. S'il faisait relier en maroquin les exemplaires destinés aux grands de ce monde, lui-même se contentait de reliures utilitaires, sans faste ni ostentation. Les « volumes bien reliés » étaient si rares dans sa bibliothèque qu'il use de cette appellation pour

désigner un livre¹⁴. Aussi Joseph de Maistre écrivait-il qu'on « ne revient pas de son étonnement en considérant l'extrême médiocrité des ouvrages qui suffirent jadis au *patriarche* de Ferney. On y chercherait en vain ce qu'on appelle les *grands* livres et les éditions recherchées surtout des classiques. Le tout ensemble donne l'idée d'une bibliothèque formée pour amuser les soirées d'un campagnard »¹⁵... La médiocre appétence de Voltaire pour la bibliophilie autorisa une de ses pratiques les plus originales, l'écriture marginale : on ne saurait annoter un ouvrage précieux sans le dégrader. Mais s'il n'appréciait pas les livres en tant qu'objets matériels, il les aimait en tant que textes et que nourriture spirituelle. « Si je manque de livres, je deviendrai bien malheureux » affirme-t-il en 1751, avant d'ajouter en 1754 qu'« il est bien cruel de manquer de livres »¹⁶. « Je ne peux me passer ni de vous, ni de mes livres », écrivait-il à Wagnière alors qu'il était à l'article de la mort¹⁷. Écriture et lecture furent ses deux passions constantes.

Si Voltaire aimait les livres, il aimait d'autant plus les bibliothèques dont il fit l'éloge dans les *Questions sur l'Encyclopédie* : « C'est un grand avantage pour quiconque veut s'instruire, de trouver sous sa main dans le palais des rois le volume et la page qu'il cherche sans qu'on le fasse attendre un moment. C'est une des plus nobles institutions. Il n'y a point eu de dépense plus magnifique, et plus utile »¹⁸. Dans son échelle des valeurs, les bibliothèques occupaient une place éminente comme il l'écrivait au duc de Richelieu : « Croyez fermement monseigneur que je vous mets immédiatement au-dessus du soleil et des bibliothèques. Je ne peux en vérité vous donner une plus belle place dans la distribution de mes goûts »¹⁹. Pour aimer le soleil, Voltaire préférait les bibliothèques...

Relativement tardif, cet amour relève de la raison plutôt que de la passion. Nul besoin d'une bibliothèque pour improviser une poésie fugitive ou brocher une tragédie : l'inspiration du poète ne suppose pas forcément d'érudition. Mais le Voltaire physicien des années 1730-1740, l'historien des années 1740-1750, le philosophe et le critique de la religion des années 1760-1770 eussent été réduits à l'impuis-

sance sans une bibliothèque. L'évocation de la collection privée de Voltaire est tardive; la *Correspondance* fait d'abord état de son rapport aux bibliothèques publiques. La première allusion à la « bibliothèque du Roi » – l'actuelle Bibliothèque nationale de France – semble remonter à 1730. Il ne s'agissait cependant pas d'en consulter les fonds mais d'y déposer un exemplaire de *la Henriade*²⁰. Un an plus tard, Voltaire prit sa plume pour supplier le bibliothécaire du Roi, l'abbé Bignon, de l'autoriser à emprunter « quelques livres anglais que je ne pourrais pas trouver ailleurs »²¹. Cette permission lui fut refusée, Bignon ayant obtenu en 1720 un arrêt interdisant tout prêt extérieur « sans un ordre exprès de Sa Majesté »²². Voltaire obtint ce droit par la suite²³ et ne cessera d'exploiter les ressources de cette riche bibliothèque²⁴ pour laquelle il éprouvait un grand respect : « La bibliothèque publique du roi de France est la plus belle du monde entier, moins encore par le nombre et par la rareté des volumes, que par la facilité, et la politesse avec laquelle les bibliothécaires les prêtent à tous les savants. Cette bibliothèque est sans contredit le monument le plus précieux qui soit en France »²⁵. Elle figure en bonne position parmi les raisons qui lui feront regretter d'avoir quitté la capitale. « Si j'étais à Paris, je passerais ma vie dans la bibliothèque du roi, pour mettre quelques pierres à votre grand et immortel édifice », écrira-t-il à D'Alembert; « c'est dommage que la bibliothèque du roi ne soit pas sur les bords de mon lac [Léman] » se plaindra-t-il auprès de Formont²⁶. Il empruntait également des livres à l'Académie française²⁷ et fréquentait les bibliothèques de Saint-Germain-des-Prés et de Sainte-Geneviève²⁸. À Genève et à Ferney, il emprunta des livres à la bibliothèque de Lyon, dont un qu'il semble avoir oublié de restituer²⁹... Ces emprunts ne laissaient pas d'être problématiques : il ne pouvait obtenir les livres dans l'instant, ce qui se prêtait mal à la fulgurance de son écriture. L'idéal était de disposer d'une bibliothèque personnelle.

Autonomie auctoriale et bibliothèque personnelle

La première mention de la bibliothèque de Voltaire semble remonter à 1735. M^{me} du Châtelet confiait à

Algarotti : « J'ai une assez jolie bibliothèque. Voltaire en a une toute d'anecdotes ; la mienne est toute philosophie »³⁰. S'il ne disposait que d'une collection historique, la « divine Émilie » possédait une vaste bibliothèque scientifique qui s'est bientôt étoffée : la marquise fit construire une bibliothèque à Cirey et commanda en 1739 maints ouvrages de physique et de philosophie³¹. Aussi Voltaire pria-t-il Thiriot en 1738 de lui recruter quelque « garçon philosophe, qui puisse [l]'aider en physique » et auquel il promettait « la disposition d'une bibliothèque de physique complète »³². M^{me} du Châtelet fit également construire en son palais Lambert de Paris une bibliothèque près de laquelle se situait l'appartement de Voltaire³³. Cirey préfigure Ferney : Voltaire y exploita durablement, pour la première fois de sa carrière, les ressources d'une riche bibliothèque privée. Cette préfiguration n'est pas seulement symbolique mais matérielle. Plusieurs livres conservés à Ferney étaient présents à Cirey, notamment les *Commentaires* de dom Calmet sur la Bible³⁴ et des exemplaires annotés par Émilie : une traduction de Platon, « une vieille Bible »³⁵, une édition de Malebranche, *le Spectacle de la nature* de l'abbé Pluche³⁶, etc. Aussi Lyublinsky a-t-il établi que « la bibliothèque ne devrait plus être nommée « Bibliothèque de Ferney » tout court puisqu'elle contient des parties intégrales des fonds antérieurs, depuis l'époque de Cirey et même plus anciens »³⁷.

Le décès de M^{me} du Châtelet le 10 septembre 1749 mit un terme à cette époque bénie, qui fut la plus heureuse de l'existence de Voltaire : on en sait l'importance pour sa « rééducation »³⁸ intellectuelle. Il s'en souviendra avec nostalgie dans ses *Mémoires* : « Nous eûmes une bibliothèque nombreuse. [...] Nous ne cherchions qu'à nous instruire dans cette délicieuse retraite, sans nous informer de ce qui se passait dans le reste du monde »³⁹. Il quitta Cirey pour Paris, où ses livres le rejoignirent⁴⁰. C'est à compter de cette date qu'il est réputé disposer d'une bibliothèque personnelle, distincte de celle de M^{me} du Châtelet et hébergée en des lieux lui appartenant en propre. Il évoque pour la

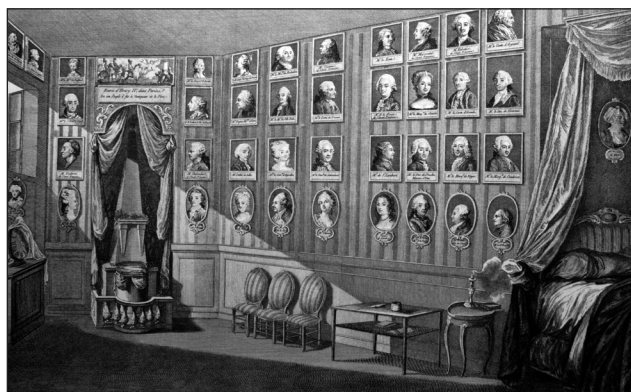
première fois dans la correspondance « ma bibliothèque », « ma petite bibliothèque » ou « ma bibliothèque de Paris »⁴¹. Disposant d'une collection personnelle, il aurait d'emblée accédé à l'autonomie auctoriale si son séjour en Prusse n'en avait décidé autrement. Ayant laissé sa collection à Paris, il redevint tributaire d'autrui comme il s'en plaignait auprès du libraire Walther : « Je manque ici absolument de livres. J'ai laissé toute ma bibliothèque à Paris, croyant y retourner dans deux mois, et il y a bientôt deux ans et demi que je suis à Potsdam »⁴². Il semble avoir exploité les ressources de la « belle bibliothèque » du « comte de Brühl »⁴³. Lors de son procès avec Hirschel, il fut condamné à séjourner à Berlin sans pouvoir exploiter la collection de Frédéric II : « Je vous avoue que je serais bien content d'aller travailler, tous les matins, dans la bibliothèque de Sans-Souci, où il y a des livres dont je peux faire usage »⁴⁴. Souffrant de cette disette de livres, il dut *quémander* des ouvrages : « Je vous remercie tendrement, Monsieur, des aumônes que vous avez faites à mon âme. J'ai l'honneur de vous renvoyer les deux tomes que vous avez eu la bonté de me prêter. Je crois avoir vu dans votre cabinet la bibliothèque des théâtres, les lettres de M. Péliisson, et les grands hommes de Charles Perrault. Si vous voulez avoir encore la bonté monsieur de me prêter ces livres je vous serai plus obligé que jamais et je vous les rendrai fidèlement avec la chronologie du p[résident] Hénault »⁴⁵.

Par-delà sa valeur anecdotique, cette lettre nous fait prendre conscience de l'importance d'une bibliothèque personnelle, gage de l'indépendance d'esprit de Voltaire : « Il est bien dur de manquer d'outils quand on est à son atelier »⁴⁶. Sa dépendance s'accrut après la rupture avec Frédéric II en 1753. Interdit de séjour à Paris où se trouvait sa bibliothèque, il trouva refuge à Colmar, ville célèbre pour ses fastes bibliophiliques mais dont les ressources ne suffisaient pas aux exigences des *Annales de l'Empire* : « Je ne laisse pas d'avoir ici des livres, mais il s'en faut bien que j'aie la dixième partie de ceux qui me sont nécessaires »⁴⁷. Voltaire dut recourir une fois de plus à la bibliothèque d'un tiers, le « professeur Schœpflin »⁴⁸. Faute de ressources biblio-

graphiques, il peinait à achever les *Annales*. Aussi vécut-il son séjour à l'abbaye de Senones en juin 1754 comme une bénédiction. Se faisant « moine bénédictin pendant un mois entier » (trois semaines en fait), il trouva un « très grand secours » dans cette bibliothèque monacale, où dom Calmet répondait à ses questions et lui communiquait les ouvrages dont il avait besoin. « Je m'occupe à l'histoire dans une bibliothèque immense. Les moines me cherchent les pages, les lignes, les citations que je demande. Don Calmet à l'âge de quatre-vingt-trois ans monte au haut d'une échelle qui fait trembler, et qui tremble, et il me déterre de vieux bouquins ». Pour témoigner de sa gratitude, Voltaire ordonna à M^{me} Denis d'adresser à Senones « quelques livres de théologie anglaise » extraits de sa bibliothèque de Paris⁴⁹. C'est le seul lieu de son *corpus* où il loue une institution monacale – celle de savants bénédictins, il est vrai, et non d'ineptes capucins. Son amour des bibliothèques surpassait sa haine des moines⁵⁰, outre que « c'est une assez bonne ruse de guerre d'aller chez ses ennemis se pourvoir d'artillerie contre eux »⁵¹.

La bibliothèque parisienne de Voltaire, matrice de la bibliothèque de Ferney

Le sort de la bibliothèque parisienne de Voltaire restait en suspens. En janvier 1754 lui fut signifiée l'opposition de Louis XV à son retour à Paris⁵². Il lui fallut dès lors ordonner le déménagement de son appartement parisien et de sa collection de livres. En 1754, il céda à l'Électeur palatin « tous les mémoires de l'Académie des sciences, ceux de l'Académie des belles lettres, ceux de la Société royale, tous les actes de Leipzig »⁵³ en sa possession. Or ces ouvrages figurent dans la bibliothèque de Ferney quoique bien souvent dans une collection dépareillée; Voltaire les a rachetés par la suite⁵⁴. Il ordonna de même à M^{me} Denis, alors à Paris, de mettre en vente les « gros livres » de sa bibliothèque, soit « les in-4° et in-folio »⁵⁵. Ayant consulté le « catalogue », apparemment perdu, de sa bibliothèque parisienne, il ordonna de céder les ouvrages « qui coûtent beaucoup à transporter, et qu'on



Chambre du cœur de Voltaire et Vue de l'intérieur de la chambre de Voltaire, gravures du xix^e siècle, Institut et musée Voltaire, Genève.

trouve aisément partout », tels que les dictionnaires de Moreri, de Trévoux⁵⁶, de La Martinière ou de Bayle, l'*Architecture* de Vitruve, les « annales des Provinces-Unies » de Basnage de Beauval, l'*Histoire* de Polybe, du Père Daniel ou de Rapin-Thoyras⁵⁷. Tous ces ouvrages figurent dans la bibliothèque de Ferney, exception faite du *Dictionnaire* de Bayle qui n'y apparaît que sous une forme dépareillée, sous celle d'un extrait ou d'un abrégé. Ont-ils réellement été vendus ? C. Mervaud note qu'« il reste des zones d'ombre sur ce qui a été effectivement vendu et sur ce que Voltaire aurait alors racheté »⁵⁸. Une chose est certaine : Voltaire se fit adresser depuis Paris une « caisse » de livres en Alsace et il chargea son éditeur Lambert de vendre le reste de sa collection⁵⁹. Il se ravisa cependant en janvier 1755 : après deux ans d'errances, il venait de trouver un asile définitif dans le bassin lémanique. Établi à demeure, il ordonna à Lambert de ne plus mettre en vente les ouvrages mais de les lui adresser : le libraire « est prié aussi de renvoyer dans la même maison [celle de M^{me} Denis à Paris], tous les livres in-folio et in-4^o qu'il avait bien voulu se charger de faire vendre. [...] *On aime bien mieux encore les faire venir que les vendre* » ; « Madame Denis et M. de Voltaire [...] vous réitèrent tous deux la prière de faire remettre à M^{le} Pichon tous les livres tirés de leur bibliothèque. *Loin d'en vendre ils veulent en acheter de nouveaux* »⁶⁰. En ce sens la bibliothèque de Prangins, puis celles de Lausanne, des Délices et de Ferney, prolongent et amplifient celle de Paris, exception faite des ouvrages dont Voltaire fit don à Senones et de ceux cédés à l'Électeur palatin. Des indices confortent cette thèse. Voltaire ordonna à sa nièce de céder ses exemplaires des *Commentaires* de dom Calmet⁶¹. Aussi R. Pomeau jugeait-il qu'« il serait téméraire d'affirmer que notes et signets sont antérieurs à 1749 »⁶², année de la mort de M^{me} du Châtelet. Mais « les notes de M^{me} du Châtelet sur des signets, des fragments de brouillon de la tragédie *Adélaïde du Guesclin*, écrite par Voltaire en 1732-1733, un fragment de lettre datée du 9 mars 1733, etc. » prouvent avec évidence « que certains volumes du *Commentaire littéral* [conservés à Ferney] ont été utilisés pendant le séjour à Cirey »⁶³.

Les bibliothèques lémaniques de Voltaire

Pour expliquer la *transplantation lémanique* de Voltaire, on a coutume d'invoquer des arguments tels que la situation frontalière qui lui aurait permis de s'enfuir rapidement, l'existence d'un riche tissu éditorial, la relative tolérance des pasteurs, etc. Il faut également compter avec la présence d'un réseau de bibliothèques nécessaire à son œuvre historique et philosophique. Alors qu'il était à Colmar, il s'exclamait : « Il faut cependant subir sa destinée, et choisir quelque endroit où il y ait une belle bibliothèque » ; « il faut de la santé, une grande bibliothèque et une retraite libre »⁶⁴. Il écrivait de même à M^{me} Denis : « Il ne me faudrait que vous, des livres, et de la liberté »⁶⁵. Les bibliothèques de Paris lui ayant été interdites en raison de l'opposition de Louis XV et celles de Lyon à cause de l'hostilité du primat des Gaules signifiée en décembre 1754 lors d'une entrevue orageuse, Voltaire se replia dans la région lémanique, où l'accueillirent plusieurs libraires (Gabriel et Philibert Cramer, Gabriel et François Grasset...) et maintes bibliothèques.

Si la bibliothèque de Paris constitue la matrice de celle des Délices puis de Ferney, ce n'est que dans la région lémanique que la bibliothèque de Voltaire s'est véritablement étoffée pour connaître une dimension conséquente. Ses débuts furent complexes, puisqu'il disposait de deux bibliothèques, le « petit cabinet de livres » des Délices et celui de « Lausanne ». L'existence de doubles dans la bibliothèque de Ferney peut s'expliquer par ce fait⁶⁶. Si Voltaire fait mention en 1758 de sa « petite bibliothèque de Lausanne »⁶⁷, celle de Genève emporta bientôt l'avantage. Dans une lettre du 1^{er} décembre 1757, il se plaignait de n'avoir « point ici de livres » dans les Délices en réfection, occupés par une armée d'« ouvriers »⁶⁸. Relativement modeste et essentiellement historique, sa collection s'amplifia et se diversifia jusqu'à devenir une bibliothèque généraliste. Comme le remarquait Lyublinsky, « c'est précisément vers l'époque de l'installation aux Délices, puis à Ferney que semble s'accroître l'activité – la rage – des acquisitions »⁶⁹. Signe de

son ralliement au parti des encyclopédistes, il commanda en 1756 à D'Alembert l'*Encyclopédie* à laquelle il n'avait point souscrit⁷⁰. Il sollicita la même année Thiriot de lui acquérir des livres, voire de lui céder sa collection : « Si vous avez à vous défaire d'un nombre de livres curieux envoyez-moi la liste et le prix »⁷¹. Gabriel Cramer joua en la matière un rôle décisif, Voltaire s'excusant de traiter cet éminent libraire en vulgaire « bouquiniste »⁷². Sa « rage » d'acquisitions allait jusqu'à phagocyter des bibliothèques privées : « M. de Voltaire prie Monsieur Cramer de vouloir bien lui faire avoir le catalogue des livres d'une bibliothèque que l'on vend à Bâle. La gazette dit que ce catalogue se trouve chez MM. les frères de Tournes », imprimeurs associés aux Cramer⁷³. Le 22 mars 1758, il commanda « deux milliers de clous dorés pour clouer du drap vert à des rayons de bibliothèque »⁷⁴. Le 12 avril 1760, il annonçait à son banquier Tronchin des travaux d'agrandissement des Délices, destinés à accueillir une bibliothèque : « Si vous faites un tour dans votre patrie, vous trouverez les Délices un peu augmentées. Je m'aperçus quand M. de Chauvelin y vint, que je n'avais pas assez de logement. Je fais de petits nids à rats où du moins on pourra loger, et où j'aurai de plus une bibliothèque »⁷⁵.

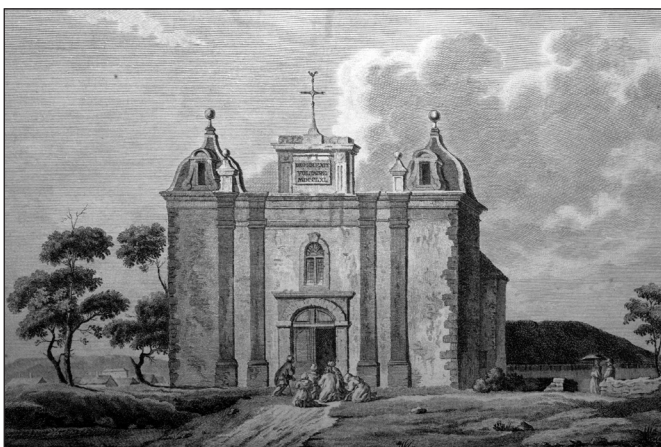
Constitution de la bibliothèque de Ferney

Quid, alors, de la « bibliothèque du château de Ferney » comme la nommait Catherine II⁷⁶? La première attestation de son existence semble remonter à 1761 : « J'ai bâti ce qu'en Italie on appellerait un *palazzo*, mais je n'en aime que mon cabinet de livres »⁷⁷. Nous ignorons où se situait cette bibliothèque. Les travaux d'agrandissement du château en 1765 la rendirent un temps inaccessible⁷⁸; la bibliothèque fut installée un an plus tard dans l'aile gauche qu'il venait d'ajouter au château, à côté de la salle à manger – retenons cette localisation qui n'est pas anodine. Il se réjouissait de l'achèvement des travaux : « Actuellement que ma bibliothèque est arrangée, je ne suis plus curieux que de livres; c'est la consolation de ma vieillesse »⁷⁹. Ce n'est qu'à Ferney

que Voltaire s'est montré satisfait de sa collection, devenue enfin digne de lui. Est-ce à dire que la « bibliothèque de Ferney » a connu alors sa forme définitive ? L'affirmer serait hasardeux pour au moins trois raisons.

La première est que la « rage des acquisitions » était loin d'être retombée. Mains ouvrages essentiels à la guerre contre « l'Infâme » faisaient défaut à Voltaire : « Je n'ai presque point de pères de l'Église dans ma bibliothèque, et c'est bien dommage, car ce sont de bons recueils de subtiles bêtises »⁸⁰. Or, dans sa collection en 1778, les pères de l'Église sont bien représentés. Voltaire s'est procuré la plupart de leurs ouvrages dans les années 1760 et 1770 comme le montre par exemple une lettre de 1762 : « Frère Thiriot m'avait promis de me faire avoir les dialogues de cet imbécile S. Grégoire le Grand ; c'est un monument de bêtise que je veux avoir dans ma bibliothèque »⁸¹. Un certain J. de Vrintz, visiteur à Ferney, confie dans les années 1770 que Voltaire le « conduisit dans sa bibliothèque ; j'y vis tout l'enfilage des pères de l'Église, chargés de notes et de commentaires »⁸². La « rage » des acquisitions de Ferney fut sélective, se portant en priorité sur les objets traités par Voltaire dans les années 1760-1770 : la théologie et la philosophie.

Si Cramer continua à être un des principaux pourvoyeurs de la collection voltairienne, Damilaville joua un rôle particulier. Bénéficiant de la franchise postale en qualité de commis du vingtième, il adressa à Voltaire force rogatons parus sur le marché parisien jusqu'à sa mort en 1768. Exilé de Paris de 1750 à 1778, Voltaire se trouvait confronté à une impérieuse nécessité : il devait recevoir les dernières productions littéraires, se tenir au courant des goûts du public, des modes et tendances, etc. En 1754, il avait rêvé d'employer un « commissionnaire » à cet effet, et sollicité M^{me} Denis et d'Argental de lui dénicher la perle rare : « Il me faut un homme qui m'achète des livres nouveaux »⁸³. Quelques semaines plus tard, il se réjouissait que M^{me} Denis ait recruté cet employé : « Je prendrai le commissionnaire correspondant que vous m'offrez. Son emploi sera d'écrire toutes les semaines tous les rogatons



Vue de l'église de Ferney, gravure de Le Bas, 1780, Institut et musée Voltaire, Genève.

de nouvelles, d'annoncer les nouveautés en livres »⁸⁴. Nous perdons malheureusement la trace de ce commissionnaire par la suite. Damilaville, entre autres fonctions, joua un rôle comparable auprès de Voltaire : la collection de Ferney lui est redevable. Une autre source d'agrandissement de la bibliothèque tient aux dons de livres faits par leurs auteurs. On ne saurait assez marquer l'importance de cette pratique : « Je me conforme volontiers, monsieur, à une coutume très juste que je vois assez généralement établie : c'est que les jeunes auteurs vous adressent un exemplaire de leurs ouvrages, et qu'ils briguent pour leurs productions une place dans votre bibliothèque »⁸⁵. Au reste, Voltaire ne se privait pas de demander à ses correspondants dont il estimait le travail qu'ils lui adressent leurs ouvrages⁸⁶.

Une deuxième raison contribue à expliquer les mutations constantes de la bibliothèque de Ferney. On s'étonne de trouver dans la collection de Voltaire des ouvrages portant un ex-libris de G. Cramer, de P. Trembley, de J. Vernes ou une dédicace à Turretini⁸⁷. La correspondance résout cette énigme en nous révélant que la bibliothèque de Ferney fonctionnait en réseau avec les bibliothèques publiques et privées de la région de Genève : Voltaire sollicitait fréquemment ses amis de lui prêter des ouvrages. Cramer joua là encore un rôle déterminant : c'est à lui qu'il incombait d'emprunter des exemplaires à la bibliothèque de l'académie de Genève⁸⁸, même si Voltaire pouvait à l'occasion demander ce service à P. C. Moulou ou à J. Vernes⁸⁹. Rien d'étonnant à ce que le patriarche, peu après sa transplantation lémanique, ait couché sur son testament la bibliothèque qui lui rendait de fructueux services⁹⁰. On n'a malheureusement conservé que le registre des emprunts des étudiants du XVIII^e siècle, et non celui des personnes qui n'étaient pas inscrites à l'académie de Genève⁹¹. Aussi ignore-t-on au juste quels furent les exemplaires empruntés par Voltaire sous le nom de Cramer quand ils ne sont pas mentionnés dans la *Correspondance*. Le patriarche mit fréquemment à contribution les bibliothèques privées des Genevois dont on connaît le degré d'éducation au XVIII^e siècle : celles de Marc Turretini⁹², « fort riche » en

« rogatons » de littérature protestante, de Moultou qui documentait Voltaire sur des articles de théologie⁹³, de l'imprimeur Samuel de Tournes, associé à Cramer⁹⁴, de Jean Vasserot de Châteauevieux⁹⁵ et de J. Vernes⁹⁶. A-t-il également bénéficié de la bibliothèque du résident de France à Genève, Pierre-Michel Hennin, riche « de plus de 6 000 volumes »⁹⁷ ? Sa bibliothèque s'inscrivait également dans le réseau de Ferney. Au moins deux d'entre elles apparaissent dans la *Correspondance* : celle du remuant Georges Auzière, montrier qui prit la tête de la révolte des Natifs contre les patriciens genevois⁹⁸ et celle du « cher corsaire », Henri Rieu, abondant en livres anglais qu'il prêtait à Voltaire⁹⁹. Une lettre au duc de Richelieu témoigne que la bibliothèque de Ferney travaillait en synergie avec « celles de plusieurs maisons de Genève »¹⁰⁰.

La troisième raison qui nous incline à considérer que la bibliothèque ne connut pas son état définitif en 1766 tient à ses constantes modifications. La voltairerie prête généralement crédit au *Catalogue*¹⁰¹ de Ferney établi par une main inconnue ainsi que par celles de Voltaire et de Wagnière. T. Kopreeva a établi que le *terminus a quo* de composition de la première et principale partie de ce catalogue, rédigée par une main anonyme, est l'année 1776, date de parution d'un livre qui y est répertorié. Elle a également établi que la suite du catalogue mentionne un livre paru en 1777¹⁰². Le document fut donc composé entre 1776 et 1778, année de la mort de Voltaire ; il représente un état tardif de la bibliothèque, proche de son état définitif. Même au cours de ce bref laps de temps, elle connut de nombreuses modifications. Wagnière écrit en 1778 que le *Catalogue* est « incomplet et fort mal en ordre » – « incomplet » parce que la bibliothèque comptait plus d'ouvrages que ceux répertoriés et « fort mal en ordre attendu que M. de Voltaire changeait et bouleversait toujours sa bibliothèque »¹⁰³, l'adverbe signifiant qu'il l'a réorganisée à « trois ou quatre » reprises¹⁰⁴. Ce témoignage doit être pris au sérieux. Si Voltaire se flattait en 1766 d'avoir une bibliothèque « arrangée », il se plaint vers 1774 du désordre de sa « très dérangée bibliothèque »¹⁰⁵. Il lui arrive

d'égarer des ouvrages : « J'ai malheureusement perdu en arrangeant et dérangeant ma bibliothèque, un premier tome de mes sottises dramatiques »¹⁰⁶. Le *Catalogue* enregistre ces bouleversements. Au-dessus des pots-pourris figure la mention : « Livres dérangés dans la petite enceinte à gauche en sortant »¹⁰⁷. On pourrait donner de nombreux exemples similaires. Les acquisitions de 1776-1778 ont bouleversé le classement en imposant la construction de nouveaux rayonnages¹⁰⁸. Le *Catalogue* s'élève à une dimension involontairement comique lorsque Voltaire porte sous l'indication « Au-dessus du poêle » la mention : « ces livres sont ailleurs »¹⁰⁹ sans autre précision... Après l'entrée relative aux *Mémoires* de Grammont, Voltaire écrit d'une main rageuse : « On me les a volés ainsi que bien d'autres ». Mais un volume de ces *Mémoires* figure bien dans la bibliothèque¹¹⁰ ! Les rayons d'« Histoire » comptent maints ouvrages sans rapport à cette discipline : les *Caractères* de Théophraste, les *Œuvres* de Platon et de Locke, les *Fables* de Phèdre, les *Égarements du cœur et de l'esprit*, le *Système de la nature*, *Du contrat social*, diverses grammaires, etc. A contrario, la *Philosophie de l'histoire*, le *Dictionnaire philosophique* et la *Princesse de Babylone* sont conservés dans un rayon de « Poésie »¹¹¹... Seul le rayon « Église » est parfaitement ordonné, ne comportant que des ouvrages théologiques ou des « livres dangereux » critiquant la religion, principale préoccupation du Voltaire de Ferney. Le classement des livres ne correspondait donc que très imparfaitement avec la classification.

En raison de ces sempiternels bouleversements, le guide le plus fiable de la bibliothèque restait la mémoire visuelle de Voltaire : il connaissait avec précision l'emplacement des livres. En 1753, alors qu'il n'avait pas consulté sa collection parisienne depuis trois ans, il en situait distinctement les exemplaires : « J'ai quelques livres de théologie anglaise, tous écrits en latin et en anglais. Ils sont à droite de la fenêtre du petit cabinet de livres dans ce demi-trumeau qui fait un redent »¹¹². Alors qu'il était à Paris, ses lettres à Wagnière révèlent sa topographie mentale de la bibliothèque : l'« his-

t[oire] chronologique d'Hé[nault], 2 volumes à gauche en entrant », « Ovide 3 tomes au haut d'un rayon au devant du poêle »¹¹³; « Vous trouverez tous ces livres à gauche du poêle au fond de la bibliothèque comme vous le savez bien [...]. J'ajoute encore un livre en deux volumes sur l'orthographe française qui doit être sur le bureau de la bibliothèque », ainsi qu'« un in-quarto qui est à côté de la première fenêtre en entrant »¹¹⁴. « A-t-on jamais vu Voltaire décrire avec un tel luxe de précisions les autres pièces du château ? La bibliothèque occupe une place privilégiée dans les représentations mentales de Ferney »¹¹⁵.

La bibliothèque, lieu de travail et lieu symbolique

En visite à Ferney le 25 août 1775, un ami de Goethe, Friedrich von Stolberg, confiait que Voltaire « loge à la bibliothèque ; c'est là qu'il vit et qu'il travaille »¹¹⁶. Cette assertion n'est qu'à moitié vraie : Voltaire travaillait aussi dans sa chambre et sa bibliothèque était également, au moins dans les années 1770, un espace de réception. Son mobilier atteste cependant qu'elle était principalement destinée au travail. Elle contenait une « grande table noire à écrire à tiroir », une « table à écrire à écran avec ses bobèches », un « écritoire en cabaret dont la garniture est de cuivre blanchi », un « Escalier pour la Bibliothèque » (une échelle pour accéder aux rayonnages les plus élevés) et un « bureau en com-mode garni en cuivre doré dans lequel il y a 8 Médailles d'argent, le portrait de l'Impératrice et deux de bronzes, un médailler contenant 58 médailles de bronzes, une grande du comte Orlov, envoyés à M^{me} Denis ». On note également la présence d'un « coffre-fort »¹¹⁷. Voltaire conservait dans la bibliothèque d'importantes sommes d'argent¹¹⁸. C'est là, surtout, qu'il conservait ses « papiers de littérature ». Une distinction s'impose cependant : les manuscrits des œuvres auxquelles il travaillait se trouvaient dans le « bureau de (s)a chambre à coucher », la bibliothèque recelant les manuscrits des œuvres achevées¹¹⁹. Cette distinction semble ne s'appliquer qu'aux ultimes années puisque Longchamp à

Paris et La Harpe à Ferney lui avaient dérobé des manuscrits dans sa bibliothèque¹²⁰.

La bibliothèque n'était pas seulement un lieu de travail : ne comptait-elle pas deux « tables de jeu »¹²¹ ? Selon un visiteur suédois, on y trouvait « un tigre empaillé d'apparence si sauvage et féroce, qu'il semble prêt à bondir et à mordre »¹²². La bibliothèque constituait un temps fort de la visite à Ferney¹²³. On n'a jamais remarqué, semble-t-il, l'importance de son emplacement au sein du château : située dans l'aile gauche, elle était contiguë à la salle à manger. De par sa situation, elle revêtait, au moins partiellement, un caractère ostensible, voire ostentatoire. Sa visite constituait le prolongement naturel d'un dîner comme l'atteste une lettre de Moulton : Voltaire « parut à l'entremets. [...] Après le dîner il nous mena dans sa bibliothèque, très vaste, très nombreuse et très belle. Il nous lut des passages de livres rares sur la religion, c'est-à-dire contre la religion, car c'est aujourd'hui sa manie : il revient sans cesse sur cette matière »¹²⁴.

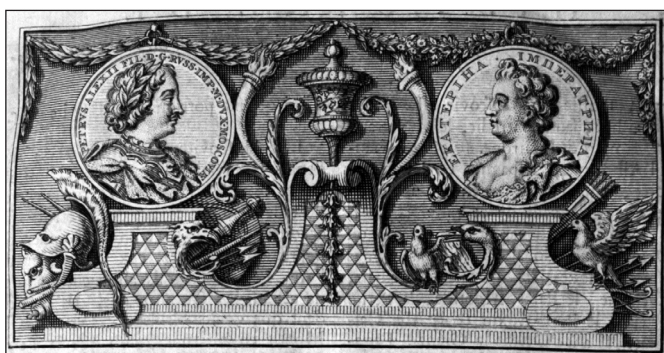
Les visiteurs étaient fascinés par les notes marginales dont Voltaire ornait ses livres. Sept ans après la lettre précédente, Moulton note : « J'ai visité et compté sa bibliothèque : elle est de 6 210 volumes. Il y en a beaucoup de médiocres, surtout en fait d'histoire. Il n'y a pas 30 volumes de romans : mais presque tous ces livres sont précieux par les notes dont M. de Voltaire les a chargés »¹²⁵. Cette remarque est fréquente. Ainsi que le remarquera d'Hornoy le 9 août 1778 dans une lettre inédite, si la bibliothèque de Voltaire ne comporte pas d'éditions rares mais seulement des livres de travail, « ce qui lui donne une grande valeur, c'est une assez grande quantité de notes marginales de sa main, ces notes et la circonstance qu'elle a servi de matériaux à ses ouvrages me la rend infiniment chère »¹²⁶. L'inestimable valeur de cette collection tient aux apostilles dont les livres sont chargés¹²⁷. Sauf erreur de notre part, nul visiteur n'évoque les notes marginales à l'époque des Délices ni dans le Ferney du début des années 1760. Non que Voltaire se soit adonné à cette pratique tardivement : il affirme en 1738 avoir annoté

« il y a près de quinze ans » un ouvrage de Malebranche lu en 1725¹²⁸. Mais ce ne fut qu'après 1765 qu'il fit un usage ostensible des *marginalia*, dont il se servait pour affirmer la sincérité de ses positions philosophiques et de ses jugements sur tel ou tel auteur¹²⁹.

Voltaire gratifiait ses hôtes privilégiés d'une présentation de sa collection. Lors de sa visite, von Stolberg fut conduit « dans sa bibliothèque, qui est très nombreuse ; presque dans chaque livre il y a plusieurs signets, il les connaît tous »¹³⁰. À l'instar de la princesse Potoska, les hôtes les plus hardis le sollicitaient de leur faire présent d'un ouvrage marginé : « L'après-dîner la princesse qui se proposait de revenir avec moi à Lausanne choisit un volume dans la bibliothèque de Voltaire et le demanda à Voltaire. Il était chargé de notes de sa main. Voltaire l'offrit en lui disant, "Princesse choisissez ici ce qui peut vous plaire, je vous le donne" ». Elle choisit « un volume chargé de notes de sa main »¹³¹.

De la « bibliothèque patriarcale » à la « bibliothèque impériale »

Culmination symbolique des rapports de Voltaire et de Catherine II, l'établissement de la collection voltairienne à Pétersbourg représente la plus belle illustration du lien intellectuel de la France et de la Russie au XVIII^e siècle. C'est là qu'elle connut la plus décisive de ses mutations : la bibliothèque de Voltaire se métamorphosa en *Biblioteka Vol'tera*. Quelles étaient les motivations de l'impératrice ? Par-delà le culte voué à l'homme de lettres qu'elle considérait comme son « maître », Catherine II conduisit une brillante opération de propagande. En acquérant la collection de l'auteur auquel la France avait prétendu refuser une sépulture, elle établit l'image de la Russie en terre d'asile des Lumières. L'acquisition de la bibliothèque de Diderot en 1765 avait été très saluée : « Jamais je n'aurais cru que l'achat d'une bibliothèque m'attirerait tant de compliments. Tout le monde m'en fait sur celle de M. Diderot »¹³². Non seulement elle avait laissé à Diderot la jouissance de la bibliothèque jusqu'à sa mort et lui avait octroyé une



Billet à l'effigie de Pierre le Grand et Catherine II, coll. privée.

pension annuelle pour qu'il prenne soin de sa propre collection, mais elle lui avait avancé cinquante annuités de sa pension¹³³... En renouvelant l'opération treize ans plus tard avec la bibliothèque de Voltaire, Catherine II savait qu'elle s'attirerait la sympathie des milieux intellectuels.

Cette opération médiatique masquait des motivations confidentielles : l'impératrice entendait recouvrer des manuscrits. La rumeur fut colportée dès 1805 par J.-C. Pietri : Catherine II souhaitait récupérer des documents faisant partie des manuscrits adressés à Ferney pour l'*Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*. Un périodique russe établit en 1809 l'absurdité de cette rumeur : comment des secrets d'État vieux de cinquante ans auraient-ils pu inquiéter l'impératrice¹³⁴ ? Il fallut attendre 1878 et la publication de sa correspondance avec Grimm pour comprendre ses motivations réelles. Comme l'a établi P. Bonnefon¹³⁵, elle comptait récupérer les lettres qu'elle avait adressées à Voltaire et dont elle redoutait « l'impression comme le feu ». Sa correspondance avec Grimm martèle cet ordre comme une obsession : « Priez très instamment M^{me} Denis de ma part de ne point donner de copies de ces lettres, de ne point en permettre l'impression, ni qu'elles soient divulguées en aucune façon » ; « Voltaire n'imprimait pas mes lettres ; il savait bien qu'elles n'en valaient pas la peine, et que je craignais l'impression comme le feu ; je vous prie, empêchez que M^{me} Denis ne fasse imprimer mes lettres à son oncle ; je vous en prie très sérieusement », ajoutant le même jour, au cas où ses instructions fussent obscures : « surtout ayez soin que mes lettres s'y trouvent, et que rien ne soit détourné de ce qui est réellement intéressant » ; « je vous prie, empêchez que M^{me} Denis ne fasse imprimer mes lettres à son oncle, je vous en prie très sérieusement »¹³⁶.

Si les lettres de Catherine II ne recélaient aucun secret d'État, elle s'y était hasardée à des plaisanteries sur le « despotisme » de Louis XV et sur les agents français opérant contre ses troupes en Turquie et en Pologne. Leur publication aurait terni auprès du public français l'image

libérale qu'elle s'attachait à donner d'elle-même et de son régime. Elle ne s'opposait pas à la publication des lettres que Voltaire lui avait adressées tant celles-ci confortaient sa propagande¹³⁷. La volonté de récupérer sa correspondance a pesé lourd dans l'acquisition de la bibliothèque. Si elle finit par recouvrer ses lettres, M^{me} Denis et les libraires en avaient pris copie. Elle fut outrée d'apprendre en 1787 que Beaumarchais s'apprêtait à les publier. Grimm et le ministre français des Affaires étrangères imposèrent à Beaumarchais la censure des onze passages les plus compromettants de cette correspondance qui nous permettent de mieux cerner les motivations de Catherine II¹³⁸.

Laborieuse fut l'acquisition de la bibliothèque. L'histoire a été exposée ailleurs : contentons-nous d'en résumer l'essentiel en l'agrémentant de précisions nouvelles. Sitôt qu'elle apprit le décès de Voltaire, Catherine II ordonna l'achat de la bibliothèque de Voltaire « et de tout ce qui reste de ses papiers, inclusivement mes lettres. Pour moi, volontiers je paierais largement ses héritiers qui, je pense, ne connaissent le prix de rien de tout cela »¹³⁹. Réputée avoir refusé la bibliothèque à deux princes allemands¹⁴⁰, M^{me} Denis accepta instantanément cette offre. Une lettre dont nous connaissons la teneur par un catalogue de vente nous laisse comprendre qu'elle revint, provisoirement, sur sa décision, à la demande du neveu de Voltaire, l'abbé Mignot, et de son petit-neveu, d'Hornoy. Elle leur jura ses grands dieux qu'elle ne se déferait jamais de ce trésor : « M^{me} Denis avait donné sa parole d'honneur qu'elle n'en distrairait rien ; mais elle parut changer d'idée quand vint l'offre de la tsarine : nous nous sommes jetés à ses genoux, mon oncle et moi pour la conjurer de nous conserver, de conserver à mes enfants l'effet le plus précieux que nous puissions recueillir jamais de la succession de notre oncle, nous avons eu une seconde fois sa parole ; jeudi dernier [le 6 août 1778], ma tante me l'a renouvelée ». Mais l'héritière revint bien vite sur sa promesse : elle profita peu après d'un séjour de d'Hornoy à la campagne pour approuver la proposition de Grimm¹⁴¹... La négociation avait abouti dans son principe : il restait à

en arrêter les modalités. M^{me} Denis ne souhaitait pas qu'il fût dit qu'elle avait bradé le plus précieux souvenir de son oncle : elle « ne se déterminerait jamais à y mettre un prix »¹⁴². Dans les faits, elle savait que l'impératrice ne pouvait accepter le don d'un particulier et, bien mieux, que celle-ci « devait et voulait payer autrement qu'un particulier »¹⁴³. Grimm résume joliment ce dilemme : « L'Impératrice me dit : payez largement. Madame Denis dit : je fais hommage à l'Impératrice de la bibliothèque, et ne la vends point. Il faut donc que l'Impératrice, en acceptant et n'achetant pas, paie magnifiquement »¹⁴⁴. L'équation admettait une seule solution : M^{me} Denis *offrirait* la bibliothèque à Catherine II qui l'*honorerait* en retour de présents fastueux. Comme l'expose Grimm, l'affaire « de M^{me} Denis a été faite en un clin d'œil. Pourquoi ? Parce que j'ai pu parler très naturellement. J'ai dit à S.M. que la bibliothèque de Voltaire ne valait peut-être pas plus de 40 000 livres au dire de Panckoucke, mais que le même libraire m'assurait que Madame, ne voulant pas la vendre, en avait refusé jusqu'à 100 000 francs, et que Madame Denis, en l'offrant à S.M., serait plus touchée des marques de distinction comme lettre, boîte à portrait, diamants, fourrures, que de l'argent. Sur cet aperçu, S.M. s'est taxée et Madame Denis a eu lieu d'être contente »¹⁴⁵. L'impératrice procéda ainsi à un « soi-disant achat »¹⁴⁶ ou, plus exactement, elle reçut un *soi-disant don* de M^{me} Denis. Le 15 décembre 1778, celle-ci accusait réception de l'équivalent en francs de 30 000 roubles¹⁴⁷, auxquels s'ajoutaient de somptueux présents. Grimm sut flatter l'orgueil de l'héritière qui parada désormais dans les salons parisiens non sans ridicule : « Ne pouvant porter à son âge des girandoles et collier de diamants, elle emploie tout ce tas de diamants qu'elle doit à la munificence impériale, à s'en composer un immense ruban auquel pend ce portrait de Votre Majesté pareillement entouré de diamants. Ainsi on la rencontre dans les cercles de Paris avec le portrait de l'Impératrice au cou, et si l'on n'en a pas sa suffisance, elle présente du tabac avec le portrait de l'Impératrice sur la boîte, tandis qu'elle, ses nièces et Madame de Villette sur-

nommée Belle et Bonne par le feu Patriarche étalent sur les robes les fourrures impériales »¹⁴⁸.

Un élément décisif détermina la réussite de la négociation : Catherine II assortit son offre d'achat de la promesse d'ériger en Russie un « monument » à Voltaire¹⁴⁹. Alors que Mignot et d'Hornoy s'opposaient à la vente¹⁵⁰, ce « monument » offrait prétexte à M^{me} Denis à se dédouaner de l'accusation de vénalité. Se défaire des livres de Voltaire,



Polupoltinnik (25 kopecks), Moscou, 1765 (coll. privée ; don de M^{me} N. Ilyina, université Lomonossov, Moscou, 1992).

n'était-ce pas outrager sa mémoire ? Non, dès lors que l'installation de la bibliothèque immortaliserait son souvenir par l'érection d'un lieu de mémoire ! Cet argument devait circonvenir l'opposition de Mignot et d'Hornoy. La propagande de Catherine II fit les choses en grand : pour accueillir la bibliothèque, elle prétendait faire ériger dans le parc de Tsarskoïe Selo une réplique du château de Ferney, le « Nouveau Ferney ». Afin de l'édifier, elle demanda à Grimm de lui faire « avoir la façade du château de Ferney et, s'il est possible, le plan intérieur de la distribution des appartements »¹⁵¹. Grimm acquit auprès de Morand, domestique de M^{me} Denis, la maquette du château, qui siégea longtemps dans la salle de l'Ermitage accueillant la bibliothèque¹⁵², et il ordonna à Léonard Racle, l'architecte du patriarche, de dresser des plans. Tronchin les adressa à

Grimm en avril 1779¹⁵³, raison pour laquelle la topographie de Ferney et les aménagements du château nous sont bien connus. Le « Nouveau Ferney » ne vit cependant jamais le jour. On a souvent spéculé sur les raisons de cet avortement. Catherine II aurait-elle éprouvé des difficultés financières ? Une autre hypothèse est que ce projet n'a existé que sur le papier. Ne fut-il pas conçu dès le début comme une habile opération de propagande ? L'annonce fit un tel effet sur l'opinion publique que Decroix, un des principaux rédacteurs de l'édition de Kehl, restait convaincu en 1825 que l'impératrice avait fait « construire un château sur le modèle de Ferney »¹⁵⁴. L'effet d'annonce devait en outre servir M^{me} Denis dans le conflit l'opposant à sa famille. Lorsque Catherine II ordonna à Grimm d'acquérir la bibliothèque de Voltaire, il n'était question que de faire « un salon où ses livres trouveront leur place »¹⁵⁵. Mais en octobre 1778, le chargé d'affaires de France en Russie lui avait fait part de l'opposition de Mignot et de d'Hornoy¹⁵⁶. C'est à compter de ce moment qu'elle conçut le projet du « nouveau Ferney », dont l'annonce fut faite en France au moment où l'acquisition était médiatisée. Dans la propagande impériale, le « Nouveau Ferney » aurait pu n'être qu'un « village de Potemkine ».

Wagnière garant de l'identité de la *Biblioteka Vol'tera* à la bibliothèque de Ferney

Jean-Louis Wagnière fut associé aux tractations dès l'origine. Grimm s'adressa à lui le 11 août 1778 pour s'enquérir de la valeur de la collection : « J'aurai de vous le besoin le plus essentiel, parce que vous seul avez connu à fond la bibliothèque de M. de Voltaire »¹⁵⁷. Lui répondant le 16 août avec force précisions, le secrétaire soumit sa lettre à M^{me} Denis pour approbation. Souhaitant rester seule maîtresse de la négociation, l'héritière ne la remit jamais à son destinataire. Inquiet de ne pas obtenir de réponse d'un homme réputé pour son exactitude, Grimm demanda à François Tronchin de s'enquérir des raisons

de son silence¹⁵⁸. Le « Sage des Délices » le mit au fait de la situation : « Ce dont nous devons nous garder à présent, c'est de le compromettre avec M^{me} Denis qui doit ignorer que Wagnière vous a donné connaissance de la suppression de sa lettre ». Il le recommanda chaleureusement à Grimm : « Je voudrais que S.M.I. comprît Wagnière dans l'acquisition de la bibliothèque, qu'il en fût le conducteur ; qu'elle l'attachât à son service ; je dis affirmativement que sa bienveillance ne serait pas déplacée et qu'elle aurait en lui le seul dictionnaire vivant de tout ce qui tient aux 24 dernières années de l'homme le plus célèbre de notre temps »¹⁵⁹. Cette lettre de Tronchin conforta une idée qui « était déjà venue »¹⁶⁰ à Grimm. Grande pouvait être l'utilité du « dictionnaire vivant » : Wagnière contribuait d'une part à la propagande impériale en accréditant l'idée que l'impératrice accueillait en Russie l'héritage voltairien bafoué par Louis XVI, et il devait d'autre part se porter garant auprès de Catherine II de l'intégrité de la bibliothèque de Ferney afin de conférer à la *Biblioteka Vol'tera* un label d'authenticité.

On a raconté ailleurs l'histoire de la translation : le « corps » des douze caisses de la bibliothèque partit des Délices dans la seconde moitié d'avril 1779 pour opérer sa « jonction » à Francfort avec « les colonnes » des caisses venues de Paris, contenant les plans de Racine et un buste de Houdon ; ils furent rejoints par le « petit détachement » des livres de Rieu, qui se mit en marche le 30 juin¹⁶¹. Wagnière prit livraison du tout à Lübeck où il attendit un « paquebot » de l'impératrice, commandé par un des meilleurs capitaines de sa flotte. Il arriva à Pétersbourg le 7 juillet 1779 mais, souffrant, ne put être présenté à Catherine II qu'en octobre. Il travailla alors à installer la bibliothèque à l'Ermitage et à rédiger une « Note des manuscrits trouvés dans la Bibliothèque de M. de Voltaire » ainsi qu'un document intitulé la « Partie des Livres de la Bibliothèque de M. de Voltaire où il y a des notes marginales de sa main ». Ces documents constituaient un guide de lecture destiné à l'impératrice afin de lui signaler les documents les plus intéressants ; ils devaient également servir à Luzkhov, conservateur qui veilla sur la *Biblioteka*

L E

RUSSE A PARIS.

*Petit Poëme en vers Alexandrins ; composé à
Paris au mois de Mai 1760, par Mr. Ivan
Alethof, Secrétaire de l'Ambassade Russe.*

OUT le monde sçait que M. ALETHOF ayant
T appris le François à Archangel , dont il était
natif, cultiva les Belles-Lettres avec une ar-
deur incroyable, & y fit des progrès plus incroyables
encore. Ses travaux ruinèrent sa santé. Il était aisé à
émouvoir, comme Horace, *Iraſci celerem* ; il ne pardon-
nait jamais aux auteurs qui l'ennuyaient. Un livre du
Sr. Gauchar, & un discours du Sr. Le Franc de Pom-
pignan, le mirent dans une telle colère, qu'il en eut
une fluxion de poitrine. Depuis ce temps, il ne fit que
languir, & mourut à Paris le 1^{er}. Juin 1760, avec tous
les sentimens d'un vrai Catholique Grec, persuadé de
l'infailibilité de l'Eglise Grecque. Nous donnons au pu-
blic son dernier ouvrage, qu'il n'a pas eu le temps de
perfectionner : c'est grand dommage ; mais nous nous
flattons d'imprimer dans peu ses autres poëmes, dans
lesquels on trouvera plus d'érudition, & un stile beau-
coup plus châtié.

A 2

L E

Voltaire, *le Russe à Paris*, 1760, Institut et musée Voltaire,
Genève.

Vol'tera par la suite ; ils devaient enfin servir à Wagnière pour faire sa cour à Catherine II en lui adressant les manuscrits voltairiens qu'elle ne possédait pas.

Les artisans du catalogue de la *Biblioteka Vol'tera* ont soulevé une délicate énigme. Le *Catalogue* de Ferney obéit à une classification moderne inspirée de l'encyclopédisme des Lumières qui accorde la première place à l'histoire. Mais en 1779 Wagnière rangea la bibliothèque à Pétersbourg en suivant la classification traditionnelle de Garnier-Nodet dans laquelle la primauté revient à la théologie¹⁶². Cette modification relève-t-elle d'une décision de Wagnière ou entérine-t-elle un ultime reclassement ordonné par Voltaire ? Il est difficile de répondre à cette question. Remarquons pendant que l'ordre de Pétersbourg reprend celui des douze caisses de livres emballées le 27 juillet 1778 et déposées aux Délices le 6 décembre¹⁶³. La modification de la classification ne fut pas opérée en Russie mais à Ferney : a-t-elle été décrétée par Voltaire ou par Wagnière ? Le patriarche a *bouleversé* sa bibliothèque à plusieurs reprises ; il n'est donc pas exclu qu'il ait décrété un changement de classification. Si tel n'était le cas, pourquoi Wagnière aurait-il agi ainsi ? Sa note du 27 juillet procure un élément de réponse : « il ne nous a pas été possible de mettre exactement une même matière ensemble ». Le « petit scribe » se trouva confronté au problème de la « très dérangée bibliothèque » de Voltaire. S'il avait emballé tous les livres de la section d'histoire, il aurait créé une section trop volumineuse et encaissé maints livres n'entretenant aucun rapport avec les sciences historiques... Le fait qu'il ait commencé par les ouvrages de « Théologie » fait sens dès lors que l'on se rappelle que la catégorie « Église » du catalogue de Ferney était la seule à être en ordre ; cette catégorie répertoriait moins des ouvrages de piété que des livres dangereux, c'est-à-dire tournés contre la religion. L'énigme reste entière mais Wagnière aurait trahi sa réputation de sérieux et d'exactitude s'il n'avait pas tenté de mettre en ordre la bibliothèque.

Ce ne fut pas le moindre des rôles du « petit scribe » que de se porter garant auprès de l'impératrice de l'intégrité

de la bibliothèque. En déposant les caisses aux Délices le 7 décembre 1778, il délivra un certificat : « Je certifie que les douze caisses énoncées ci-dessus contiennent tous les livres qui composaient la Bibliothèque de Monsieur de Voltaire qui étaient restés à Ferney, outre ceux que j'avais envoyés à M. de Voltaire à Paris, et qui y sont »¹⁶⁴. Le certificat est partiellement inexact. Plusieurs volumes de pots-pourris figurant au catalogue de la bibliothèque de Ferney n'apparaissent pas dans celui de la *Biblioteka Vol'tera* : il faut soit qu'ils aient été soustraits à Ferney soit qu'ils se soient égarés en Russie¹⁶⁵. Or nous avons établi ailleurs que Wagnière a nécessairement distrait certains des volumes de Voltaire, à commencer par ceux qu'il avait corrigés en vue de la révision de ses œuvres¹⁶⁶. Absent de Pétersbourg, le « tome 42^e » des pots-pourris du *Catalogue* de Ferney comporte une lettre de Stanislas à sa fille ; on s'étonne de voir Wagnière adresser en 1785 à Catherine II une lettre « de Stanislas à sa fille »¹⁶⁷... Son inventaire des papiers de Voltaire s'intitule « Note des manuscrits trouvés dans la bibliothèque de M. de Voltaire ». Ce titre est frauduleux : le document décrit les papiers installés à Pétersbourg en 1779 et non ceux trouvés à Ferney en 1778. Entre les deux situations il y a plus qu'une nuance. La « Note des paquets manuscrits » dressée le 27 juillet 1778 mentionne d'importants documents qui n'ont jamais atteint la Russie, à commencer par les lettres de D'Alembert, celles de Voltaire à Choiseul, la correspondance avec Catherine II, etc. Les plus belles pièces manuscrites se sont évaporées. Sitôt que le libraire Panckoucke apprit la cession de la bibliothèque, il se rendit à Ferney pour s'emparer des documents nécessaires à son édition. Pour sauver les apparences et profiter des munificences impériales, Wagnière devait dissimuler cette évaporation : il ne fait aucun doute qu'il se tient à l'origine de la tradition affirmant la parfaite identité de la *Biblioteka Vol'tera* à la bibliothèque de Voltaire¹⁶⁸.

Derrière Mignot et d'Hornoy, les Français ont coutume de déplorer la translation à Pétersbourg de la bibliothèque

de Voltaire. « Tous les gens de lettres et même tous les Français, doivent gémir de ce qu'un dépôt si précieux se trouve aujourd'hui confiné sur le lac Ladoga, au 60^e degré de latitude, au lieu d'être à Paris »¹⁶⁹, se lamentait Decroix. « On ne peut trop regretter la perte de la bibliothèque de Voltaire » lui faisait écho Fontanes ainsi que le comte de Salaberry, déplorant la « honte de (s)on pays »¹⁷⁰. Ces jérémiades sont-elles légitimes? La France qui a bafoué le plus grand de ses génies jusqu'à prétendre lui refuser un enterrement n'a-t-elle pas connu le sort qu'elle méritait? Il n'est « pas conséquent de vouloir garder dans un pays ce pour quoi l'on privait les citoyens de la sépulture », remarquait narquoisement la Grande Catherine¹⁷¹... Plutôt que de déplorer cette translation, les voltairistes devraient s'en réjouir : n'a-t-elle pas été le moyen de préserver des fonds qui eussent sans cela été mis à l'encan et dispersés par les héritiers? Cette conservation et le souci qu'eut Wagnière d'accommoder la vérité pour garantir l'intégrité de la bibliothèque ont donné naissance au mythe de sa permanence idéale. Quoi de plus illusoire? Loin d'être une pièce d'apparat, la collection de Voltaire devait alimenter son œuvre d'écriture. Aussi n'a-t-elle cessé d'évoluer. À Cirey, c'était une bibliothèque « toute d'anecdotes », selon M^{me} du Châtelet, ou essentiellement consacrée à l'histoire. Voltaire disposa à Paris d'une bibliothèque personnelle qui n'occupait pas encore de lieu spécifique. S'il fit construire aux Délices une bibliothèque à proprement parler où il accueillit les volumes de *l'Encyclopédie*, ce ne fut qu'à Ferney qu'elle s'ouvrit aux « Pères de l'Église » et devint un lieu réputé, convoité par les visiteurs, inquiétant le gouvernement français et intéressant le gouvernement russe. L'évolution matérielle de la bibliothèque reflète les mutations intellectuelles de Voltaire. On mesure par là-même le bien-fondé de cette réflexion de J.-F. Nourrisson : « une bibliothèque de travail est même, en un sens, plus instructive qu'une biographie. Si en effet elle ne nous apprend rien des incidents extérieurs qui ont pu marquer l'existence d'un écrivain, elle nous livre sa véritable

histoire, qui est l'histoire même de ses sentiments et de ses pensées. Et, à ce point de vue, une bibliothèque de travail l'emporte de beaucoup assurément sur la bibliothèque du pur bibliophile, laquelle est, avant tout, comme une œuvre d'art, qui atteste particulièrement l'habileté et les instincts délicats de celui qui l'a créée. Quoi de plus instructif, par exemple, que la bibliothèque de Voltaire »¹⁷².

1. À l'abbé André Morellet, 14 juillet 1769, D15747.

2. Le document de référence reste la *Biblioteka Vol'tera : Katalog Knig* [Bibliothèque de Voltaire. Catalogue des livres], Moscou et Leningrad : Académie des sciences de l'U.R.S.S., 1961 [dorénavant BV]. Voir le *Corpus des notes marginales*, 5 vol., Berlin : Akademie Verlag, 1979-1994, puis Oxford : Voltaire Foundation, 2006-, t. 6 et t. 7 et réédition des t. 1 et t. 2 (publication en cours [dorénavant CN]). On consultera aussi Vladimir S. Lyublinsky, « Voltaire and his library », *The Book Collector*, 7, 1958, p. 139-151 [dorénavant, Lyublinsky I] et « La bibliothèque de Voltaire », CN, t. 2 (rééd.), p. 925-945 [dorénavant Lyublinsky II].

3. Voir Voltaire, *Œuvres complètes*, éd. L. Moland, Paris : Garnier Frères, 50 vol. et 2 vol. de tables, 1877-1885 [dorénavant M], t. 1, p. 365-373.

4. Lyublinsky I, p. 140 : « the Hermitage arrangement which, according to tradition preserved the old Ferney order, was unaltered » lors du déménagement de 1861. Cf. M. P. Alexseev, « La Bibliothèque de Voltaire en Russie », BV, p. 12.

5. T. N. Kopreyeva, « Le Catalogue de Ferney », BV, p. 1062-1063 ; N. V. Varbanets, « Traits caractéristiques de la Bibliothèque de Voltaire », p. 73.

6. S. Lyublinsky II, p. 927. Voir le texte cité avant l'appel de note 37. *infra*.

7. Voir V. I. Zaitsev, « La Bibliothèque de Voltaire à Pétersbourg », CN, t. 6, p. xxvi.

8. Larissa Albina, *le Siècle de Voltaire. Hommage à René Pomeau*, C. Mervaud et S. Menant éd., 2 vol., Oxford, Voltaire Foundation, 1987, t. 1, p. 1-14 ; Irina Zaitseva, « Des marginalia inédits de Voltaire sur deux livres de sa bibliothèque retrouvés à Tsarskoë Selo », *Cahiers Voltaire*, 5, p. 119-132 et « Trésors de Tsarskoye Selo. Notes marginales de Voltaire sur les Œuvres philosophiques de Fénelon », *Revue Voltaire*, 8, 2008, p. 329-357.

9. Voir la *Revue Voltaire*, 3, 2003.

10. *Voltaire et le livre*, F. Bessire et F. Tilkin éd, Ferney-Voltaire,

CIEDS, 2009.

11. Sergueï Karp, *Quand Catherine II achetait la bibliothèque de Voltaire*, Ferney-Voltaire : CIEDS, 1999 [dorénavant S. Karp].

12. C. Paillard, *Jean-Louis Wagnière ou les deux morts de Voltaire*, Saint-Malo : Cristel Éditions, 2005; *Jean-Louis Wagnière, secrétaire de Voltaire. Lettres et documents*, SVEC, 2008 : 12, Oxford : Voltaire Foundation, 2008 [dorénavant C. Paillard], et « De la "bibliothèque patriarcale" à la "bibliothèque impériale" – Grimm, Wagnière, M^{me} Denis et l'acquisition de la bibliothèque de Voltaire par Catherine II », *Gazette des Délices*, 14, été 2007 <http://www.ville-ge.ch/bge/imv/gazette/14/a_propos.html>.

13. Sur ce double inventaire de 1779, voir pour les manuscrits C. Paillard, p. 371-384, et pour les *marginalia*, Christiane Mervaud et C. Paillard, « Le supplice de Tantale : Decroix et l'inventaire des ouvrages marginés de Pétersbourg par Jean-Louis Wagnière » [dorénavant C. Mervaud et C. Paillard], SVEC, 2006 : 06, p. 405-433.

14. À J.-L. Wagnière, 10 mai 1778, D21181.

15. Joseph de Maistre, *les Soirées de Saint-Pétersbourg*, Paris, 1929, t. 1, p. 221.

16. À Claude Étienne Darget, [vers avril 1751 ?], D4442 et à Sébastien Dupont, [vers mars 1754 ?], D5729.

17. À J.-L. Wagnière, 7 mai 1778, D21174.

18. Article « Bibliothèque », OCV, t. 39, p. 360-364 (ici, p. 360-361).

19. À Louis François Armand Du Plessis, duc de Richelieu, 6 août [1754], D5901. Cf. à Marie Louise Denis, 7 mai [1754], D5804 (« Il est vrai que j'ai une grande passion pour le soleil mais j'en ai une bien plus forte pour une grande bibliothèque. J'ai bien peur qu'il ne faille donner la préférence aux bons livres sur les beaux jours ») et à Mathieu Henry Marchant de La Houlière, 23 janvier 1771, D16987 (« Si je ne tenais pas à ma bibliothèque et à mes établissements, j'irais certainement passer les hivers dans les pays chauds »).

20. À Jean Paul Bignon, 5 décembre 1730, D384.

21. À J. P. Bignon, D509. Cette lettre datée du 5 août [1732] est en réalité du 5 août [1731] : F. Bléchet, « Deux lettres inédites de l'abbé Bignon, Bibliothécaire du Roi, à Voltaire », SVEC, 208, 1982, p. 315-322 (ici, p. 319).

22. Voir la réponse de J. P. Bignon, 9 août 1731, F. Bléchet, p. 319-320.

23. Gabrielle Émilie Le Tonnelier de Breteuil, marquise Du Châtelet-Lomont, à Nicolas Claude Thiriot, 16 janvier [1737], D1260.

24. Ira Owen Wade, « The Search for a new Voltaire », *Transactions of the American Philosophical Society*, volume 48-4, 1958, p. 64-69. Voir par exemple à Pierre Joseph Thoulhier d'Olivet, 30 juin [1761], D9865.

25. *Questions sur l'Encyclopédie*, art. « Bibliothèque », OCV, t. 39, p. 361.

26. À Jean Le Rond d'Alembert, 22 décembre [1756], D7093 et à Jean

Baptiste Nicolas Formont, 13 juin [1755], D6307.

27. À P. J. Thoulier d'Olivet, 29 [janvier 1739?], D1834.

28. À L. F. A. Du Plessis, duc de Richelieu, 6 août [1754], D5901, et à J. B. N. Formont, 26 juillet 1733, D637.

29. L'exemplaire porte un ex-libris de cette bibliothèque : BV 2984 et p. 1164 (CN, t. 7, p. 480, n. 402).

30. G. É. Le Tonnelier de Breteuil, marquise Du Châtelet-Lomont, à Francesco Algarotti, [1 octobre 1735], D920.

31. Françoise Paule Huguet de Graffigny à François Étienne, 5 décembre 1738, D1677 et G. É. Le Tonnelier de Breteuil, marquise Du Châtelet-Lomont, à Laurent François Prault, 16 [février 1739], D1885. Cf. Voltaire à N. C. Thiriot, 28 février [1739], D1917 : « Je compte recevoir bientôt les livres pour Madame du Châtelet ».

32. À N. C. Thiriot, 23 avril 1738, D1483.

33. À Bonaventure Moussinot, 6 avril 1739, D1969.

34. Platon : BV 2750, CN, t. 6, p. 337-431. Calmet : BV 613, CN, t. 2, p. 322-323.

35. S. Karp, p. 33.

36. Voir CN, t. 5, p. 505-507 et t. 7, 28-29.

37. S. Lyublinsky II, p. 927.

38. I. O. Wade, *The Intellectual Development of Voltaire*, Princeton : Princeton University Press, 1969, p. 251-570.

39. Voltaire, *Mémoires*, M, t. 1, p. 7-8.

40. K. N. Batiushkov séjourna à Cirey en 1815, où on lui assura que Voltaire avait quitté Cirey en emportant avec lui « les livres qui lui appartenaient et certains manuscrits » : BV, p. 32.

41. À Michel Lambert, [mai/juin 1751?], 24 novembre 1754, 23 décembre 1754 et [vers le 30 décembre 1754?], D4484, D5594, D6041 et D6056 ; à Charles Augustin Feriol, comte d'Argental, 23 janvier 1755, D6093. Sébastien Longchamp évoque de même « votre bibliothèque de Paris » à deux reprises le 30 mars 1752, D4854.

42. À Georg Conrad Walther, 25 août 1752, D4994.

43. À G. C. Walther, 13 janvier et 10 février [1754], D5623 et D5667.

44. À C. É. Darget, [26/27 février 1751?], D4402. Cf. au même, 20 février et 8 mars 1751, D4389 et D4413.

45. À Friedrich Wilhelm von Marschall, [14/15 mars 1751?], D4419, et 18 mars [1751], D4425. Voltaire a profité de la « bibliothèque luthérienne » de la duchesse de Saxe-Gotha dont il gardait un souvenir ému : à Louisa Dorothea von Meiningen, 12 avril, 30 juin et 27 octobre 1754, D5768, D5854 et D5968.

46. À Gabriel Cramer, janvier / février 1772, D17578.

47. À M. L. Denis, 5 mai [1754], D5803.

48. À M. L. Denis, 24 janvier [1754], D5633.

49. À M. L. Denis, 6, 8 et 12 juin [1754], D5836, D5838 et D5843 ; à

C. A. Feriol, comte d'Argental, 12 et 24 juin [1754], D5841 et D5851 ; à Cosimo Alessandro Collini, 23, 24 et 26 juin [1754], D5849, D5851-5852 ; à Louis François Armand Du Plessis, duc de Richelieu, 6 août [1754], D5901 ; à Augustin Calmet, 16 juillet 1754, D5881 ; à Jacob Vernet, 29 septembre 1754, D5936 ; Dom Augustin Fangé à Benoît Sinsart, 30 novembre 1754, D6004. Cf. Dom A. Fangé à Voltaire, 25 avril 1757, D7246, et Voltaire à Dom A. Fangé, 14 juin 1757, D7288.

50. À N. C. Thiriot, 28 novembre 1756, D7066 : « Je vous fais mon compliment de quitter vos moines. Il n'y a que leur bibliothèque de bonne ».

51. À L. D. von Meiningen, duchesse de Saxe-Gotha, 27 octobre 1754, D5968.

52. À M. L. Denis, 27 janvier [1754], D5638.

53. À M. L. Denis, 10 avril [1754], D5764. Voltaire réitéra son ordre le 11 et le 12 avril 1754, D5766 et D5767. M^{me} Denis s'exécuta le 20 avril 1754 : D5782.

54. *Mémoires de littérature tirés des Registres de l'Académie royale des inscriptions et belles lettres*, BV 2415 ; *Histoire de l'Académie royale des sciences*, BV 1693 ; *Philosophical transactions of the Royal Society*, BV 2718.

55. À M. L. Denis, 4 avril et 26 mai [1754], D5758 et D5827.

56. Besterman indique en note le *Journal* de Trévoux mais comme le « Trévoux » qu'évoque ici Voltaire apparaît entre « Moreri » et « La Martinière », il renvoie plus probablement au *Dictionnaire* du même nom.

57. À M. L. Denis, 21 mai 1754, D5824.

58. C. Mervaud, « Du bon usage des marginalia », *Revue Voltaire*, 3, 2003, p. 101-127 (ici, p. 113).

59. À M. Lambert, 24 novembre 1754, D5954.

60. À M. Lambert, 2 et 5 janvier 1755, D6062 et D6067. C'est nous qui soulignons. N'obtenant pas de nouvelles, Voltaire recourut au « cher ange » pour en imposer au libraire qu'il soupçonnait de friponnerie : à C. A. Feriol, comte d'Argental, 23 janvier 1755, D6093.

61. À M. L. Denis, 8 juin 1754, D5838.

62. R. Pomeau suggère cependant que les exemplaires de Tindal et de Woolston de BV proviennent de Cirey : *la Religion de Voltaire*, Paris : Nizet, 1969, p. 176-177.

63. CN, t. 2, p. 852, n. 9.

64. À M. L. Denis, 5 mai [1754], D5803 ; à Chrétien Guillaume de Lamoignon de Malesherbes, 6 juin 1754, D5837.

65. À M. L. Denis, 7 mai [1754], D5804.

66. À G. Cramer, [vers le 5 novembre 1757 ?], D7450.

67. À Jean Robert Tronchin, 7 octobre [1758], D7896.

68. A Dom Augustin Fangé, 1^{er} décembre 1757, D7488.

69. Lyublinsky II, p. 937.

70. À J. Le Rond D'Alembert, 9 octobre 1756, D7018.
71. À N. C. Thiriot, 12 mars et 10 septembre [1756], D6778 et D6992.
72. À G. Cramer, [mai / juin 1766 ?], D13330.
73. À G. Cramer, [vers le 30 juin 1765 ?], D12736.
74. À Ami Camp, 22 mars [1758], D7694.
75. À J. R. Tronchin, 12 avril 1760, D8848. Selon Besterman, cette lettre évoque « l'aile transversale ajoutée par Voltaire au bout de la grande galerie, et dont les parties subsistant aujourd'hui font partie de l'actuelle bibliothèque » de l'Institut et musée Voltaire.
76. Catherine II, impératrice de Russie, à Voltaire, 12 octobre 1777, D20847.
77. À Pierre Joseph Thoulhier d'Olivet, 19 mars [1761], D9685.
78. À N. C. Thiriot, 12 juillet 1765, D12796 : « Je ne peux guère consulter actuellement *l'Esprit des lois* ; j'ai le malheur de bâtir, je suis obligé de transporter toute ma bibliothèque ».
79. À Étienne Noël Damilaville, 28 avril 1766, D13271.
80. À P. C. Moulto, 26 septembre 1764, D12105.
81. À É. N. Damilaville, 30 novembre [1762], D10816.
82. Cité par F. Bessire, « Un après-midi chez Voltaire : récit inédit d'une visite à Ferney », *Cahiers Voltaire*, 1, Ferney-Voltaire, 2002, p. 109-113 (ici, p. 113).
83. À un inconnu, 12 mars 1754, D5719 ; à M. L. Denis, 30 mars [1754], D5753.
84. À M. L. Denis, 28 avril [1754], D5793. Cf. à la même, 12 avril 1754, D5767 : Voltaire souhaiterait un « commissionnaire [...] qui envoyât du café et du chocolat, et les brochures, qui ramassât les nouvelles du jour ».
85. Simon Nicolas Henri Linguet à Voltaire, 19 février 1767, D13973.
86. À Joseph Michel Antoine Servan, 9 mai 1766, D13291 : « je vous demande en grâce, Monsieur, de vouloir bien honorer mon petit cabinet de livres de tout ce qui partira de votre plume ». Il demandera de même à Keate son poème sur Ferney (19 avril 1768, D14968).
87. Lyublinsky II, p. 145-146 ; BV 1910.
88. Sur la liste des ouvrages empruntés, voir B. Gagnebin, *Lettres inédites de Voltaire* à G. Cramer, Genève : Droz, et Lille : Giard, 1952, p. 288-290, auquel ajouter la lettre à G. Cramer, [septembre 1770 ?], C. Wirz, « L'Institut et musée Voltaire en 1982 », *Genava*, 31, 1983, p. 154-155.
89. À P. C. Moulto, [vers le 15 juin 1764 ?], D11924 ; 15 septembre 1764, D12087 ; 4 septembre 1773, D18539 ; à Jacob Vernes, 12 janvier [1758], D7580.
90. Testament de Voltaire, 1^{er} mai 1758, D.app.164. Il prétendit par la suite avoir couché la bibliothèque de Lausanne sur son testament (à Jacques Abram Elie Daniel Clavel de Brenles, 12 février 1759, D8105).

91. Nous devons cette précision à l'expertise et à l'amabilité de M^{me} Barbara Roth.

92. À G. Cramer, [septembre/octobre 1767?], D14456; 18 novembre [1768], D15323; [janvier/février 1772?], D17578.

93. À P. C. Moulton [vers le 15 juin 1764?], D11924; 15 septembre 1764, D12087; 26 septembre 1764, D12105; 4 septembre 1773, D18539.

94. À G. Cramer [vers le 16 janvier 1772?], D17562.

95. À Jean Vasserot de Châteaueux, [1759/ 1760?], D8686. Dans une lettre inédite de Voltaire au même datant probablement de septembre 1758, Voltaire demande un ouvrage « concernant la coutume du pays de Gex ». Nous remercions M. François Jacob de nous avoir signalé l'existence de ce document conservé à l'IMV.

96. À Jacob Vernes, [vers le 8 mars 1756?], D6769.

97. À É. N. Damilaville, 13 avril 1766, D13249.

98. À Pierre Michel Hennin, 16 février 1770, D16153 : « Auzière d'ailleurs est un philosophe qui a une petite bibliothèque composée de livres suspects, hérétiques, sentant l'hérésie, remplis de propositions malsonnantes, et offensant les oreilles chastes. Il sera sans doute brûlé comme Servet avec ses livres ».

99. À Henri Rieu, [10 janvier 1765?], D12305 et BV, p. 1094.

100. À Louis François Armand Du Plessis, duc de Richelieu, 13 janvier 1767, D13838.

101. Quoiqu'utile, l'édition du Catalogue par Georges R. Havens et Norman L. Torrey (« Voltaire's catalogue of his library at Ferney », SVEC, 9, Genève, IMV, 1959, p. 31-94) est relativement fautive. On lui préférera celle de BV, p. 1065-1150.

102. Voir T. N. Kopyeva, « Le Catalogue de Ferney », BV, p. 1056 et p. 1058.

103. J.-L. Wagnière à F. M. Grimm, 16 août 1778, C. Paillard, p. 98.

104. Inventaire de la bibliothèque par J.-L. Wagnière, 27 juillet 1778, C. Paillard, p. 92. Cf. le même à M. L. Denis, 12 août 1778, p. 97 : « J'ai compté sur le catalogue ; quoique tout bouleversé, il y a six mille volumes et quelques-uns, en tout ».

105. Voir note 79 *supra* et à P. C. Moulton, [août/septembre 1774?], D19105.

106. À G. Cramer, [mai/juin 1766?], D1333. Cf. au même [vers le 16 janvier 1772?], D17562 : « Je ne trouve point dans ma bibliothèque ce volume intitulé contes de Guillaume [Vadé] ». Cf. la lettre à Moulton citée n. 105 : « je n'ai pu retrouver encore dans ma très dérangée bibliothèque les brochures concernant l'Inde ».

107. BV, p. 1146.

108. Voir BV, p. 1117, sur ces « nouveaux tablets ». Cf. les expressions « la nouvelle addition faite à ma bibliothèque » « les « rangs nouveaux » et les « rayons de la nouvelle enceinte », D.app.502.

109. BV, p. 1135.

110. Voir BV 1592 et p. 1108.

111. Voir BV, p. 1071-1091.

112. À M. L. Denis, 12 juin [1754], D5843. Cf. à M^{me} Denis, 14 février [1754], D5673 : « Je vous ai parlé de quatre volumes in-12 intitulés je crois mémoires chronologiques pour servir à l'histoire du 17^{ème} siècle, livre très bon et cependant rare, qui m'est nécessaire. Il est je pense parmi les livres d'histoire vis à vis la petite porte ». De même, le 31 mars (« Il me faudrait aussi un petit livret en parchemin vert qui est dans l'armoire de bois violet près de votre cheminée » : D5755) et le 4 avril [1754] (ces livres « sont sur la dernière tablette d'en haut au dessus de la porte »).

113. *Agenda pour Ferney*, D.app.502.

114. À J.-L. Wagnière, 7 et 10 mai 1778, D21174 et D21181.

115. C. Paillard, « “Un “dictionnaire vivant” : Jean-Louis Wagnière, témoin des pratiques de lecture et d'écriture de Voltaire », *Voltaire et le livre*, op. cit., p. 249.

116. Paul Ristelhuber, *Un Touriste allemand à Ferney en 1775*, Paris : Isidore Lisioux, 1878, p. 10-11.

117. D.app.503, 27 juillet 1778.

118. D.app.502, *Agenda pour Ferney* : « Prendre dans le nécessaire de la bibliothèque dans le bas-tiroir à gauche dix groupes en rouleaux d'or de cinquante doubles louis chacun ».

119. À J.-L. Wagnière, 10 mai 1778, D21181.

120. Voir Nicolas René Berryer de Ravenoville à M. L. Denis, 5 mai 1751, D4460 ; Sébastien G. Longchamp à Voltaire, 30 mars 1752 [D4854]. Cf. à Michel Paul Gui de Chabanon, 1^{er} mars 1768, D14787 et à C. A. Feriol, comte d'Argental, 4 août 1769, D15796

121. Inventaire des meubles du château de Ferney, 27 juillet 1778, D.app.503.

122. J. Björnsthål, *Briefe aus seine ausländischen Reisen...*, Rostock et Leipzig, 1781, t. 3, p. 101. Cf. Étienne-Gabriel Peignot, *Souvenirs relatifs à quelques bibliothèques particulières des temps passés*, Paris et Dijon, 1836, p. 15 : « Un tigre empaillé était placé dans l'intérieur près de la porte de la salle, sans doute pour en interdire l'entrée, comme symbole de la griffe du maître, aux Fréron, aux La Beaumelle, aux Nonotte, etc. ».

123. C. Paillard, « Entre tourisme et pèlerinage, voyage d'affaires et expérience littéraire : Jean-Louis Wagnière, acteur et témoin de la “visite à Ferney” », *Orages. Littérature et culture 1760-1830*, n° 8, mars 2009, p. 21-50.

124. P. C. Moultoù à Jakob Heinrich Meister, 30 décembre [1767], D14630.

125. P. C. Moultoù à J. H. Meister, 8 décembre 1774, D19217.

126. Alexandre-Marie de Dompierre d'Hornoy au chevalier de

Corberon, 9 août 1778, *Voltaire. Autographes et documents, catalogue Jacques Lambert*, Paris, 1957, chap. xii.

127. Voir Corberon à Vergennes, 15 septembre 1778, S. Karp, p. 5 : M^{me} Denis « n'a pu se refuser aux désirs flatteurs de l'Impératrice d'acquiescer ce morceau moins précieux par lui-même, que par la possession qu'en avait eu M. de Voltaire, et quelques notes marginales de sa main ».

128. *Au Pour et le contre*, [vers le 3 août 1738], D1571; Cf. à N. C. Thiriot, [27 juin 1725], D240.

129. Voir C. Mervaud, « Du bon usage des marginalia », *op. cit.*, p. 121-124. Sur ces marginalia ostensibles, voir au président Hénault, 28 septembre 1768, D15228, et au marquis de Chastellux, 7 décembre 1772 D18067.

130. Paul Ristelhuber, *Un Touriste allemand à Ferney en 1775*, p. 10-11.

131. C. Duckworth, « Voltaire at Ferney : an unpublished description », *SVEC*, 174 (1978), p.61-67 [ici, p.66].

132. Catherine II, impératrice de Russie, à Voltaire, 9 décembre 1765, D13032.

133. Voir la *Correspondance littéraire*, éd. M. Tourneux, 15 janvier 1767, t. 7, p. 202-203.

134. *BV*, p. 30-31.

135. P. Bonnefon, « Une correspondance inédite de Grimm avec Voltaire », *Revue d'histoire de la littérature française*, 3, 1896, p. 481-535.

136. Catherine II à F. M. Grimm, 1^{er} [12] octobre 1778, *Recueil de la Société impériale russe d'histoire*, [désormais *SRIO*], t. 23, p.103; 30 novembre [11 décembre] 1778, p. 112-3; 17 [28] décembre 1778, p.119.

137. Catherine II à Grimm, 25 novembre [6 décembre] 1787, *SRIO*, t. 23, p. 421 : « Il est impertinent que Beaumarchais ait imprimé mes lettres à moi sans ma permission ; mais si ce ne sont que les lettres que Voltaire m'a écrites, je ne m'en soucie point, pourvu que les miennes ne le soient pas ». Le 5 novembre 1778, elle écrivait déjà : « à dire la vérité, je ne me soucie pas beaucoup de l'impression des lettres que Voltaire m'a écrites ».

138. Voir C. Paillard, « Ingérence censoriale et imbroglio éditorial. La censure de la Correspondance de Voltaire dans les éditions in-8° et in-12 de Kehl », *Revue Voltaire*, 7, 2007, p. 275-309.

139. Catherine II à Grimm, 21 juin [2 juillet] 1778, *SRIO*, t. 23, p. 94.

140. Voir M^{me} du Deffand à Horace Walpole, 17 juin 1778, *Correspondance complète*, éd. Lescure, 2 vol., Paris : Plon, 1865, t. 2, p. 654 : M^{me} Denis a hérité d'« une bibliothèque de quinze mille volumes [sic] presque tous remplis de remarques et de notes de la main de Voltaire ; c'est un effet bien précieux, ajoutait-elle, et qu'elle vendrait tout ce qu'elle voudrait, mais elle est bien résolue de s'en point défaire ». Voir aussi M. L. Denis à Chouvalov, 24 octobre 1778, S. Karp, p. 13.

141. Alexandre-Marie de Dompierre d'Hornoy au chevalier de Corberon, 9 août 1778, *Voltaire. Autographes et documents*, op. cit., chap. xii. Chargé d'affaires de France à Pétersbourg, Corberon transmet cette lettre à Chouvalov le 14 septembre 1778 (voir S. Karp, p. 5-11).

142. F. M. Grimm à J.-L. Wagnière, 11 août 1778, C. Paillard, p. 95.

143. F. M. Grimm à François Tronchin, 28 décembre 1778, *Correspondance privée de Frédéric-Melchior Grimm. 1723-1807*, éd. F. Schlobach et V. Otto [dorénavant F. Schlobach et V. Otto], Genève : Slatkine, 2009, p. 135.

144. F. M. Grimm à F. Tronchin, 15 septembre 1778, C. Paillard, p. 107.

145. F. M. Grimm à F. Tronchin, 24 janvier 1779, F. Schlobach et V. Otto, p. 138-139.

146. Catherine II à F. M. Grimm, 1 [12] octobre 1778, *SRIO*, t. 23, p. 103.

147. Reçu de M^{me} Denis, 15 décembre 1778, C. Paillard, p. 129.

148. F. M. Grimm à Catherine II, 15 [26] février 1779, *SRIO*, t. 44, p. 39.

149. Catherine II à F. M. Grimm, 21 juin [2 juillet] 1778, *SRIO*, t. 23, p. 94.

150. F. M. Grimm à J.-L. Wagnière, 11 août 1778, C. Paillard, p. 95 ; S. Karp, p. 7-11.

151. Catherine II à F. M. Grimm, 17-19 [28-30] octobre 1778, *SRIO*, t. 23, p. 105.

152. Voir *la Description de Pétersbourg* de Johann-Gottlieb Georgi parue en russe en 1794, *BV*, p. 28.

153. F. Tronchin à F. M. Grimm, 18 avril 1779, F. Schlobach et V. Otto, p. 145.

154. Longchamp-Wagnière, t. 1, p. 169, n. 13.

155. Catherine II à F. M. Grimm, 29 juin [2 juillet] 1778, *SRIO*, t. 23, p. 92.

156. Catherine II à F. M. Grimm, 29 juin [2 juillet] 1778, *SRIO*, t. 23, p. 103-104.

157. F. M. Grimm à J.-L. Wagnière, 11 août 1778, C. Paillard, p. 95.

158. F. M. Grimm à F. Tronchin, 15 septembre 1778, C. Paillard, p. 106-108.

159. F. Tronchin à F. M. Grimm, 27 septembre 1778, C. Paillard, p. 110-112.

160. F. M. Grimm à F. Tronchin, 4 octobre 1778, C. Paillard, p. 114.

161. F. Tronchin à F. M. Grimm, 2 juillet 1779, F. Schlobach et V. Otto, p. 153-154.

162. Voir T. N. Kopreyeva, « Le Catalogue de Ferney », *BV*, p. 1061-1062.

163. Voir la « Note des douze caisses de la bibliothèque par Wagnière » du 27 juillet et du 6 décembre 1778, C. Paillard, p. 92 et p. 126-127.

164. Certificat de Wagnière, 7 décembre 1778, C. Paillard, p. 126-127. Cf. F. Tronchin à F. M. Grimm, 8 décembre 1778, p. 127 (« Voici le certificat de Wagnière tel que vous m'avez marqué le souhaiter ») et J.-L. Wagnière à M. L. Denis, 6 mai 1780, p. 181 (« J'ai été à Paris pour tirer de M. Panckoucke un double de tout pour Sa Majesté Impériale. Je l'ai fait ; j'ai donné alors mon certificat, afin que vous touchassiez tout ce que vous avez reçu de S.M.I. »).

165. Cela semble être le cas des tomes 6, 14, 16, 27, 32, 42, 51 et 74 (BV, p. 1119, 1121, 1123, 1127, 1129 et 987).

166. C. Paillard, p. 75-76.

167. Voir BV, p. 1127, V. S. Lyublinsky, *Novye teksty perepiski Voltera*, 2 vol., Moscou et Leningrad, 1956-1970, t. 2, p. 323 et Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais à Michel Le Tellier, 15 janvier 1784, « Beaumarchais et le Courier de l'Europe », SVEC, 273-274, t. 2, p. 772. G. R. Havens et N. L. Torrey (p. 234, n° 2746) suggèrent cependant que cette lettre aurait été imprimée.

168. Voir n. 4 supra et Jacques-François Ancelot, *Six Mois en Russie*, Paris, 1827, p. 212, sur la bibliothèque « du philosophe de Ferney, rangée dans le même ordre que chez lui ». Même idée dans P. Hermand, *les Idées morales de Diderot*, Paris : P.U.F., 1929 (rééd. Georg Olms Verlag, 1972), p. 229.

169. C. Mervaud et C. Paillard, « Le supplice de Tantale », p. 433.

170. « Mémoire du citoyen Fontanes, sur quelques notes écrites de la main de Voltaire », *la Décade philosophique et littéraire*, An 4, 4^e trimestre, p. 90; Charles-Marie d'Irumbery, comte de Salaberry, *Voyage à Constantinople, en Italie, et aux îles de l'Archipel, par l'Allemagne et la Hongrie*, Paris, 1798, p. 212.

171. Catherine II à F. M. Grimm, 29 juin [2 juillet] 1778, *SRIO*, t. 23, p. 103-104.

172. Jean Félix Nourrisson, « La bibliothèque de Spinoza », *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, t. 39 [139], 1^{er} janvier 1893, p. 577-615 (ici, p. 580).

Un pèlerinage imaginaire au Ferney russe

Alexandre STROEV

Robert-Martin Lesuire (1737-1815), romancier prolifique, est passé maître dans l'art de la supercherie¹. Il utilise ce procédé de différentes manières et en fait la base de sa carrière littéraire. Sous sa plume, les écrivains célèbres confirment la véracité des aventures incroyables de ses personnages et déclarent être leurs bons amis, aussi bien que les siens.

En 1761 (ou 1762), Lesuire publie une *Épître à Voltaire*² en demandant au philosophe de lui ouvrir la « carrière des Muses ». Ne recevant pas la réponse convoitée, Lesuire la rédige lui-même. Au début du XIX^e siècle, on l'inclut dans la *Correspondance générale* de Voltaire, en la mettant à la fin de l'année 1761³; ensuite, en tant qu'apocryphe, la lettre est reproduite dans la préface de l'édition de la correspondance de Voltaire, éditée par Adrien Beuchot⁴, puis, dans celle de Louis Moland : « Je vous plains beaucoup, Monsieur, car vous avez un grand talent, du goût, de la facilité, de l'abondance, de l'imagination. Vous serez probablement l'ornement du siècle que je vais bientôt quitter; il y a là de quoi être très malheureux. Vous perdrez le chemin de la fortune, et vous trouverez l'envie, la calomnie, l'hypocrisie sur le chemin des fleurs où vous marchez »⁵.

Ensuite, le « patriarche » explique à Lesuire comment améliorer l'épître qui l'encense.

Quinze ans plus tard, en recevant *les Noces patriarchales*, poème en prose (Londres et Paris : Quillau et la veuve Tiliard, 1777) de Lesuire, Voltaire daigne rédiger une réponse sarcastique et meurtrière (Ferney, 27 avril 1777) : « Il y a deux mois que Monsieur Le Suire a fait l'honneur à un vieux

solitaire de l'inviter à des noces patriarcales apparemment parce que ce reclus est à peu près de l'âge des patriarches. [...] Il n'y a personne qui ne voulût souper avec Lia et Rachel pourvu que Monsieur Le Suire soit de la partie »⁶.

Le héros du roman de Lesuire *le Philosophe parvenu* (1787-1788), Eugène Sans-Pair, serait, comme son auteur, ami des philosophes et leur rival. Lesuire ouvre le livre par une lettre que Jean-Jacques Rousseau lui aurait adressée en 1767, pour lui recommander son personnage. La même année, le romancier fait imprimer cette fausse lettre dans l'*Almanach littéraire* (1787, p. 103-105) sans trop se soucier du fait qu'à la date indiquée (Paris, le 7 avril 1767) le philosophe était déjà en Angleterre⁷. Lesuire profite du nom de Rousseau pour faire la promotion de ses épîtres en vers (*Épître à ma Patrie*, 1778 et *Aux Mânes de Jean-Jacques Rousseau*, 1778-1780) et de son roman, tout en traitant le philosophe de « fou sublime ». Un personnage du *Philosophe parvenu* n'hésite pas à comparer les œuvres de Voltaire et de Rousseau et, sans surprise, confirme l'opinion de son auteur : « Le premier lui paraît un Démocrite, le second, un Héraclite ; il se méfie un peu de Voltaire, qu'il regarde comme un philosophe espiègle ; et sais-tu lequel de ces deux philosophes est, selon lui, le plus fou ? C'est le plus triste »⁸.

Voltaire et Rousseau n'apparaissent pas dans le roman, tandis que Tronchin, d'Alembert et Baculard d'Arnaud s'empresent de rendre hommage à Eugène de Sans-Pair, ainsi que M^{me} Geoffrin qui dans une lettre factice à d'Alembert, placée au début du quatrième volume, ne tarit pas d'éloges à son compte.

Dans la préface du roman épistolaire suivant, *le Crime* (1789), c'est le fantôme de Richardson qui remet à l'écrivain une liasse de lettres qui constituent son livre. Dans la continuation du *Crime, le Repentir*, publié la même année⁹, les personnages sillonnent le monde.

L'action du roman se déroule en 1782 et l'auteur, à la fin, prédit tous les événements politiques jusqu'en 1789, y compris la Révolution. Chez la nation souterraine de



Vue de la Grande place et des boutiques à Moscou, gravure, 1799, Institut et musée Voltaire, Genève.

l'Égypte, omnisciente et toute-puissante, les personnages rencontrent Fénelon et Fontenelle, toujours vivants. Ils arrivent de Norvège en Russie après avoir visité une colonie des Français, vivant sur une île dans l'océan Arctique où les palais de glace sont entourés de charmants jardins verdoyants.

Rien d'étonnant que la lettre, envoyée de Saint-Pétersbourg, décrive soigneusement tout ce que le narrateur ne pouvait pas voir. À peu près comme Voltaire le faisait dans sa correspondance avec Catherine II, Lesuire présente la Russie telle qu'à son avis, elle aurait dû être. César de Pelrencour écrit à Dumoulin : « Nous débarquâmes, au bout de quinze jours, dans le port de Saint-Pétersbourg. Cette ville m'offrit un coup d'œil important. J'y crus voir respirer la grande âme de Pierre le Grand. Tout y porte l'empreinte de son génie. Le rocher sur lequel la statue vient d'être élevée, me paraît un des monuments les plus frappants qu'il soit possible de voir »¹⁰.

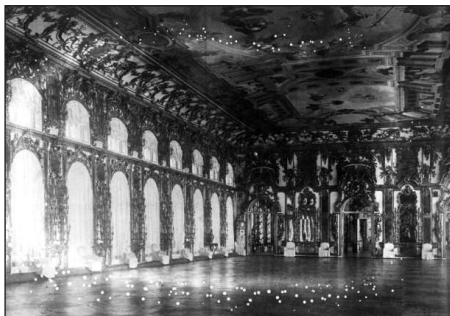
Rappelons qu'Étienne Falconet fit tailler considérablement l'énorme rocher transporté en 1770 à la capitale, qui pesait environ 1600 tonnes, pour y placer sa statue équestre de Pierre I^{er}. Le monument fut élevé en 1782, quatre ans après le départ du sculpteur. « Psammutis me présenta bientôt à l'Impératrice. [...] Elle nous conduisit dans son musée, où je reconnus le buste de M. Diderot. Je vis aussi le portrait de M. d'Alembert, et ceux de plusieurs autres Français célèbres. Je les connaissais tous particulièrement. Je racontais, à Sa Majesté, plusieurs anecdotes sur ces personnages fameux. Elle parut écouter mes récits avec intérêt ».¹¹

Il s'agirait, plus exactement, du buste de Diderot, effectué par Marie Collot, et des bustes de d'Alembert et de Buffon par Houdon. Le personnage tente de jouer le rôle de nouvelliste, de correspondant littéraire, mais la cour de Saint-Pétersbourg, ne l'oublions pas, est au courant de toutes les nouvelles : Catherine II reçoit la *Correspondance littéraire* de Friedrich Melchior Grimm, rédigée à cette époque par Henri Meister, le grand-duc Paul, celle de Jean-François de La Harpe, la grande-duchesse Maria Fedorovna, celle d'Adrien Michel Blin de Sainmore. Presque logiquement, dans le roman, c'est

l'impératrice qui sert de guide au narrateur : « Puisque vous êtes au fait, me dit-elle, de ce qui regarde la littérature, et que vous me paraissiez un des membres de la République des Lettres, je veux vous donner à dîner dans une maison qui vous plaise. Trouvez-vous demain à mon lever. [...] Sa Majesté nous fit monter dans une voiture et nous conduisit à un petit château que je reconnus d'abord. [...] « Ah ! voilà Ferney, m'écriai-je, en arrivant » ! J'avais rendu ci-devant ma visite à feu Voltaire. Je voyais, avec une agréable surprise, son séjour transplanté en Russie. L'Impératrice avait acheté sa bibliothèque, et avait fait bâtir un château parfaitement semblable à celui du Philosophe. La ressemblance était frappante, et faisait illusion. Je m'y reconnus. J'étais familier avec tous les êtres de cette intéressante retraite. Je volai à la bibliothèque. Elle était exactement disposée comme à Ferney. L'image en cire du Philosophe, vêtue comme lui, me frappa, d'abord, par une ressemblance, qu'on peut dire effrayante. J'embrassais la vieille idole. L'Impératrice souriait avec bonté, de mon empressement à courir tout voir, tout reconnaître. Pour compléter la ressemblance, je voyais un lac, celui de Genève, et des montagnes de glace qui copiaient assez bien les Alpes »¹².

On sait bien que Catherine II, ayant acheté la bibliothèque, avait acquis les plans du château de Ferney, sa maquette, les échantillons de tissus et de papiers peints, pour reconstruire la demeure du philosophe à Tsarskoe Selo et y placer sa bibliothèque. Cependant, ce projet ne fut jamais réalisé.

Au lieu de « l'image en cire du Philosophe », la bibliothèque de Voltaire, conservée à la Bibliothèque publique à Saint-Pétersbourg, possédait à l'époque la statue de Voltaire assis par Houdon, plus tard déplacée à l'Ermitage et remplacée par une copie : « Je vis la chambre des amis, telle qu'elle était à Ferney, chez le marquis de Villette. Il y avait une urne dans le milieu, où reposait, dit-on, la tête de Voltaire. Autour de lui suspendus, tous les portraits de ses amis semblaient lui faire leur cour. J'obtins que le mien eût l'honneur de figurer dans ce cortège, et je le fis moi-même, pour remplir cette destination glorieuse. L'autre Ferney



Intérieur du palais de Tsarskoe Selo à Saint-Petersbourg, photographie du début du xx^e siècle, Bibliothèque nationale de France.



Palais de l'Ermitage, Saint-Petersbourg, cliché IMV.

avait, selon le bruit public, une chambre pareille. C'était le cœur du Poète-Philosophe, qu'on y révérait. Plusieurs personnes croient la tête préférable, parce qu'elle est plus rare et plus unique dans son genre »¹³.

En 1779, Grimm transmet à Catherine II les lettres du marquis Charles Michel de Villette et de son épouse, Reine Philiberte, qui avaient fait de la chambre de Voltaire à Ferney une chapelle ardente dans laquelle reposait le cœur du philosophe. Ils demandèrent un portrait de Grimm pour le mettre avec ceux qui représentaient les amis de Voltaire¹⁴ : « Je passai plusieurs jours dans cette intéressante retraite. Je visitai tous les livres et tous les papiers de Voltaire. Je me pénétrais de l'esprit de ce grand homme. J'avais, de plus, l'agrément que ce château était arrangé pour chasser le froid, à la mode de Russie. Des poêles cachés, des tuyaux secrets qui parcourent l'intérieur des murailles, y promènent la chaleur, comme le sang circule dans nos veines. Au milieu de l'hiver le plus rigoureux, je jouissais, dans de beaux appartements, de la douce température du printemps »¹⁵. Faut-il préciser que ce système de chauffage, des tuyaux à l'intérieur des murs, n'existe pas en Russie ? Certes, on ne peut pas nier que les maisons russes sont particulièrement bien chauffées en hiver. Toutefois, le but de l'auteur n'est pas de peindre la réalité, mais une image utopique : la tête de Voltaire et son esprit reposent dans la demeure du printemps éternel. C'est le gage de la communion parfaite entre le Philosophe et ses adorateurs qui visitent le château, de la transmission des idées. On pourrait alors se demander si la comparaison avec la circulation du sang ne renvoie pas à la fameuse formule de Pierre I^{er}, reprise par Voltaire dans *l'Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand* (1759-1763, IIe partie, ch. V), dans ses lettres à Ivan Chouvalov (11 septembre 1759) et à Catherine II (20 avril 1773) : « Je comparerais cette circulation des sciences à celle du sang dans le corps humain et j'ai un pressentiment, qu'un jour elles quitteront le séjour d'Angleterre, de France et d'Allemagne, et qu'après s'être fixées parmi nous pendant quelques siècles, elle repasseront de là dans la Grèce »¹⁶.

Malgré, où plutôt, grâce à toutes ses incongruités, le récit offre une idée nouvelle et fascinante. La bibliothèque de Voltaire à Saint-Petersbourg doit devenir un haut lieu de pèlerinage, propre à diffuser les idées voltairiennes et à vénérer les reliques d'une divinité moderne qui remplace les dieux d'antan. Lesuire élabore tout un rituel de l'adoration de l'idole du philosophe qu'il avait appelé dans son *Épître* « Dieu du Goût », « illustre Dieu du Temple », dont l'« âme s'étend et respire / Dans chaque être de l'Univers »¹⁷.

Évidemment, ce culte se développera deux ans plus tard à Paris, quand la dépouille de Voltaire sera transférée au Panthéon, tandis que Catherine II jettera un regard très critique sur l'héritage des philosophes français dont la pensée avait préparé la Révolution.

Les lecteurs russes jugent sévèrement le roman. La princesse Praskovia Golitsyna, écrivain francophone comme son père, le comte Andrei Chouvalov, bonne connaissance de Voltaire, écrit à sa mère Ekaterina Chouvalova (Saratov, le 13 août 1792) qu'elle s'est « enthousiasmée du *Crime* », livre si « atroce qu'on frémit toujours en le lisant ». Néanmoins, elle ajoute : « Mais si vous lisez la suite nommée *le Repentir* cela est vraiment insupportable et bête à manger du foin. Si *le Crime* veut renchérir sur *Faust* car c'est sûrement l'idée de l'auteur, *le Repentir* tranche de l'*Anacharsis*¹⁸ d'autant plus ridiculement que ce qui arrive à Anacharsis très naturellement malgré les anachronismes arrive fort ridiculement à un jeune Français, et son séjour en Russie est à mourir de rire, j'aurais écrit à l'auteur, que quand il ne connaît pas un pays, que plutôt il se taise »¹⁹.

Après la Révolution, Robert Martin Lesuire s'illustre dans la production des confessions des écrivains des siècles précédents, en exploitant le succès de celles de Rousseau. Il publie les *Confessions* de François Rabelais (1797) et de Clément Marot (1798), annonce la parution de celles de Montaigne, de Théophile de Viau, de Descartes, de Scarron, de Bossuet, de Fénelon, etc., qui ne verront pas le jour. La publication des *Mémoires* de Voltaire lui épargne la nécessité de les rédiger.

1. Nous abordons ce sujet dans l'article : « Des fausses lettres des vrais philosophes », *le Modèle et sa contestation : réécriture du grand homme*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, à paraître en 2010.

2. *Épître à M. de Voltaire*, par M. Le Suire, s.l., s.n., 1762, p. 6. La BNF ne possède pas l'édition de 1761, mentionnée par Adrien Beuchot. Pierre M. Conlon, *le Siècle des Lumières : Bibliographie chronologique*, t. 13 (1761-1763), Genève : Droz, 1994, p. 267 n'indique que l'édition de 1762 (62 : 1057).

3. *Œuvres complètes de Voltaire, Correspondance générale*, Paris : Lefèvre et Deterville, 1818, t. 4, p. 461-462; *Œuvres complètes de Voltaire, Correspondance générale*, Paris : Perronneau et Cérioux, 1821, t. 7 (50), p. 307-308.

4. *Œuvres de Voltaire, Correspondance*, t I (LI), éd. Adrien Beuchot, Paris : Firmin Didot frères – Werdet et Lequien fils, 1830, p. iv, note 5.

5. *Œuvres complètes de Voltaire, Correspondance*, t. ix, éd. Louis Moland, Paris : Garnier frères, 1881, p. 571, note 1.

6. D20650.

7. Voir : *Correspondance complète de Jean-Jacques Rousseau*, éd. R. A. Leigh, t. 33, p. 321-322 (A556).

8. [Robert Martin Lesuire], *le Philosophe parvenu, ou lettres et pièces originales contenant les aventures d'Eugène Sans-Pair*, Par l'Auteur de L'Aventurier français. A Londres et se trouve à Paris : Chez l'auteur, Quillau l'aîné, la veuve Duchesne, etc., 1787, t. 3, 1788, p. 213.

9. [Robert-Martin Lesuire], *le Repentir, ou Suite des Lettres originales, contenant les aventures de César de Perlencour, intitulées le Crime*, par l'auteur de l'Aventurier françois et du Philosophe parvenu, Bruxelles : Dujardin, 1789, 4 tomes en 2 vol. in-12°.

10. *Op. cit.*, t. 3, p. 81.

11. *Ibid.*, p. 81-82.

12. *Ibid.*, p. 82-83.

13. *Ibid.*, p. 83-84.

14. Charles Michel de Villette à Grimm, Ferney, 6 décembre 1779; Reine Philiberte de Villette à Grimm, Ferney, 12 décembre 1779, RGADA (Archives russes d'État des actes anciens, Moscou), F. 30, op. 1, n° 10 (3), fol. 247r°-248r°; F. 10, op. 3, n° 504, fol. 43r°.

15. *Le Repentir, op. cit.*, p. 84.

16. [Friedrich Christian Weber], *Mémoires anecdotes d'un ministre résidant à Pétersbourg concernant les principales actions de Pierre le Grand*, 2^e éd., La Haye : Jean Van Duren, 1737, p. 18-19 (1^{re} éd. en allemand 1721, en français 1725).

17. *Épître à M. de Voltaire*, 1762, p. 6.

18. Louvet de Couvray, *les Amours du chevalier de Faublas*, 1787-1790; abbé Barthélemy, *les Voyages du jeune Anacharsis en Grèce*, 1788.

19. Je remercie cordialement Elena Gretchanaïa qui m'a communiqué le fragment de cette lettre qui sera publiée dans son nouvel ouvrage, « Je vous parlerai la langue de l'Europe » : la littérature russe francophone (xviii^e – début du xix^e siècle).

TABLE DES MATIÈRES

Note de l'éditeur	7
Introduction	9
François Jacob	
Une visite peu ordinaire : Pierre le Grand à Paris (mai 1717).....	19
Catriona Seth	
« Se sauver la vie si aisément et si gaiement » : Voltaire et l'inoculation de Catherine II	43
Costas Kerofilas	
Voltaire philhellène	55
Flávio Borda d'Água	
Ferney russe	89
Christophe Paillard	
Voltaire et les bibliothèques : genèse et méta- morphoses de la « Bibliothèque de Ferney »	103
Alexandre Stroeve	
Un pèlerinage imaginaire au Ferney russe	145

Crédits photographiques :

Bibliothèque de Genève, Centre d'iconographie genevoise : p. 83 ; Bibliothèque nationale de France : p. 24, 50, 150 ; collections privées : 14, 45, 59, 123, 127 ; Institut et musée Voltaire, Genève : p. 10, 24, 29, 35, 64, 69, 76, 90, 95, 98, 111 (2), 116, 130, 147, 150.

Cet ouvrage a été imprimé par
Publidisa (Séville, Espagne)
pour le compte de
La Ligne d'ombre,
éditions de la SAGH,
en mars 2010.

Collection Mémoires et Documents sur Voltaire

n° 1 *La Russie dans l'Europe*, textes recueillis par François Jacob

n° 2 Olivier Guichard, *Ferney, archives ouvertes* (automne 2010)

Autres titres publiés aux éditions La Ligne d'ombre

Yves Bonnefoy, *la Poésie à voix haute*

Robert Bonnaud, *Victoires sur le temps. Essais comparatistes. Polybe le Grec et Sima Qian le Chinois*

Jude Stéfan, *Grains & issues. Essais ou Variété VIII*

Michel Butor, *Impressions diaboliques*

Fernando Pessoa, *Ci-gît la France. Merde – Aqui jaz a França. Merda*

Luc Jorand, *l'Enfant de Chine*

À paraître (2010)

Gérald Hervé, *des Pavois et des fers* (*Œuvres*, tome III), *le Soldat nu* (*Œuvres*, tome IV)

Éditions La Ligne d'ombre

Hervé Baudry

Ap^{do} 64 E.C. Condeixa-a-Nova

P — 3151-909 Condeixa-a-Nova

<http://www.lignedombre.com>

hdb@lignedombre.org

La collection des *Mémoires*
et *Documents sur Voltaire* est
destinée à publier en priorité
tous documents liés à l'histoire
du séjour de Voltaire à Genève,
à Ferney et dans le pays de Gex.
Elle reflète également l'activité
culturelle des Délices et celle de
la ville de Ferney-Voltaire.

La question que se posaient jadis Voltaire et Catherine II est toujours d'actualité : qu'est-ce qu'un Russe ? Quelle représentation les Européens s'en font-ils, au dix-huitième siècle et aujourd'hui ? Pourquoi, sur un plan politique, la Russie ne peut-elle intégrer l'Europe ? Pourquoi cette réticence à la faire participer au « concert des nations » qui se dessine, à partir de l'époque des Lumières, dans toute cette partie du monde ? Et comment n'est-on arrivé à se faire de ce vaste empire, en plus de trois cents ans d'histoire commune, qu'une image vaguement nébuleuse ? Telles sont les questions posées ici, à l'occasion de l'exposition programmée du 16 avril au 9 octobre 2010 à Genève, par quelques-uns des spécialistes de la période.

Contacts :

François Jacob
Institut et Musée Voltaire
Rue des Délices 25
CH-1203 Genève
www.ville-ge.ch/imv

Olivier Guichard
Mairie de Ferney-Voltaire
Avenue Voltaire - BP 149
F-01216 Ferney-Voltaire Cédex
www.ferney-voltaire.fr



ISBN : 978-2-9528603-6-9

ISSN : 2108-9329

prix ttc en France : 13 €



Avec le soutien de la
 Bibliothèque de la
Ville de Genève